



HAL
open science

La vie en deux. Ouvrières de l'électronique en habitat individuel du péri-urbain toulousain.

Monique Haicault, Hélène Coucoureux, Martine Pagès

► To cite this version:

Monique Haicault, Hélène Coucoureux, Martine Pagès. La vie en deux. Ouvrières de l'électronique en habitat individuel du péri-urbain toulousain. . 1985, 978-2-11-084410-1. halshs-01569462

HAL Id: halshs-01569462

<https://shs.hal.science/halshs-01569462>

Submitted on 28 Jul 2017

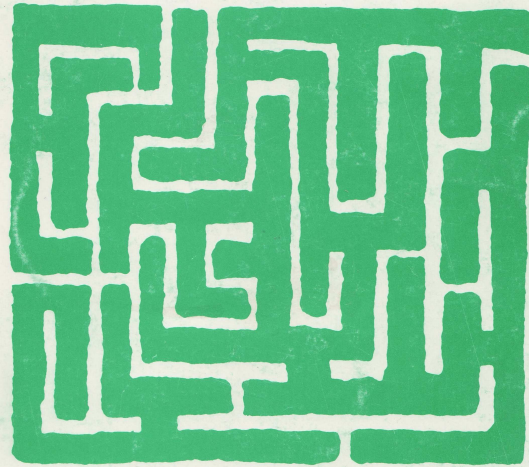
HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La vie en deux

Ouvrières de l'électronique en habitat

individuel du péri-urbain toulousain



PLAN CONSTRUCTION
& HABITAT

MINISTÈRE DE L'URBANISME, DU LOGEMENT ET DES TRANSPORTS

PLAN CONSTRUCTION ET HABITAT

LA VIE EN DEUX

Ouvrières de l'électronique en habitat
individuel du péri-urbain toulousain

Responsable Scientifique :
Monique Haicault

Sociologues :
Hélène Coucoureux
Martine Pages

Film - Photographie
Cévanne Haicault
Monique Haicault

UNIVERSITÉ DE TOULOUSE — LE MIRAIL
. Institut de Sciences Sociales, Laboratoire de Sociologie
Associé au C.N.R.S. n° 245
. Direction de la Construction, Ministère de l'Urbanisme et
du Logement

Convention de recherche : n° 81.61.139.00.223.7501

1985

- SOMMAIRE -

AVANT - PROPOS	page 3
PRESENTATION DE L'EQUIPE	5
<u>PREMIERE PARTIE</u>	
. OBJET ET PROBLEMATIQUE DE LA RECHERCHE	9
I. LA VIE EN DEUX	10
II. PROBLEMATIQUE ET METHODOLOGIE	13
. PRESENTATION DU TERRAIN	35
I. LE BASSIN D'EMPLOI	37
II. MOTOROLA - ENTREPRISE D'ELECTRONIQUE A TOULOUSE	41
III. L'INDIVIDUEL PERI-URBAIN	53
<u>DEUXIEME PARTIE</u>	
. LA TECHNIQUE DU RECIT - PORTRAIT	67
. LES RECITS - PORTRAITS	75
. LES TABLEAUX SYNOPTIQUES	111
. DIRE ET MONTRER : UN FILM MANIERES DE FAIRE, MANIERES DE FAIRE DIRE : UN USAGE DE L'AUDIO-VISUEL DANS LA RECHERCHE SOCIOLOGIQUE	131
<u>TROISIEME PARTIE</u>	
. LES MODES DE GESTION ESPACE - TEMPS	145
. GESTION - TEMPORALITES - TRAVAIL	159
. LA QUETE DU PAVILLON	170
<u>CONCLUSIONS</u>	199
<u>BIBLIOGRAPHIE</u>	207
<u>ANNEXE</u> PHOTOGRAPHIES	213

AVANT - PROPOS

Cette recherche a été réalisée grâce à un financement du Plan Construction (Direction de la Construction, suite à une consultation de recherche sur le thème "**Femmes et Habitat**").

Nos remerciements s'adressent à Michèle ANSIDEI et à Pierre STROBEL qui ont bien voulu s'intéresser à notre démarche et animer avec May HUYN les séances collectives de présentation des travaux de recherche et des documents audio-visuels. Qu'il nous soit permis de remercier également des membres de la Direction du Personnel de l'Entreprise électronique concernée.

Enfin, nous remercions les femmes qui ont participé à notre travail en acceptant nos visites répétées et la prise d'images dans leurs lieux de vie.

Ce rapport a été tapé par Monique GAUTHIER qui avec patience a mené ce travail jusqu'à son terme, qu'elle soit ici remerciée.

PRESENTATION DE L'EQUIPE

Sociologie :

- **Monique HAICAULT**, Responsable de la Recherche -Maître Assistante à l'Université TOULOUSE II, Sciences Sociales -Membre du Laboratoire Associé au C.N.R.S. n° 245 - Membre de l'équipe G.R.I.E.F. du Conseil Scientifique de TOULOUSE II - Membre du Séminaire Production-Reproduction - Activités d'enseignement et de recherche sur les modes de vie, les rapports entre les sexes, l'image et la communication - travaux audiovisuels.
- **Hélène COUCOUREUX**, sociologue, termine une thèse de 3ème Cycle en sociologie urbaine sur les nouveaux espaces-temps collectifs. Approche socio-sémiotique de la production de l'habitat autogéré; travaille sur recherches contractuelles auprès d'organismes divers (Agences d'Urbanisme de l'agglomération Toulousaine - C.A.F.O.C. -Mairie) par l'intermédiaire d'un bureau d'études sous forme associative.
- **Martine PAGES**, Sociologue, enseigne dans différents lieux de formation de travailleurs sociaux - chargée de cours depuis 81, dans l'U.V. sur le Travail des Femmes avec Monique HAICAULT - Travail de Recherche sur les temporalités différentielles des sexes.

Audiovisuel :

- **Cévanne HAICAULT**, Chef monteuse de films 16mm et vidéo - travaille pour des réalisateurs de la télévision (T.F.1) (F. VARIN, A. VARDA); a pris les photos des intérieurs-extérieurs des maisons de l'échantillon (140) et a réalisé le montage du film vidéo 3/4 "La Vie en Deux".

PREMIERE PARTIE

- OBJET ET PROBLÉMATIQUE DE LA RECHERCHE
- PRÉSENTATION DU TERRAIN

• OBJET ET PROBLÉMATIQUE DE LA RECHERCHE

I. LA VIE EN DEUX

II. PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE

I. LA VIE EN DEUX

La vie en deux, s'agit-il vraiment d'une vie coupée en deux pour les femmes mariées qui ont une activité professionnelle ? Peut-on parler d'une double journée de travail qui se multiplierait par deux : les femmes des sociétés industrielles doublent-elles leur temps de travail, leurs lieux de vie ; est-ce plutôt, elles-mêmes, corps et âmes qui se dédoublent en des lieux et temps différents, est-ce encore une double, une sur-exploitation ou une exploitation spécifique qu'elles subissent ?

Pourquoi ce thème du double, du dédoublement, du quitte ou double, toujours doublé d'un autre, pile ou face, envers et endroit ? Il occupe désormais le centre du discours sur le travail des femmes quels qu'en soient les objectifs : exhortation au temps partiel et partiel retour au foyer, incitation au changement de mentalités pour prendre en charges partagées, le travail dit familial. Pourtant, quand l'idée a été lancée au début des années 70 en France par le mouvement des femmes tant dans la rue "non à la double journée" que dans les écrits sur le travail domestique et plus tard sur les rapports entre sexes son contenu semblait à la fois nouveau et subversif.

On parlait alors de double oppression des femmes, dans la famille et dans la production, ce qui laissait supposer d'un côté un redoublement de "travail" et de l'autre la séparation des lieux et temps de cette oppression-exploitation.

Par ce titre, nous lançons un défi à l'idée de double comme à celle de coupure travail et famille renvoyant à la séparation entre deux réalités sociales. Pourquoi ce défi ?

Contrairement à ce que certains colloques récents sur ces questions ont pu laisser croire, nous pensons que l'unité est loin d'être faite sur ces avancées théoriques, et les déconstructions qu'elles ont entraînées et entraînent. Si tout le monde semble d'accord pour considérer que le travail de production-reproduction des individus est tout entier social et mérite à ce titre une analyse de ses rapports avec la production matérielle, on s'entend plus mal sur les concepts à utiliser ou créer et encore plus mal, si l'introduction de notion nouvelle bouleverse alors les certitudes et s'attaque ainsi au domaine sacré de la production.

En proposant une étude fine des pratiques de gestion des ouvrières en accession à la propriété d'une maison individuelle, nous voulons montrer qu'il est illusoire de penser pouvoir étudier une sphère sans étudier l'autre dès lors que l'on travaille sur les femmes et sur leurs pratiques sociales. Par ailleurs nous pensons que la maison concerne les femmes ; il convient donc de dégager d'une part leurs liens, de l'autre leurs modalités de fonctionnement. Cette affirmation portée sur la maison en propriété ne se limite pas à ce type d'habitat, elle nous semble relever d'un rapport plus permanent et plus complexe des femmes à l'habitat, où s'inscrirait les rapports entre les sexes tels qu'ils se manifestent au cours de l'histoire sociale et où s'énoncerait par là aussi quelque chose des rapports de production. Mais cet aspect socio-historique du problème dépasse notre objet, pourtant lorsque nous avons commencé à travailler sur la proposition de réponse à l'appel d'offres, c'est d'abord à la recherche de points de repères socio-historiques que nous nous sommes attachées en mettant en relation, mode de production, place des femmes dans les rapports sociaux et type dominant d'habitat. Il est certain que la maison individuelle achetée pendant et pour le temps de la vie de travail du couple ne peut être comprise à un niveau social significatif que si on la met en correspondance avec d'autres faits ou processus sociaux : ici la salarisation des femmes et demain peut-être la généralisation des formes de travail précaire.

Dans beaucoup de sociétés les femmes participent directement à la construction de l'habitat, pour ensuite s'attacher (dans tous les sens du terme) à son aménagement intérieur. Dans les sociétés industrielles, comme dans beaucoup d'autres systèmes sociaux on est parvenu à utiliser de façon quasi-permanente alternativement et de plus en plus souvent simultanément, la capacité double des femmes et d'elles seules, à produire tout à la fois des individus et des biens ou services. En sorte que les femmes participent, elles aussi, indirectement par leur salaire, à l'édification de la maison individuelle : depuis la coque à habiter jusqu'à l'introduction réglée, en flux et en goût, des objets du décor domestique.

Notre propos ne vise toutefois pas à réduire cette affaire d'accession, à l'achat d'un bien, d'en faire une consommation particulière, significative d'un contenu imaginaire actuel. Nous voulons plutôt comprendre

les mécanismes qui relient les femmes, leur travail ici et là et le pavillonnaire, en mettant en scène les rapports sociaux de classes et de sexes, dans tous les lieux et temporalités où ils se manifestent à travers les pratiques sociales des femmes actives.

II. PROBLÉMATIQUE ET MÉTHODOLOGIE

Tel qu'il s'inscrit dans l'appel d'offres du Plan Construction Femmes et Habitat, l'objet a été résumé ainsi :

Travail salarié, travail domestique et pratiques de l'habitat : modes de gestion des espaces-temps.

Les pratiques du travail salarié des femmes, du travail domestique et du logement comme lieu et composante de ces pratiques constituent donc notre objet d'étude. Ces pratiques doivent être appréhendées au regard de la situation complète de travail. Les hypothèses théoriques de chacune de ces trois notions - travail salarié, travail domestique, habitat, nous conduisent à ne pas les dissocier - C'est l'analyse de certaines modalités de leur articulation, leur mode de fonctionnement qui marquent l'originalité de notre étude, quelle que soit l'ampleur du champ d'intervention.

L'analyse de la place de l'habitat dans le mode de vie ne peut pas faire l'économie de la place et du rôle spécifique occupés par les femmes dans le champ du domestique. C'est donc du point de vue de cet acteur social que les questions sont posées. Ce sont des femmes salariées qui sont ici au centre de nos analyses. Nous voulons mieux saisir comment interviennent ensemble et tour à tour, l'épouse, la mère, la travailleuse, la femme, dans les processus de mobilisation des familles en vue de l'accès à la propriété du logement.

Cette mobilisation suppose une gestion du champ domestique qui est encore généralement le fait des femmes et qui pour nous n'est pas à prouver. Elle se complique encore quand le champ domestique interfère avec le travail salarié - situation que connaissent de plus en plus de femmes mariées - et qui pour ces raisons également a retenu notre attention dans cette étude. Nous ne parlerons pas de situations passées et dépassées mais tout au contraire, de situations qui se généralisent et méritent l'observation.

L'objet a été construit en prenant en compte les points forts de quelques travaux récents de sociologues français

et en s'appuyant largement sur nos propres recherches - Sans s'être modifié par rapport à sa construction première, il a pris cependant une réelle consistance au fur et à mesure du travail d'une part et des échanges d'autre part à l'intérieur de la communauté de chercheur(se)s, même si son objet n'était pas mis directement en question.

A contrario, le travail théorique mené avec D. Combes pour le Xème Congrès Mondial de Sociologie, a bénéficié de la réflexion sur l'articulation production-reproduction et de la problématique des rapports sociaux de sexes qui est au centre de notre réponse à cet appel d'offres. De même l'étude sur les transformations des modes de vie ouvriers et pour ce qui nous concerne, des ouvrières de Renault à Dreux, s'alimente-t-elle de la réflexion méthodologique ici présentée, des mises en rapport fréquentes de ces différentes figures de travailleuses et, de quelques "résultats".

Nous tenons à souligner l'intérêt de ces échanges formels et informels - à reconnaître aussi à quel point la production d'idées, de méthodes, d'astuces d'interprétation, s'appuie sur une production collective et qu'il est bien délicat d'attribuer des paternités et encore plus de les revendiquer. Encore faut-il toujours s'astreindre à situer la communauté de réflexion, à citer et dater les textes ou rencontres décisives - c'est pour nous une pratique minimale de reconnaissance - qui procure par ailleurs la liberté nécessaire à l'esprit de recherche (1).

L'acquisition du logement, nouveau bien normalisé dans les pratiques de consommation des classes moyennes et ouvrières, est le moment d'un processus dans l'histoire de vie d'une famille, et sous cet angle il convient donc de l'appréhender dans ses rapports avec les histoires professionnelles des deux conjoints - dans ses rapports avec l'histoire résidentielle du couple, et dans ses rapports avec l'histoire des corps, de la maladie, des accidents, des maternités.

(1) On trouvera ces références dans la bibliographie.

Les recherches ont surtout fait état, jusqu'à présent, d'une mobilisation familiale, en vue de l'acquisition de ce type d'habitat. On parle également de mobilisation familiale pour transformer le mode de vie ou améliorer la carrière professionnelle du mari. On a donc, ici et là, encore tendance à penser le couple, ou la famille comme une unité, poursuivant des objectifs communs à tous les membres ; niant ainsi les contradictions à l'intérieur de l'entité famille. Ces contradictions relèvent de la nature des rapports sociaux de sexes dans le système social et dans la forme qu'ils prennent au sein des couples. Selon ces thèses, les familles ne seraient structurées que par les rapports de classes, seul critère différenciateur des classes de familles entre elles, par contre elles seraient organisées de l'intérieur par le système des rôles sexuels, certes plus ou moins bien "tenus" en tant que fonction, que charge, mais, bien rarement, considérés comme antagoniques.

Ainsi en est-il des études portant sur les carrières masculines, qui dans la mesure où elles s'appuient sur les notions de couples, d'interaction et de rôles sexuels, s'interdisent à saisir par quels mécanismes, les carrières professionnelles du mari tendent à s'appuyer sur une plus forte mobilisation de l'épouse dans le domestique ou/et à une stagnation de sa propre promotion.

Notre étude tente ainsi de faire éclater cette notion de mobilisation familiale, pour saisir la place et le rôle des femmes dans l'histoire familiale et dans le quotidien de montrer comment au quotidien, s'articule la vie professionnelle et la vie domestique par les pratiques des femmes mais également, dans leur imaginaire. Elle vise à mettre en évidence que l'articulation, que les liens entre la production et la reproduction - ce que d'autres en leur temps ont appelé le travail et le hors travail - que ces liens sont des lieux et des temporalités repérables. L'habitat n'est plus dorénavant le lieu du hors travail, du loisir, pas plus qu'il ne pouvait-être réduit à un objet-signe de consommation, il est aussi une inscription spatio-temporelle de l'articulation production-reproduction. Il est de plus le lieu du travail domestique de l'épouse, travail d'entretien et de reproduction sociale, conféré aux femmes par les rapports de sexes, et sur lequel vient comme se greffer, le travail salarié.

Essayer de saisir la modalité de ce qui a été nommé ici gestion - à défaut d'un terme moins comptable, moins économique - tel est notre propos. L'hypothèse centrale ne vise plus la nature, les contenus de ce qui a été appelé "disponibilité permanente" - elle vise le mode d'articulation de la double inscription des femmes dedans-dehors, mais jamais n'importe où, n'importe quand, ni n'importe comment.

La maison individuelle - en ce qu'elle est mobilisation spécifique des femmes ne renvoie-t-elle pas alors le travail domestique au travail salarié et réciproquement, n'accentue-t-elle pas le balancement des femmes de l'un à l'autre de ces espaces-temps, réduisant progressivement les dimensions spatiales et temporelles des modes de vie des femmes, car le corps médiateur doit se recomposer sur une santé minimale.

Aux hypothèses en termes de stratégies d'organisation des espaces-temps, variables selon les différentes figures de travailleuses que nous nous proposons d'observer, ont fait place à des hypothèses plus pointues. Ainsi la maison individuelle peut-elle être vue aussi comme une pièce importante dans les mécanismes d'accaparement de la double force de travail des femmes. Ainsi l'articulation des pratiques et des représentations tend-elle à s'expliquer par la reconnaissance des contenus imaginaires - de l'imaginaire non comme fonction, mais comme pensées, histoires qu'on se raconte sur sa vie et le monde. C'est à travers l'imaginaire que passent, pensons nous les contenus symboliques des rapports sociaux et plus particulièrement dans le cas qui nous occupe, des rapports de sexes. De même, toute histoire singulière est-elle sociale, par cela même qui est au principe des pratiques la façonnant. Ne l'est-elle pas également par ce qui la relie aux imaginaires sociaux plus collectifs.

C'est alors une hypothèse plus générale et peut-être plus théorique sur les liens entre histoire singulière et figure sociale qui s'est imposée. Nous savons qu'elle est au coeur d'un questionnement sociologique aujourd'hui. Elle n'est pas la réponse à l'opposition mal posée entre méthodes quantitatives et méthodes qualitatives, mais elle interroge de plein fouet la notion de social, et

peut-être, l'objet de la sociologie - qui cessant d'étudier les seules formes sociales produites et cristallisées, s'attacherait alors à saisir le social dans son mouvement de production même.

II.1 DEMARCHE ET PHASE DE LA RECHERCHE

Avant de situer la démarche finalement adoptée dans cette recherche, nous ferons un rappel de celle qui avait été proposée dans la réponse à l'appel d'offres - (septembre 1980) - Ce rappel vise essentiellement à souligner à quel point le terrain est résistant au projet. A quel point le projet du fait même de son caractère abstrait et proche de la théorie, s'écarte du terrain, tout au contraire concrèt, fait d'une réalité sociale à la fois changeante et résistante.

Ainsi, certains des changements dans quelques situations de travail, escomptés pour les années 80, sont-elles encore aujourd'hui difficiles à saisir empiriquement ; il en est ainsi du travail à domicile dans l'électronique ou la télématique, qui devait constituer un de nos terrains d'étude sur Toulouse.

A - Rappel de la démarche proposée et pré-enquête

Il s'agissait donc :

1) de mettre en relief ce qui distingue un mode de gestion d'un autre, sans préjuger de ce qui est au principe de cette distinction que ce soit dans les pratiques, les logiques pratiques, les manières de combiner rationalité et irrationalité, les réponses aux événements etc ...

2) de faire porter ces distinctions sur les travailleuses mariées et mères de famille, choisies en fonction de la branche économique et de l'organisation du travail et si possible en accession à la propriété d'une maison individuelle, de manière à ce que pèsent sur elles au maximum, les contraintes matérielles consommatrices de temps et productrices de lieux et de déplacements.

Les travaux devaient prendre trois directions, et s'attacher à trois niveaux d'analyse. Nous les résumons succinctement dans ce rapport final :

1) Construction des figures de travailleuses

Nous avons :

- recherché des entreprises utilisatrices de travailleuses à domicile travaillant sur écran (télématique ou bureautique informatique)
- recherché les entreprises dans la petite construction électrique ou électronique, en sous-traitance dans l'agglomération toulousaine - utilisatrices elles aussi de travailleuses à domicile
- enfin nous avons localisé la main-d'oeuvre féminine de l'entreprise multinationale MOTOROLA, et recueilli des informations sur les habitats et leur représentativité au sein de la main d'oeuvre employée.

2) Collecte d'informations sur l'urbanisation dans l'agglomération toulousaine - Elle visait à :

- saisir les mécanismes de production de la maison individuelle : des constructeurs artisanaux ou semi-artisanaux aux constructeurs nationaux (cf. Thèse de M.C. Jaillet. C.I.E.U.)
- déterminer la part de logements autorisés dans les communes du S.D.A.U., le taux de logement
- établir une typologie des communes de l'aire du S.D.A.U suivant le mode de financement des logements autorisés, les systèmes de prêt pratiqués et les modes de financement
- dégager les grandes tendances du développement du pavillonnaire toulousain
- enfin recenser les équipements collectifs des communes du S.D.A.U., retenues. Situer la politique des municipalités en matière de logement, d'équipement et de services collectifs.

3) Construction des échantillons de figures de travailleuses en tenant compte de :

- la branche économique
 - le type de travail
 - la situation matrimoniale
 - les tranches d'âge
 - l'accession à la propriété
- et la localisation dans les communes retenues selon les critères suivants :

- taux d'équipement
- densité des travailleuses
- concentration de plusieurs figures de travailleuses.

Toutes ces données de première phase devaient servir de cadre concret au travail de 2ème phase, centré lui, sur l'étude des modes de gestion des espaces-temps. Les rapports intermédiaires au nombre de trois ont développé cette phase longue et peu gratifiante de cadrage du terrain et de recherche, fastidieuse et vaine de figures de travailleuses encore hypothétiques. Le rapport final ne devrait plus rien en dire ; pourtant, quelques points de cette phase d'arpentage méritent d'être notés - c'est pourquoi nous les mentionnons ici car ils ont trait davantage à la démarche et à la pré-enquête qu'au travail de recherche proprement dit.

Pour le reste des informations concernant le bassin d'emploi, l'urbanisation Toulousaine, l'Electronique et l'entreprise Motorola, nous les avons regroupées dans une première partie de ce rapport final.

Au cours de la phase d'arpentage nous avons donc eu des entretiens avec sept mairies des communes du S.D.A.U. choisies pour leur fort taux de pavillonnaire en propriété leur appartenance "union de la gauche" développant une politique volontariste, leur part importante de financement H.L.M. et leur taux d'équipement collectif relativement élevé.

Ces entretiens ont surtout porté sur l'emplacement et la composition sociale des lotissements : les équipements, leur emplacement sur le plan de la commune, les modes de financement.

En outre on a cherché à savoir ce que les mairies connaissent de leur population féminine active, et des entreprises utilisatrices de la main d'oeuvre féminine, en particulier celles qui pourraient être donneuses de travail à domicile. Ces entretiens ont révélé une ignorance étonnante des mairies sur ces questions. Malgré une bonne volonté évidente concrète de ces mairies socialistes en matière d'équipement, l'absence de prise en considération par exemple, des problèmes des femmes qui travaillent est tout à fait intéressante à souligner. On pourrait montrer que ces municipalités mettent en jeu une stratégie de recherche de profits symboliques, pour asseoir leur pouvoir

qui se substitue à une véritable politique sociale et urbanistique. On tient peu compte en effet des contenus concrets des pratiques domestiques et des modes de vie, analyse différente de celles qui partent presque toujours de la notion, sociologiquement pauvre, de besoins.

A nos yeux, ce travail auprès des mairies est déjà un résultat dans la mesure où il a permis de poser de manière renouvelée, le problème des équipements. Ainsi en est-il de la question cruciale des transports urbains ; leur carence conduit toujours à la bi-motorisation. Toutes ces communes sont sans moyens de transport, sans maisons de jeunes, sans garderie, parfois sans cantines. Les projets visent la rentabilité ou le prestige ; terrains de sport, tennis, alors que les jeunes souvent au chômage n'ont encore aucun lieu à eux en dehors de l'école et de la rue. Dans les communes de notre enquête, dans ces pavillonnaires encore tout frais, nous avons "des grands ensembles à plat" avec leur taux de paupérisation à venir et leur incapacité structurelle actuelle à intégrer une jeunesse qui n'a déjà plus l'âge de l'école primaire.

La quête longue et coûteuse du travail à domicile dans la construction électrique, l'électronique ou dans la télématique est restée infructueuse. Les entreprises refusent de mentionner qu'elles emploient des travailleuses à domicile, même si celles-ci sont déclarées. Par des biais souvent inattendus nous savons pourtant que les plus grosses firmes sous-traitent avec des petites entreprises qui font faire une partie de leur production à domicile. Malgré notre opiniâtreté, nous n'avons pu jusqu'alors constituer un échantillon de travailleuses à domicile dans la télématique ou la bureautique. L'étude des modes de gestion fait partie depuis deux années de notre enseignement en sociologie à Toulouse. Nous avons constitué avec Martine Pagès et les étudiants un véritable arsenal de figures de travailleuses. Les secteurs de pointe et leur liaison à des formes plus traditionnelles de travail commencent à être retenus par les étudiants qui ont toujours une connaissance indigène du terrain qu'il suffit de révéler. Toutefois, ce rapport ne pourra pas encore en parler.

B - Démarche de l'enquête

Nous avons donc limité notre étude à un secteur économique, l'électronique et une entreprise, une multinationale implantée depuis 1969 à Toulouse. Il s'agit donc de tra-

travailleuses classée O.S., même si on les appelle des opératrices, travaillant dans l'entreprise selon des types d'horaires normaux ou en équipes de 2 x 8 - et en accession à la propriété d'une maison individuelle dans une commune péri-urbaine. Il ne s'agit donc plus de mettre en rapport différentes figures de travailleuses, mais de saisir sur une seule les différentes modalités de l'articulation des trois dimensions : travail professionnel, travail domestique et logement, telles que nous les avons définies dans le chapitre précédent. L'entreprise sera présentée plus loin. Ici nous voulons rendre compte de la constitution de l'échantillon et des principes qui ont guidé le travail de collecte. Plusieurs entretiens préliminaires avec un ingénieur de fabrication, une opératrice recommandée par l'ingénieur, des membres du personnel, nous ont permis de construire les bases de notre échantillon, à partir d'informations sur le fonctionnement de l'entreprise, la main d'oeuvre, l'organisation du travail.

En printemps 81, un programme informatique est établi, avec un membre de la Direction Administrative du Personnel. Il permet de sortir un listing de l'ordinateur à Phénix aux Etats-Unis, relatif :

- aux femmes entre 25 et 45 ans
- mariées et ayant au moins un enfant
- travaillant en équipe et directement à la production
- habitant l'agglomération toulousaine
- de nationalité française.

Ce listing sort 229 femmes classées par commune avec leur nom et adresse, leur ancienneté à Motorola et leur département d'origine. Mais nous ne savons rien sur leur type d'habitat et si elles sont en accession à la propriété. Les informations de bases ne le permettent pas.

Nous allons donc confronter ce listing à une autre source d'information détenue par le C.I.P.L. : Comité Interprofessionnel Paritaire du Logement de la Haute-Garonne et qui collecte la participation des employeurs à l'effort de construction, le 1% patronal. Moyennant toutes les garanties du secret et l'autorisation de Motorola, nous pouvons consulter le fichier complet des personnes en accession classées par ordre alphabétique ; suffisamment maniable, il permet de repérer aisément le nom de l'entreprise.

Les 88 travailleuses de Motorola restantes, en accession à la propriété sont alors classées par leur plus forte concentration sur les communes du S.D.A.U. Le choix définitif de l'échantillon va tenir compte de cette concentration mais aussi de données recueillies sur les communes en matière de type de construction (artisanal, lotissement ...) et de la nature des équipements collectifs qu'elles proposent aux usagers. L'échantillon des travailleuses de Motorola est parfaitement significatif par rapport à nos choix théoriques. En tout état de cause la qualité et la richesse des entretiens répétés et effectués sur ces ouvrières autorisent alors à limiter le volume de ces "histoires de vie" à 8 entretiens, parfaitement conformes aux exigences de base de l'échantillon. Entretiens auxquels viennent s'ajouter une série de photos prises avec les femmes dans leur logement selon un itinéraire et des consignes dont nous parlerons plus loin.

Nous ne développerons pas davantage dans ce rapport final toutes les conditions qui nous ont conduites à choisir alors, de travailler complètement et exclusivement sur l'échantillon Motorola ; ce choix par la suite s'est montré judicieux parce qu'il a porté tous ses fruits et nous a permis de développer notre méthode de travail à savoir l'analyse de contenu collective.

Ce choix a permis en outre, d'élaborer le sujet du film : film vidéo 3/4 pouce qui fait partie du produit de la recherche au même titre que ce rapport. Le film est donc un portrait, celui d'une travailleuse de Motorola, il est tout entier une figure de femme dans sa double journée et dans son récit de vie : récit et vie à la fois singulière et sociale.

II.2 METHODOLOGIE DE LA RECHERCHE

Dans ce chapitre nous développerons successivement trois points : les instruments de collecte de l'information, les instruments et la méthodologie du traitement enfin l'organisation pratique du travail de recherche.

A - Les instruments de collecte des données

- le guide d'entretien et d'observation
- les photos

Le guide d'entretien est centré sur 5 points :

- l'histoire professionnelle des 2 conjoints avec une information sur leur famille d'origine
- l'histoire de leur couple, les enfants, les corps, les maladies, les accidents, la contraception, la fatigue
- l'histoire de leurs résidences et les modalités de l'accession au logement dont ils sont propriétaires
- la gestion quotidienne des temps et des lieux : contenus et moyens, projets consommatoires - la journée de travail
- les contenus imaginaires et symboliques, les rituels, les pratiques pour soi, le temps et le dire sur ces pratiques "personnelles" des femmes.

Les entretiens se sont déroulés chez la personne, en deux ou trois séances ; de préférence au moins une fois sans mari ni enfants. Ils sont effectués à l'aide d'un magnétophone visible et une autre fois avec prises de photos. Enfin, une observation des lieux et des distances, complète cette collecte de matériaux.

Les photos :

L'originalité de cette forme de collecte des données tient dans le fait qu'elle recueille des données non-verbales et qu'elle saisit et conserve en l'état des événements à chaud. Cette technique permet de travailler de manières différenciées, répétées, le même contenu, sans altérer ou pervertir le document de base.

Rappelons que tout travail sur le réel est un travail de traitement et d'interprétation. Il ne saurait y avoir d'images objectives de sons objectifs ou neutres, pas plus qu'il n'y a de questionnaire ou d'entretien objectifs ou neutres. La production scientifique est déconstruction-construction et vise donc à produire du sens, de l'intelligible, du rationnel à partir du concret divers au moyen de traitements appropriés.

Nous avons procédé de la manière suivante :

- 1) Cette prise de vues a été effectuée en cours d'analyse de contenu deuxième méthode, c'est-à-dire lorsque nous

travaillions déjà sur les énonciations et poussions notre recherche vers autre chose que la rationalisation des pratiques.

2) l'équipe toute entière s'est déplacée sur le terrain, les maisons de nos ouvrières, leurs lieux de vie, leurs intérieurs et extérieurs, avec une professionnelle qui connaissait bien notre problématique et avait travaillé avec nous, c'est elle qui a fait le montage du film vidéo qui accompagne le rendu de recherche.

3) Elle avait pour consigne de "photographier la visite de la maison", depuis la porte du jardin jusqu'au garage, cuisine, équipement etc..., y compris les personnes occupant les lieux, là où elles étaient, y compris nous, si nous étions dans le champ. Pendant ce temps - très rapide entre 15 et 30 mn - l'équipe complétait encore ses observations, vérifiait des données, faisait préciser des points de l'histoire. Ces moments ont été bien vécus par tout le monde et la présence du mari ou d'une belle mère dans cette opération s'est toujours révélée très intéressante.

Pour cette technique nous entendons saisir aussi ce que Bourdieu appelle le mauvais usage - l'usage à qui il manque les règles de l'usage - par exemple le puits artificiel dans le jardin, le meuble qui est là pour ne pas être utilisé. Les objets sont signes et symbolique de l'habitat et de l'habiter - ils sont mots, idéogrammes, et ensemble ils forment une grammaire. Les mots objets s'articulent et parlent l'habiter. Certes nous insistons sur le fait que la photo ne saisit jamais un déjà là en dehors d'elle-même, elle met en scène notre intention de montrer. Pour nous, la photo n'est pas l'illustration d'un discours - de l'image venant appuyer du texte - position secondaire, assistée de l'image par rapport à l'écrit. Au contraire nous avons voulu donner à l'image un statut de production autonome de sens, ici de sens social. La grammaire, c'est cette manière qu'ont les objets supports de pratiques sociales et d'imaginaire, d'être organisés dans l'espace domestique. Il y a dans la photo une certaine matérialité des pratiques. Signifiant des pratiques, elle est aussi signe. Le signifié des objets domestiques, des lieux, de cette culture matérielle domestique, n'est pas une donnée immédiate de l'objet, il prend consistance de la mise en rapport des signifiants, des photos entre elles, comme nous le verrons plus loin dans les essais d'analyse auxquels nous nous sommes attachées.

B - Les techniques de traitement

A partir d'une transcription complète des entretiens nous avons commencé à travailler sur le contenu, en procédant à une analyse événementielle et thématique de type relativement classique dans l'étude des modes de vie et des histoires de vie. Il s'agissait de faire porter les données sur quatre dimensions professionnelle, familiale, résidentielle et symbolique : le corps et la santé faisaient partie de la dimension familiale. Remarquons une fois de plus que le travail du sociologue s'en tient le plus souvent à l'énoncé - c'est lui qui est le plus grand producteur de sens et qui dit les faits, leur pertinence, leur chronologie. Ainsi de l'acquisition d'une maison n'est retenue le plus souvent que la date de l'achat, alors que ce fait visible de consommation est le moment d'un processus complexe qui s'enracine dans l'histoire du couple et l'articule aussi à l'histoire sociale générale.

Notre démarche de travail d'analyse de contenu pourrait s'intituler : des énoncés, aux énonciations, des pratiques segmentées, au thème organisateur des pratiques.

Ainsi, l'élaboration d'une première grille d'analyse de contenu, (appelée par la suite "analyse 1er niveau) visait le recensement des données concernant :

- 1) l'identification de chaque travailleuse au sens très complet
- 2) les moyens matériels de la mise en oeuvre de la gestion (équipements de la maison, moyens de transports...)
- 3) le contenu des pratiques par séquences temporelles (quotidien, hebdomadaire, cycle de vie...) et spatiales (espace professionnel, intermédiaire, domestique et autres)... les représentations de ces pratiques
- 4) une lecture historique et temporelle (cycles) :
 - de la vie professionnelle de la femme et du couple,
 - de la résidence et des différents lieux d'habitation
 - du corps et de la santé
- 5) les rituels, le discours rationalisateur, les répétitions et contradictions dans le discours lui-même.

Cette grille, au demeurant très complète a permis par la construction de trajectoires tridimensionnelles (professionnelle, résidentielle, familiale, corporelle) et le repérage des points forts d'articulation entre les trois trajectoires, de prendre en compte la dimension historique et de la rendre opératoire, et notamment de situer un présent. Mais aussi exhaustive qu'elle ait voulu être, elle effectuait une mise à plat des données qui restait formelle et se laissait déborder par la richesse du discours de chaque entretien, en ce qui concernait les modes de gestion.

A ce stade de l'étude, au travers d'une critique de ce premier outil dans son insuffisance, se sont posées à nous des questions d'ordre méthodologique (comment rendre compte) renvoyant comme toujours à des questions d'ordre théorique (qu'est ce que produire une recherche), nous conduisant progressivement à mieux préciser toutes les dimensions de notre objet.

Au delà de la mise en rapport des champs énoncés en lère partie (travail domestique, travail salarié, habitat) va s'imposer à nous une explication plus approfondie de la problématique de la gestion et de ce qu'elle supposait.

La notion de mode de gestion elle-même supposait en effet que nous nous attachions à des manières de faire (obtenues par nos observations et par le discours) et que nous ayons donc recours à une analyse essentiellement modale et qualitative (le comment), saisie à partir de trajectoires mais surtout à partir de l'analyse de la journée de travail.

Or peut-être avions nous préjugé de ces manières de faire et les avions-nous figées au niveau de nos représentations dans une certaine modélisation. Nous supposions quelque peu en effet, que nous allions pouvoir repérer des manières de gérer différemment les articulations centrales concernant le travail domestique, le travail salarié et l'habitat, se donnant à lire comme de véritables modèles, (résultat tangible, satisfaisant et pouvant en cela faciliter la planification) : variations pouvant aller d'un modèle traditionnel de gestion appuyé sur des valeurs familialistes très fortes à un modèle "porteur de changement" témoignant d'un nouveau mode d'insertion dans le travail et dans le domestique, consommant pour ce faire biens et services d'équipements privés et publics.

Face à la notion de mode de gestion comme système organisationnel, s'est affirmée celle de modes de gestions comme constellation de pratiques comportant un processus d'engendrement et d'organisation interne de ces pratiques avec toujours en hypothèse centrale la non-séparabilité des pratiques (domestiques et professionnelles) chez les travailleuses étudiées.

Cette non-séparabilité des pratiques en tant qu'elle concerne leur inscription dans l'espace et dans le temps s'est d'ailleurs révélée comme résistant fortement au découpage ler niveau. Il était alors tenté un repérage des pratiques selon des unités spatio-temporelles. Mais inscrire, comme nous y tenons, les pratiques obtenues dans l'espace et dans le temps, en tant qu'elles mettent toujours en jeu l'espace et le temps, signifie ici les impliquer dans un rapport au temps et un rapport à l'espace qui ne se donnent pas à lire dans une pure matérialité.

La forme pour l'espace, le rythme pour le temps suppose déjà toujours un système d'organisation sociale. Or la spatialité ne se détermine pas sans rapport avec le temps. Quant aux rapports à l'espace et au temps ils impliquent toujours un rapport de sens, donnant un statut particulier au niveau des représentations sans lequel les pratiques demeurent illisibles.

Comment désormais rendre compte de la gestion ? Nous avons tenté de mettre en place une méthode plus appropriée de la lecture de ces entretiens. On peut dire de façon globale que cette méthode associe une analyse thématique et une analyse narrative. Les manières de faire sont révélées en ce qui concerne le matériau particulier des entretiens au travers d'un discours. Ce que la méthode va devoir à une théorie de l'expression, c'est que le discours est autorisé dans son expression elle-même à produire un sens. Une richesse certaine est ainsi conservée. Reste à tenter d'articuler manières de dire et manières de faire orientant ainsi les pratiques énoncées et leur redonnant leur épaisseur spatio-temporelle.

Principes méthodologiques et analyseurs

Le texte du discours dans son entité est pris comme corpus. Il est découpé en blocs d'énonciation, caractérisés par :

- 1) l'énoncé d'un thème central avec ses sous-thèmes

2) Un élément qui intervient comme médiateur : ce au travers de quoi le sujet va parler le thème.

3) Une tonalité narrative.

Ce sont ces trois analyseurs qui constituent ce que nous appelons le noyau articulateur de chacun des blocs d'énonciation.

L'engendrement du discours se construit à partir de ce noyau articulateur de chacun des blocs d'énonciation, et perpétue sur l'ensemble de l'entretien le mécanisme énonciatif de l'engendrement des pratiques aux prises avec l'espace et le temps.

Nous avons donc effectué, à la fois un repérage et une analyse de l'articulation de chaque noyau, de la position de chaque noyau, aux autres et enfin du mode d'engendrement de ces différents noyaux à l'intérieur du discours. Ce qu'a mis en évidence cette démarche particulière après sa mise en oeuvre, c'est la capacité de l'imaginaire à articuler pratiques et représentations produisant par là même un effet de réalité, en tant qu'il peut la structurer. Nous en avons tenu compte au niveau des résultats.

On comprendra mieux l'apport de cette démarche dans la suite du texte en particulier dans l'analyse de ce que nous avons appelé les points forts des résultats, mais aussi dans la présentation des portraits.

Les photos

Le traitement de ce matériel est parti de l'idée, idée selon laquelle l'image doit s'expliquer par des images(1) Ceci revient à dire et, à faire en sorte, que les photos ne soient pas analysées une à une, car elles prennent sens les unes par rapport aux autres.

(1) Cette idée a été développée dans un texte demandé par le Plan Construction en décembre 82 pour appuyer le travail sur l'image qui accompagne cette recherche. Monique Haicault : - Dire et montrer - manières de dire, manières de faire dire ; un usage de l'audio-visuel dans la pratique sociologique.

Le travail du sociologue qui traite ce matériau reste donc toujours plus ou moins une affaire de montage, de mise en rapport, de monstration.

L'apport de sociologues comme Bourdieu et son équipe, de de Naville dès les années 68-70, c'est d'avoir d'une part saisi l'importance de l'image comme matériau sociologique (il n'existe pas de société sans image) et d'avoir su en faire jouer la diversité des usages, dans le travail sociologique. C'est également d'avoir su admettre (avec R. Barthes) l'idée d'un mode de signification autonome de l'image.

A travers les photos, les objets photographiés racontent une histoire. Consommés un à un, chacun dans un acte individuel de consommation, ces objets organisent dans un lieu particulier, la maison, une narration visuelle de l'histoire familiale ; ils reprennent sens de leur juxtaposition à d'autres - c'est cette histoire, cette communication des objets entre eux que saisit l'image - elle montre comment la marchandise signe reprend un usage social dans un contexte privé. La photo des intérieurs et extérieurs des maisons individuelles montrent le sens qu'un groupe social à travers chaque histoire singulière donne, confère à ces objets de consommation de masse, que sont les glaces ovales en bois des salles de bains, les canapés lits des salons, les carrelages décorés, les petits puits et terrasses "de l'espace vert" qui entoure ce que nous avons appelé les coques à habiter.

La photo saisit quelque chose de l'usage polysémique de l'objet, qu'aucun discours ne peut dire à sa place.

Aussi, après plusieurs tentatives d'analyse de nos images avons nous choisi deux modes de présentation de ce corpus de photos.

Cette présentation s'est tenue les "24 et 25 mars" dans le cadre des deux journées de travail sur l'appel d'offres Femmes et Habitat, de toutes les équipes : nous avons alors proposé deux montages :

- l'un qui a repris pour chaque "maison" photographiée, la suite du parcours effectué, depuis le lotissement dans son plan d'ensemble, jusqu'à la salle de bains, pièce la plus "intime" avec les chambres des parents et les lits, que nous avons photographiée.

Par ce traitement de la photo qui la fait parler avec d'autres, nous sommes introduites sans bavardages dans le monde de la maison, de chaque maison.

- l'autre présentation rapproche toutes les pièces ensemble selon leur fonctionnalité. Ainsi toutes les cuisines, tous les garages, toutes les salles de bain, toutes les chambres, les couloirs, les façades etc...

Des analyses transversales sont ainsi introduites qui montrent le même et le différent.

Dans le cadre de ce rapport final et compte tenu des limites financières de l'étude, le travail des photos ne pourra être présenté tel que nous aurions souhaité le faire si une rallonge avait été envisagée. Nous avons été amusées de constater qu'en Décembre 82, au moment où nous étions à Paris pour une réunion des équipes Femmes et Habitat qui a été annulée trop tard, nous avons vu à Beaubourg une exposition de photos de Maisons Phoenix - commanditée par Phoenix - dans laquelle nos photos apportées de Toulouse pour la circonstance - auraient pu se glisser de manière pertinente et peut-être insolente - car quelque chose du rapport photographe - photographié aurait pu s'y déchiffrer.

Le Film

Ce document est un portrait sociologique en images - celui d'une ouvrière de Motorola en tant que figure sociale dans sa double journée et sa maison individuelle. Il porte le même titre que le rapport : "La Vie en Deux".

Ce film réalisé par l'une d'entre nous, s'appuie totalement sur le travail d'analyse de contenu présenté plus haut. Il n'est pas un autre entretien, il les présuppose tous et devient alors dialogue entre deux femmes de telle sorte que la caméra et tout l'équipement matériel de tournage se trouvent décentrés. Notre démarche, vise à alléger au maximum l'équipe de tournage afin de maintenir un rapport filmant-filmé le plus intime, le plus personnel possible, en évitant une trop grande distanciation par rapport à l'objet. Ainsi par exemple, les séances de tournage sont-elles nombreuses mais concentrées, de durée variée selon la disponibilité de la personne filmée, et toujours visionnées, avant, pendant et après la prise de vue, par les deux femmes ensemble.

Cette démarche a été présentée dans l'article cité à propos des photos ; il figure à la fin de la 2ème partie.

Le document audio-visuel a donné lieu à deux montages. Un premier, effectué par moi-même, seule et dans des conditions techniques difficiles ; c'est ce montage qui a été projeté au Plan Construction le 25 mars 83. Un autre montage, beaucoup plus travaillé a été effectué en septembre 83, avec la professionnelle qui avait déjà fait les photos avec nous. Le document final existe en deux versions : 3/4 pouces Umatic et 1/2 pouces VHS. Il devrait circuler plus facilement que le présent rapport de recherche, c'est à cette fin que nous l'avons réalisé Cévanne et moi.

C - L'organisation pratique du travail de recherche

Dans ses avancées, dans ses hésitations, dans ses phases de léthargie, comme dans ses audaces, ce travail est l'oeuvre d'une petite équipe : trois sociologues et une monteuse de films. Dès avant la notification (reçue à Toulouse l'été 81), nous avons travaillé ensemble, alternant les phases de travail individuel avec celles de travail à trois, pour la recherche, à quatre pour les photos, seule ou à deux pour le film.

Nous avons refusé toute forme de division du travail, toute hiérarchisation des tâches entre nous. Chacune a participé à sa manière, et dans la mesure de son histoire personnelle (travail, maladie...) à toutes les phases de la recherche. Nous avons eu à intégrer dans un même travail collectif, la diversité des manières de faire, de comprendre, de s'entendre, de penser et de dire.

Refuser la sous-traitance pour l'une, l'imposition de méthodes ou le biais de la problématique pour l'autre ; conserver au travers de 3 années d'histoire, une possibilité de communication, de circulation des idées et d'échanges sur de l'écriture individuelle, tout cela ne va pas de soi.

Nous avons eu à travailler sur nos relations, nos interprétations, nos compromis, en évitant l'accumulation des non-dits, comme l'imposition du devoir tout dire. Nous avons eu plusieurs périodes d'arrêt complet de travail, accaparées par d'autres activités de recherche ou d'en-

seignement, par la préparation de colloques, l'attente des fonds du Plan Construction, par moins de souplesse dans l'échange entre nous trois, nous quatre, par le tournage du film, son montage etc... L'histoire de cette recherche est un peu celle des rapports des femmes au travail professionnel : on entre, on sort, on n'est jamais complètement en dehors, on n'est jamais luxueusement installées dedans à temps plein et uniquement à cela. Aussi nous savons de quoi nous parlons et ce que nous filmons.

Pendant une année nous avons travaillé uniquement sur les entretiens et même essentiellement sur un seul : celui de Marie Thérèse, dont le portrait a été filmé. Il s'est agi d'un texte de 80 pages, protocole d'un entretien non directif qui a servi de matière première à ce travail d'analyse. Par l'accumulation de notes, de tatonnements, nous avons mis en place la technique d'analyse de contenu présentée plus haut, analyse non sémantique mais plus sociologique, portant sur l'énonciation, analyse coûteuse en temps et en énergie, et à laquelle pour ces raisons peu se risquent malgré leurs intentions. Nous avons aussi mis en place de la même manière la technique du récit-portrait et sa pratique.

Enfin nous avons décidé d'écrire ce texte ensemble, chacune travaille seule sur un point du plan, son texte est lu et critiqué en équipe ; dans certains cas des textes portant sur les mêmes thèmes mais écrits par deux d'entre nous ont été conservés, dans leur similitude et leur diversité tout à la fois. L'écriture s'appuie toujours sur l'importante masse de matériaux et de notes de travail constituée par chacune, soit, lors de séances de travail collectives, soit individuellement.

Il semble que cette manière de travailler se pratique de plus en plus en sociologie, du moins dans la communauté large à laquelle nous faisons référence.

Elle traduit à nos yeux deux soucis au coeur de la pratique sociologique. D'un côté la nécessité d'un travail collectif pour dépasser une certaine sociologie, celle des découpages en champs bien délimités et des applications un peu mécaniques des méthodes classiques des sciences sociales, celle de la mise en oeuvre quasi automatique des systèmes institués de traitement et d'inter-

prétation. D'un autre côté, elle traduit à nos yeux la volonté sensible ici et là chez les sociologues, aujourd'hui, de ne parler que de ce qu'ils connaissent par une réelle pratique de terrain et de ne plus déléguer ce travail à d'autres, partant de l'idée plus ou moins formulée que les avancées théoriques passent par la mise à l'épreuve du terrain et du travail collectif sous toutes sortes de formes.

• PRÉSENTATION DU TERRAIN

- I. LE BASSIN D'EMPLOI
- II. MOTOROLA
ENTREPRISE D'ÉLECTRONIQUE À TOULOUSE
- III. L'INDIVIDUEL PÉRI-URBAIN

Nous avons estimé nécessaire de présenter le terrain de cette étude en abordant trois points généraux. C'est à travers les caractéristiques du bassin d'emploi, et de l'entreprise électronique MOTOROLA, et de l'urbanisation Toulousaine que la situation du terrain peut rendre concret le problème posé. La question très générale des rapports entre les femmes et l'habitat ne peut être posée sans tenir compte des données sociologiques propres à une région : Midi-Pyrénées et à l'agglomération : celle de Toulouse.

Ces caractéristiques expliquent pour une part, l'implantation de la Multinationale où sont embauchées les ouvrières de l'étude, comme elles expliquent aussi les points saillants de cette main d'oeuvre et certaines de leurs pratiques, voire de leurs habitus (1). Le phénomène pavillonnaire, y prend lui aussi un visage particulier dont les traits doivent être dégagés si on veut saisir comment joue les modalités du plan de financement dans la gestion de la double activité des femmes.

Le cadrage de la figure sociale de travailleuse dont il est question ici, prend appui sur des informations statistiques et qualitatives recueillies auprès d'organismes régionaux, en particulier l'observatoire régional de l'I.N.S.E.E. et de travaux de l'Institut de Sciences Sociales (Toulouse II). Toutes ces données n'exèdent pas les années 81-82. Les références figurent en fin de chapitre, pour ne pas alourdir la partie notes en base de pages.

(1) En voyant le film : La Vie en Deux, un linguiste chercheur C.N.R.S. et spécialiste de l'analyse du discours nous a dit combien il retrouvait chez cette ouvrière un usage de la langue, une hexis corporelle de la parole caractéristique de l'occitanie.

I. LE BASSIN D'EMPLOI

Le périmètre de la zone considérée coïncide dans ses grandes lignes à celui de la région Midi-Pyrénées ; cependant pour beaucoup d'estimations il ne dépasse pas celui du département de la Haute-Garonne, car cette zone est plus directement celle de notre étude, et de plus elle se différencie nettement des autres départements de la région.

La situation démographique en Midi-Pyrénées se caractérise par deux tendances :

- un taux régional de natalité près de trois points inférieurs au taux national correspondant : 1981 : 12 % contre 14,9 %, la Haute-Garonne ne corrige que légèrement cette différence avec un taux de 12,5 % (1)
- une sous représentation des générations en âge de procréer due à une structure particulière de la population selon l'âge, liée à un fort dépeuplement qui augmente en proportion les taux de personnes âgées, liée aussi à un exode continu des jeunes vers des zones de meilleur emploi. Ce phénomène est celui de la plupart des départements, à l'exception de la Haute Garonne qui a vu ces dernières années, sa population augmenter de manière considérable (9000 habitants pour 1981). La concentration autour de Toulouse, coïncide bien entendu avec une concentration de l'emploi et des structures de formation, elle a sur l'habitat des incidences que nous mettrons plus loin en évidence.

La forte croissance de Toulouse n'est donc pas due à une augmentation "naturelle" de sa population initiale, mais à une forte mobilité : 40 % seulement des habitants de Toulouse y sont nés, 1/3 des nouveaux venus étaient sans emploi avant la migration (2).

Malgré une fécondité traditionnellement plus faible que dans le reste de la France, associée à un taux de mariages également moins élevé, on peut dire que la région constitue un bon réservoir de main-d'oeuvre, car l'emploi y est particulièrement rare et mal distribué. Plus de la moitié des mouvements de mobilité sont dus à des jeunes, filles et garçons de moins de 25 ans (1) poussés par l'exode rural et la fermeture des petites et moyennes en-

treprises des petites villes de la région (3). Les industries les plus touchées sont les industries du verre et de la céramique, les industries textiles et de l'habillement, les cuirs et peaux, et les industries du bois. Ces données proviennent entre autre d'une enquête très classique qui met par ailleurs en évidence un fait intéressant l'étude : le rôle du mari dans l'arrêt, le retrait du travail professionnel de l'épouse quand les enfants sont en bas âge, 1/4 dit s'être arrêtée de travailler à la demande du conjoint. En cas d'augmentation de la charge de travail domestique c'est la femme qui doit reprendre un rôle traditionnel et menacer ainsi son droit au travail.

I.1 - L'EMPLOI FÉMININ ET LE MARCHÉ DU TRAVAIL

Les caractéristiques de l'emploi et de la main-d'oeuvre féminine dans la région Midi-Pyrénées portent sur un effectif de plus de 320 000 personnes actives. Malgré un taux d'activité des femmes plus faible que pour la France entière, même pour la Haute-Garonne avec Toulouse qui draine une grande part des emplois féminins et surtout ceux des services, les femmes occupent des places importantes dans les trois secteurs.

Ce qui caractérise essentiellement la population active féminine c'est : son niveau d'instruction élevé - un taux de scolarisation plus fort que la moyenne nationale - un nombre important de femmes diplômées de l'enseignement supérieur (un des plus élevés de France) et des capacités dans des domaines diversifiés. On comprend pourquoi la région a été choisie comme pôle de développement des industries de pointe à forte main-d'oeuvre féminine. Il faut aussi y voir une tendance régionale ancienne à développer l'instruction des filles (catharisme, protestantisme, socialisme).

La rareté des emplois offerts aux femmes mis à part la fonction publique, l'habillement et l'électronique, explique de son côté le taux de chômage élevé (3ème de France) et le phénomène de chômage en inflation chez les diplômées.

Pour ce qui est du profil d'activité des femmes il se caractérise dans ses grandes lignes par :

- une entrée en activité plus tardive que pour la France entière
- une sortie aux âges des maternités, dès 25 ans, liée à la politique d'embauche des entreprises locales qui cherchent à avoir une main-d'oeuvre constamment jeune
- une tendance à reprendre l'activité après 40 ans et donc à constituer ainsi un volant de main-d'oeuvre docile et adaptable aux nouvelles restructurations du travail et de l'emploi
- enfin des sorties tardives autant que faire se peut.

Ce profil, il faut le dire, correspond un peu à celui de la France des années 70. Il n'est pas interprétable directement car il faut faire intervenir plusieurs facteurs dont la pénurie en moyens de gardes de la petite enfance et d'autres facteurs que ne livrent pas les chiffres. Mais bien évidemment il faut tenir compte de l'emploi.

En Midi-Pyrénées l'emploi féminin est faible, peu de création d'emplois exceptée l'agglomération Toulousaine ; il est parmi les plus mal payés de France (Toulouse est au 16ème rang sur 22), que dire alors des salaires en milieu rural ? Là se localisent de plus en plus les petites entreprises : confection, industrie électrique, sous-traitance électronique, industrie du jouet, du meuble, agro-alimentaire - toutes utilisatrices de main-d'oeuvre féminine. Il ne faut pas s'étonner de trouver par conséquent une proportion élevée d'emplois non qualifiés. Le phénomène de l'augmentation des emplois non qualifiés et attribués aux femmes et cela dans des procès de travail nouveaux comme l'électronique ou l'informatique, est général en France (5). Il est accentué en Midi-Pyrénées, dans le bois et dans l'industrie agro-alimentaire 9 % d'emploi qualifiés pour les femmes, 16 % dans l'électronique. Il s'agit là de l'organisation même du travail et non de la main-d'oeuvre qui répétons le, se trouve souvent dans un emploi d'O.S. avec un niveau bac ou D.E.U.G. Une dernière caractéristique de la région tient au retard pris dans le mouvement de salarisation des femmes, qui la distingue de la France et d'autres régions. Un grand nombre de petits commerces, d'artisanat sont tenus par des femmes, mais il s'agit surtout d'une non salarisation des femmes, aides familiales, épouses d'artisans (18 % en Midi-Pyrénées, plus du double du taux moyen national) et d'épouses de commerçants.

On comprend pourquoi la région Midi-Pyrénées est considérée, comme une région du futur pour l'implantation d'industries nouvelles. Bientôt "La Toulousaine" ne sera pas la meilleure uniquement dans l'électronique, mais dans d'autres branches de pointe tout autant décentralisées.

- (1) - Statistiques et études Midi-Pyrénées n° 2 1982.
- (2) - Economie et statistique n° 100 Mai 1978 - l'emploi par région.
- (3) - Les industries du cuir, notamment la mégisserie, la tannerie et la maroquinerie (Le Tarn) et le textile Ariègeois - l'emploi Midi-Pyrénées, juillet 1980. Direction Régionale du travail et de l'emploi, Echelon Régional de l'Emploi.
- (4) - Statistiques et études - Midi-Pyrénées - I.N.S.E.E. N° 3 1978 - Article de Marie AVI, qui conclut à une surqualification des femmes, dûe à leur forte scolarisation et à la précarité des emplois offerts.
- (5) - Problèmes économiques, avril 1980.

II - MOTOROLA ENTREPRISE D'ÉLECTRONIQUE À TOULOUSE

II.1 - FICHES TECHNIQUES

1) La Multinationale

Ses historiographes et ses promoteurs américains font remonter ses origines à 1928 à Chicago alors qu'un industriel (Paul GALVIN) mettait au point et commercialisait un système-radio qu'il baptisait MOTOROLA. Mais ce n'est qu'après-guerre, en 1947, qu'un laboratoire de recherche du même nom est installé à Phoenix en Arizona afin de développer dans les dix années qui vont suivre la production électronique. Dès les années 60, cette production va commencer à s'internationaliser et se diversifier en plusieurs secteurs d'application ou "groupes de production". Actuellement, la production américaine couvre 4 grands groupes :

- les semi-conducteurs (1/3 de la production)
- les communications (1/3 de la production)
- l'automobile - l'industrie - l'informatique - la division électronique pour le gouvernement (1/3 de la production)

auxquels s'ajoute un nouveau quatrième groupe appelé "CODEX" :

- computers et télécommunications

A phoenix même, aux U.S.A. la production de MOTOROLA concerne 4 usines qui emploient 20 000 personnes (dans une ville de un million d'habitants située dans un Etat, l'Arizona, immense en superficie mais peu peuplé (trois millions d'habitants) et peu industrialisé. Il est prévu que s'ouvre en 1985 dans cette même ville une usine pilote entièrement automatisée.

Aux U.S.A. également une dizaine d'Etats possèdent des filiales plus ou moins spécialisées MOTOROLA.

A l'étranger, résultat de vingt années de stratégies compétitives de délocalisation et de passations de marchés

avec des entreprises sous-traitantes, MOTOROLA a démultiplié ses filiales sur une vingtaine de pays du nord et du sud :

En Europe (Grande-Bretagne, France, Allemagne, Suisse)
 Au Canada, au Japon, en Israël et en Australie
 Mais aussi, bien sûr : Brésil, Mexique, Afrique du Sud, Taiwan, Malaisie, Hong-Kong, Corée, Philippines.

2) La filiale française : MOTOROLA Toulouse

a) Les phases du développement

En France, à la fin des années 60, dans un contexte de développement industriel concurrentiel et de relocalisation du capitalisme industriel, la ville de Toulouse, dévolue au rôle de métropole d'équilibre adopte une politique d'ouverture aux entreprises décentralisées. Aidée par l'Etat, la municipalité d'alors (Groupe Socialiste M. Bazerque) est favorable à un protocole financier (exonération d'impôts notamment) proposé par le gouvernement sous l'égide de la DATAR, qui permet l'installation dans la région de l'une des premières entreprises d'électronique en France.

Ainsi, près de la ville nouvelle du Mirail conçue pour loger les entreprises décentralisées en locatif (quelques logements sociaux sont prévus), près de la banlieue sud en voie de croissance urbaine incluant, en particulier, la nouvelle Université du Mirail, l'usine de MOTOROLA ouvre ses portes en 1969.

Dans les années qui vont suivre, l'introduction progressive de processus technologiques nouveaux va entraîner des phases successives de développement et d'extension de la filiale toulousaine.

La première phase, datée en 1973, avec l'introduction de transistors de puissance (les circuits discrets) ouvre une période d'embauche importante, en particulier de personnel féminin, dont notre échantillon témoigne dans sa majeure partie.

En 1978, une deuxième phase d'extension est réalisée par l'introduction d'activités nouvelles (circuits intégrés linéaires, activité de base des semi-conducteurs) qui vont faire grossir de 30 % les effectifs de l'entreprise qui passent progressivement de 1.200 à 1.800 personnes aujourd'hui.

b) L'organisation actuelle de la production locale et sa clientèle

L'introduction de ces nouvelles activités a eu des répercussions importantes sur l'organisation interne de la production et a modifié le profil de l'entreprise.

De manière globale les activités se sont diversifiées, et ont rendu complexe l'organisation du travail tout en rendant nécessaire l'adaptation du personnel à ces modifications récentes.

Si l'on essaie de rendre compte de manières synthétiques de l'organisation actuelle du travail, on peut relever 3 principaux types d'activités :

- Activités de fabrication

- Transistors de puissance
- Circuits intégrés linéaires
- Diodes

- Activités d'assemblage : exportées dans leur majeure partie en Asie du Sud-Est lors de la 2ème phase d'implantation, cette activité actuellement en baisse ne représente plus que 20 % de la production.

- Activités de test final : qui sont par contre mieux développées puisque, même assemblés ailleurs, les produits fabriqués à MOTOROLA y reviennent pour cette dernière opération de Test final avant la commercialisation.

Chacune de ces activités est organisée selon un schéma identique sous forme de "Groupes".

Les groupes sont tous composés à la fois de personnel dit "productif" ou "Direct" et de personnel dit "non-productif" ou "Indirect." Les premiers travaillent selon l'organisation horaire des 3 x 8 et 2 x 8 pour les femmes (les

heures de nuit étant effectuées par une équipe masculine) et sont les plus nombreux (70 %). Les seconds travaillent en journée. Considérés comme "favorisés" par les opératrices - principalement du fait des horaires, ils sont en progression (30 %), leur nombre paraît devoir augmenter dans les années à venir.

Deux unités composent chacun de ces groupes : "le groupe de production" lui-même et les "groupes supports".

Le groupe de production comprend :

- la fabrication (personnel direct)
 - l'engineering-process
 - la maintenance
 - le device (rendement)
- } (personnel indirect)

Les groupes supports comprennent :

- le contrôle de la qualité
 - le contrôle de la Production
 - les produits
 - le training (ou formation du personnel)
- et concernent principalement du personnel indirect.

Ces divers groupes produisent en commun pour quelques grands services ou clients, dont principalement :

- le secteur automobile (les plus gros marchés)
- les composants industriels (I.B.M., SIEMENS...)
- les produits de consommation (T.V. et tous appareils transistorisés)
- les circuits militaires - Télécommunications - Espace.

c) La main d'oeuvre

. Profil sociologique

Depuis l'ouverture de l'usine en 1969, 4700 embauches réalisées traduisent une importante rotation de personnel; actuellement, sur un effectif global de 1.800 personnes, 70 % sont des femmes dans les qualifications basses (environ 900 opératrices) alors que cadres et maîtrise sont en majorité masculins.

L'âge actuel moyen des ouvrières est de 28 ans ; les plus âgées, minoritaires, atteignent 40 ans.

De cet ensemble, il nous paraît possible de dégager deux types de profils des opératrices embauchées :

- Le premier type rassemble des femmes peu diplômées et ayant peu d'expérience professionnelle (les chiffres de 1979 montrent que 30 % des femmes embauchées n'avaient jamais travaillé) et une moyenne d'âge relativement basse : 23 ans.

Cette main-d'oeuvre, caractéristique des premières périodes d'embauche, souvent d'origine rurale, possède des attributs de docilité et de productivité liés en particulier à des habitudes de travail bien développées au plan manuel : travail domestique joint à des tâches démultipliées, des plus lourdes aux plus minutieuses.

- Le deuxième type de main-d'oeuvre féminine embauchée, en progression actuellement compte tenu de l'évolution du marché de l'emploi, rassemble des femmes bien scolarisées et/ou diplômées (B.E.P., BAC, etc...) ou bien ayant déjà une expérience professionnelle (confection etc...), et qui, plus âgées, portent la moyenne d'âge générale à 28-30 ans.

Dans les deux cas, face à une homogénéité des tâches proposées - toutes manuelles, répétitives même si diversifiées, intensives dans les rythmes, n'ayant pas ou peu accès à la technique - se profile une main d'oeuvre généralement efficace, habile, remarquable par sa productivité, qui, au-delà de l'hétérogénéité apparente des trajectoires individuelles, possède un trait commun : déqualification et/ou inadéquation structurelle entre la formation et/ou l'expérience professionnelle antérieure et les tâches et emplois proposés.

Cette inadéquation entre formation et emploi - volonté délibérée ou stratégie opportuniste dans un bassin d'emploi caractérisé par un emploi féminin peu développé - paraît être la condition même d'une productivité remarquable (battant les records américains) de "l'ouvrière toulousaine".

. Embauche - salaires - promotion

L'embauche des opératrices pratiquée avec l'appui de test

(dextérité, endurance, rapidité, etc ...) et d'entretiens se conclut sur des contrats à durée limitée (6 mois).

L'indice salariale de début d'embauche est fixé à l'indice 145 de la Convention Collective du Secteur Métallurgie et donne droit à un salaire de 4.000F. mensuels, environ (1983).

Par le jeu de primes de mérite * constituant la progression essentielle des augmentations possibles, cet indice de départ peut progresser de manière très variable selon les individus : certaines opératrices peuvent ainsi accéder au poste de Monitrice. La formation, appelée Training est une formation-maison, dispensée par l'entreprise dès l'embauche, puis périodiquement selon les besoins de l'évolution technologique.

Du bilan social de 1979, nous pouvons retirer un aperçu global de la ventilation des emplois dans l'entreprise (tableau 1) ainsi que des salaires moyens de l'année pour des emplois semblables des hommes et des femmes.

* Deux sortes de primes existent :

(1) - la prime d'assiduité

250 F. par trimestre, réduits à 100F. pour une seule absence, supprimés en totalité pour une absence de 3 jours.

(2) - la prime de mérite :

1 % du salaire (si aucune absence n'a été relevée pendant l'année) mais dont les critères d'attribution peu explicites semblent relever de l'arbitraire hiérarchique.

TABLEAU 1

Emploi	Hommes	Femmes
Direction	9	0
Ingénieurs et cadres	193	7
Cadres	77	6
Maîtrise	8	29
Techniciens	152	41
Administratifs	86	193
Moniteurs	16	64
Opératrices	141	836
Professionnels	73	8
TOTAL	755	1.184

TABLEAU 2

	Ingénieurs et cadres	Ouvriers	TOTAL
Hommes	9 498	3 799	6 261
Femmes	7 414	3 116	3 361
Ensemble	9 403	3 232	4 417

Ces chiffres illustrent les caractéristiques générales de l'emploi féminin à l'échelon national : les femmes sont massées dans les emplois non qualifiés et, pour un même travail, elles restent beaucoup moins payées que les hommes.

. Procès de travail et conditions de travail

Les opératrices que nous avons interviewées dans notre étude, toutes embauchées avant l'introduction des nouvelles productions de circuits intégrés, ont connu la transformation récente du procès de travail ; après avoir travaillé au binoculaire en position assise sur les chaînes d'assemblage de circuits discrets, elles sont passées au travail en équipe (25 personnes) en laboratoire où, debout et surveillant plusieurs machines à la fois, elles sont dites "polyvalentes" dans la fabrication de circuits intégrés et microprocesseurs. Cette modification du procès de travail a modifié de façon conséquente la réalité et les représentations contradictoires des conditions de travail.

En effet, la diversification des tâches, l'autonomisation relative des opératrices dans leurs mouvements, font apparaître le nouveau poste de travail comme un progrès dans l'intérêt accru qu'il est susceptible de développer pour chacune d'entre elles. Mais, parallèlement à cette apparente évolution qualitative du contenu de la tâche, se fait jour une accentuation des contraintes physiques et morales et des nuisances (poids à porter, bruit nécessaire des machines pour leur surveillance interdisant le port de casque, chaleur des fours, etc...) qui explique le jugement contradictoire des opératrices elles-mêmes sur l'évolution de leurs conditions de travail.

Ainsi, maux de jambes, maux de tête ("je deviens sourde") sont les premiers symptômes évoqués lorsque l'on aborde ce thème, auxquels s'ajoutent fatigues et crises de tétanie, résultat de la tension nerveuse intense due à la démultiplication des tâches, à leur intensification et à la charge mentale qui résulte des "responsabilités" que confère la surveillance de machines complexes.

L'image répulsive de la chaîne ne paraît plus à elle seule pouvoir jouer un rôle mobilisateur pour ces nouveaux postes que certaines demandent à abandonner périodiquement pour "se reposer" sur une poste d'assemblage au binoculaire (Mme E.).

Ainsi nous pouvons noter un relatif affaiblissement de l'argument de l'intérêt accru du poste de travail, face aux exigences toujours plus contraignantes de la production et de la rentabilité de l'entreprise.

d) Les services sociaux de l'Entreprise

L'Entreprise est pourvue de services d'aide et de prise en charge des salariés.

Si aucune prise en charge des enfants des ouvrières n'est prévue (il n'y a pas de crèche d'entreprise), par contre, il existe un bureau de relations humaines, une infirmière une assistante sociale et un médecin du travail.

Une cafétéria offre deux services consécutifs de repas moyennement fréquentés par les opératrices en 2 x 8 qui emportent assez souvent un léger casse-croûte mangé dans les couloirs ou les vestiaires.

Le Comité d'Entreprise (à majorité Force Ouvrière) exerce également une fonction de gestion des problèmes sociaux, l'action syndicale proprement dite étant plutôt faible et peu acceptée dans l'Entreprise.

Le Comité d'Entreprise publie un journal ("Vent d'Autan") qui évoque les problèmes quotidiens de l'Entreprise en termes familiaux : la famille et le logement étant les thèmes privilégiés.

e) La politique de logement de l'Entreprise

. Localisation du personnel

En avril 1982 - après le démarrage de notre recherche et notre passage à MOTOROLA - le journal de l'Entreprise, "l'Echo de MOTOROLA", a publié une étude sur la localisation de son personnel où il apparaît notamment que 47 % du personnel, et en particulier cadres et cadres supérieurs, habitent Toulouse même ; les 53 % restants se répartissent sur la proche banlieue pavillonnaire, et en particulier la banlieue Sud-Est.

Les ouvrières de notre échantillon se répartissent sur les communes de la banlieue Sud les plus investies par le personnel MOTOROLA (Cugnaux, Portet, Muret : 26 %).

MOTOROLA possède un parc locatif réservé dans la ville nouvelle du Mirail pourvue de logements sociaux, l'ensemble demeurant peu occupé par les ouvrières : en 1980, 200 à 225 logements seulement étaient occupés.

. Accession à la propriété

L'étude sur la localisation et l'habitat du personnel réalisée par l'Entreprise en 1982 montre à quel point le logement est une préoccupation importante pour MOTOROLA qui se donne divers moyens pour pratiquer une politique du logement. Les journaux (celui du Comité d'Entreprise et celui de l'Entreprise) donnent des informations tant sur les taux des prêts d'entreprise que sur les artisans constructeurs, les prix des terrains etc... et contribuent à divulguer une véritable incitation à l'accession à la propriété.

Par ailleurs, MOTOROLA a mis en place un circuit de ramassage par autobus constitué de huit lignes (originellement 12) qui transportent en moyenne 500 personnes par jour, soit quasiment la moitié de la main-d'oeuvre féminine.

Lignes de ramassage et accession à la propriété favorisée concourent ensemble à un objectif de stabilisation de la main-d'oeuvre sur les communes avoisinantes de l'Entreprise.

Le nombre des membres du personnel accédant à la propriété n'a cessé de croître ces dernières années :

- 69 demandes en 1969
- 120 demandes en 1981
- 140 demandes en 1982

Sur 1.800 personnes, 460 sont accédants en 1982 (1/5ème

du personnel de l'Entreprise).*

La part active que prend l'Entreprise dans ce développement du logement pavillonnaire en accession à la propriété confirme une logique de plus en plus précise de contrôle et de stabilisation de la main-d'oeuvre hors de la production vers la sphère même de la reproduction : l'assignation à résidence est assignation à production.

II.2 - ETRE OUVRIERE POLYVALENTE A MOTOROLA-TOULOUSE : "PHILOSOPHIE" D'ENTREPRISE ET LEGITIMATION

Etre ouvrière à MOTOROLA, c'est aussi adhérer à une culture importée des U.S.A. qui se traduit d'abord en mots - on n'est pas ouvrière mais "opératrice", les monitrices distribuent le "timing", et on progresse grâce au "merit review" - mais aussi, aux dires mêmes des managers américains, une culture qui comporte une "philosophie unique".

Cette philosophie dont les objectifs avoués sont la productivité et la qualité (atteindre une position de leadership international en électronique) s'appuie sur trois principes :

- une production innovante
- une stratégie de planification à long terme
- un "programme de management participatif" (P.M.P.) qui incite chaque employé à participer au perfectionnement de la production en proposant des moyens pour améliorer la qualité des produits et les conditions de leur fabrication.

Ainsi on comprend mieux l'importance que les ouvrières elles-mêmes accordent à leur savoir-faire personnel. Le

* Sources : C.I.P.L. : Comité Interprofessionnel Collecteur du 1 % patronal.

"je me fais tout moi-même, je suis autonome" de Mme D. en est un exemple intéressant légitimant à la fois l'absence de qualification reconnue et justifiant une participation individualiste au procès de travail, qui ferme les portes à toute possibilité de concertation collective plus socialisante.

"Ouvrière zélée", Mme D. décrit un univers de travail diffus ou plutôt que la tâche réelle et ses conditions d'exercice, comptent seuls le don, la compétence, l'excellence personnels dans un espace de négociation basé sur la flatterie, le jeu des regards et du contrôle mutuel, de l'évitement, où il n'y a pas de place pour une revendication à la formation ou à la qualification.

Etre "polyvalente", c'est souvent être immobile dans un espace professionnel où l'on a perpétuellement à prouver sa valeur personnelle, légitimant par là les mécanismes de déqualification subis ainsi que les stratégies qui les mettent en place et les développent.

III - L'INDIVIDUEL PÉRI-URBAIN

III.1 - ACCESSION A LA PROPRIETE EN HABITAT INDIVIDUEL PÉRI-URBAIN

Accession à la propriété en habitat individuel péri-urbain

Cette formulation circonstanciée renvoie tout à la fois à une situation juridique particulière de l'usager d'un logement vis à vis de la rente immobilière, à la consommation d'un certain type d'habitat, à une localisation particulière dans l'espace urbain.

Il s'agit là bien entendu d'un premier niveau d'appréhension d'un phénomène développé massivement ces dernières décennies et que nous nommons le fait pavillonnaire.

Ce phénomène, dans son explosion galopante, atteste, entre autres choses, d'une réalité économique plus globale la production, relativement récente, du bien logement à l'intérieur d'une économie immobilière. Comme le fait remarquer Raymond Ledrut dans ses notes critiques : "A propos de l'Espace de l'autogestion d'Yvon Bourdet" (1) : "En 1930, le champ était inculte. L'économie immobilière du logement, dans notre pays, n'existait pas. Pas de professions, sinon quelques marchands, pas d'organisation financière, à par quelques survivances. Le "marché" n'existait pas, ce n'est pas que les besoins étaient nuls, au contraire".

Le lendemain de la 2ème guerre mondiale voit l'émergence d'utopies communautaires et la naissance du Mouvement Communautaire et du Mouvement Castor des années 50 qui lui est étroitement lié. Mouvement "marginal", en ce sens que par l'auto-construction, il reconstituait tout le processus de production, en faisant l'impasse -inévitavelmente- sur l'organisation industrielle de celle-ci. Il fut un lieu d'expérimentation créative à un tel point qu'il est à l'origine même de la profession de "promoteur immobilier ...".

(1) Revue Espaces et Sociétés n° 28-29, mars juin 1970.

Les formes juridiques, les conditions de financement expérimentées par les Castors ont permis la mise en place de techniques qui créent non seulement la profession, mais également un ensemble d'organismes assez différenciés".

Les propos de l'auteur tentent de souligner au travers de cet exemple notoire, l'importance du point de vue d'un fonctionnement social, de ces espaces de créativité, de ces "talveras" (1) ainsi qu'il les nomme à la suite d'Y. Bourdet.

Il n'en reste pas moins que dans une phase ultérieure du développement du processus, c'est l'institutionnalisation de l'appareil de promotion privée, qui se développe, il est vrai, en période de forte croissance économique où l'appui du capital bancaire et l'engagement étatique (au travers de sa politique financière et urbanistique) autorisent les opérations immobilières de grande envergure.

Quoiqu'il en soit, si l'on suit l'auteur dans sa démonstration, le système dominant absorbe alors sa "marge", détruit sa "talvera" : "La Société dominante, constatant la nouvelle réalité de l'économie immobilière du logement s'empresse de la "normaliser", de la "modéliser". C'est la lutte contre le Far-West immobilier des années 1960-1970. L'économie marchande prend sa revanche ... La construction en groupe ne doit plus être pensée qu'à partir des mécanismes d'achat et de vente. Les sociétés de construction, constituées par les intéressés - futurs usagers - et dans lesquelles la notion d'achat et de vente est normalement inexistante, doivent disparaître". Point final "1971 voit la promulgation d'une loi qui si elle avait existé en 1945-50, aurait fait obstacle à la naissance du Mouvement Castor".

(1) "La talvera est une expression occitane, liée au mode de faire-valoir la terre et qui désigne - l'espace non cultivé - ou - cultivé autrement - nécessaire à la mise en labour d'un champ".

Et l'auteur de conclure : "Décidément on a détruit beaucoup de "talvera" ces dernières années dans notre pays".

Le mouvement d'Habitat groupé autogéré est-il dans son apparition spontanée, une nouvelle "talvera" ?

Rappeler ainsi, en prenant le temps de s'y arrêter, l'existence du Mouvement Castor puis sa "liquidation" nous a paru pertinent lorsque l'on sait à quel point le développement de cette économie immobilière, en sous-mettant la production du logement à ses règles a pu depuis priver les acteurs sociaux désormais "en accession" de toute intervention sur l'organisation même de la production de leur logement, au lieu même où ils tentent d'intervenir directement sur leurs propres conditions de vie - et ceci même lorsqu'ils sont paradoxalement énoncés comme maîtres d'ouvrage, d'un point de vue juridique.

III.2 - LA PRODUCTION DU LOGEMENT INDIVIDUEL

Nous prenons ici appui sur un article de M.C. Jaillet et G. Jalabert traitant de "La production de l'espace urbain périphérique" (1) que nous résumons en partie. Article dont l'objet est de proposer une réflexion "sur la signification de la croissance périphérique des villes observées depuis plus d'une décennie en France et d'en tenter une interprétation en termes de production sociale". De l'intérêt du concept de production d'espace urbain ...

Pour ne reprendre que la manifestation la plus évidente des mutations intervenues dans le système de production du logement en France, à savoir l'effondrement de la production du collectif et la "montée" de l'individuel, les auteurs, loin d'attribuer ce renversement spectaculaire des courbes "au seul désir unanime des Français d'acquiescer "un patrimoine commun", soulignent le fait qu'il renvoie, en autres choses "...", à la montée d'un nouvel appareil de production spécialisé dans la construction de maisons individuelles" qui appelle une recomposition de l'appareil de production :

(1) in Travaux et Documents du C.I.E.U. n° 9. "La production de l'espace péri-urbain" - Université de Toulouse - Le Mirail 1982.

- constitution progressive de groupes complexes dont certains ont des activités internationales (G.M.F., Phénix, Bruno Petit)

- redéploiement d'entreprises du B.T.P. qui constituent des filiales spécialisées (Bouygues) avec régionalisation méthodique de leurs structures et de leur production

- conversion des promoteurs à la maison individuelle (groupements d'habitation ou "village")

- intérêt croissant de certains organismes H.L.M. et de la S.C.I.C. pour l'habitat individuel

"L'intervention de sociétés spécialisées dans la construction de logements individuels dont certaines sont liées au capital financier introduit une logique de type capitaliste sur un marché dominé jusque là par le secteur artisanal et un nouveau modèle d'organisation de la production : tertiarisation (abandon de la fonction de production du logement confiée à des sous-traitants). Face à ces groupes à tendance monopoliste, en voie de multinationalisation ..., les appareils locaux de production sont destabilisés et appelés à une recomposition :

- transformation de la fraction la plus dynamique des petites et moyennes entreprises du B.T.P. et des artisans en sociétés de constructions spécialisées (intégration des nouvelles fonctions, normalisation - modernisation du procès de production).

- passage de l'autre fraction à la sous-traitance (fragilisation de son statut et dépendance vis à vis des constructeurs spécialisés).

- repli des producteurs locaux vers les franges les plus externes du territoire urbain.

De façon concomitante, "le passage du système de financement de l'aide à la pierre à l'aide à la personne, et l'instauration des financements de types prêts conventionnés ou prêts aidés accélèrent le processus déjà engagé d'accès à la propriété des couches moyennes".

Si ce mouvement connaît un ralentissement (depuis 1980), il est toutefois maintenu par la mise sur le marché d'un produit de taille réduite au "prêt à finir".

S'amorce également "une nouvelle tendance non seulement dans le type de production (moins de "diffus", plus de "groupé") mais dans la répartition des localisations.

III.3 - LA PRODUCTION DE TERRAIN A BATIR

Le mécanisme qui régit la rente foncière du péri-urbain est celui du passage de la rente foncière agricole à la rente foncière urbaine. Le mouvement, analyse par M.C. Jaillet et G. Jalabert est relativement complexe.

"Ainsi il n'y a pas un point d'équilibre ou de rupture entre rente foncière agricole et rente-foncière urbaine mais des combinaisons de facteurs, les uns relevant des transformations internes de la société rurale. Les autres de la recherche de terrains par les producteurs du cadre bâti. Ceux-ci sont organisés en filières concurrentielles qui accèdent au foncier et produisent du terrain à bâtir selon des modalités différentes".

..."Si bien que la répartition des valeurs foncières et les mécanismes de production du sol urbain obéissent à des combinaisons de variables liées aux rapports de force locaux entre acteurs sociaux, créatrices de sous marchés fonciers nés des rentes différentielles engendrées par ces rapports de force"...

Voir tableau page suivante.

Tableau 13 - Evolution de la part de logements individuels autorisés entre 1975 et 1978 dans les agglomérations de plus de 200 000 habitants

	1975	1976	1977	1978	Rappel: Population SDC 1975
PARIS (310 communes)	12,0 %	19,2 %	26,2 %	24,3 %	8 549 898
LYON (73)	19,6 %	26,3 %	29,2 %	38,1 %	1 170 660
MARSEILLE (22)	33,0 %	25,7 %	41,7 %	33,1 %	1 070 912
LILLE (55)	26,0 %	48,1 %	48,8 %	36,4 %	935 882
BORDEAUX (35)	27,0 %	45,1 %	32,9 %	56,9 %	612 456
TOULOUSE (36)	32,6 %	53,2 %	44,3 %	72,3 %	509 936
NANTES (19)	68,2 %	49,2 %	65,1 %	64,9 %	453 500
NICE (17)	5,7 %	5,5 %	32,6 %	38,4 %	437 566
GRENOBLE (32)	34,7 %	29,2 %	38,3 %	33,4 %	389 088
ROUEN (29)	24,5 %	23,4 %	35,1 %	25,1 %	388 711
TOULON (18)	22,9 %	24,1 %	30,2 %	43,3 %	378 430
STRASBOURG (16)	7,2 %	14,9 %	15,8 %	14,2 %	365 323
VALENCIENNES (52)	49,2 %	57,8 %	47,7 %	81,9 %	350 599
SAINT-ETIENNE (15)	13,4 %	22,7 %	30,0 %	35,1 %	334 846
LENS (33)	40,2 %	55,8 %	51,9 %	52,6 %	328 741
NANCY (24)	16,3 %	24,1 %	54,6 %	66,1 %	280 569
LE HAVRE (13)	36,9 %	38,6 %	49,2 %	32,0 %	264 422
GRASSE CANNES (23)	19,3 %	21,6 %	29,0 %	30,9 %	258 479
CLERMONT FERRAND (17)	32,6 %	50,5 %	64,6 %	67,1 %	253 244
TOURS (17)	44,0 %	42,2 %	47,4 %	55,4 %	245 631
RENNES (8)	35,7 %	40,0 %	50,6 %	46,4 %	229 310
MULHOUSE (17)	35,6 %	32,7 %	46,0 %	46,5 %	218 743
MONTPELLIER (6)	16,2 %	18,1 %	33,4 %	43,1 %	211 430
DOUAI (31)	68,5 %	51,7 %	66,3 %	60,0 %	210 508
ORLEANS (19)	37,8 %	48,6 %	58,5 %	63,2 %	209 243
DIJON	17,3 %	18,2 %	25,8 %	20,2 %	208 432
ENSEMBLE	20,7 %	27,1 %	34,8 %	36,8 %	18 866 553

Source - Ministère de l'Urbanisme et du Logement

De quelques particularités régionales tirées de la thèse de M.C.D. JAILLET où l'on pourra remarquer :

- 1) une répartition de la production des logements individuels -collectifs largement plus favorable à l'individuel que ne l'est la répartition à un niveau national :

	Individuels	Collectifs
	63,7 %	36,3 %
1978	84,4 %	15,6 %
Toulouse :	72,3 %	

Tableau 11 - Les logements individuels autorisés par région de programme en 1968 et 1977

	1968			1977			Augmen- tation part de M.I. entre 1968et77	Augmentation de la produc- tion de M.I. entre 1968 et 1977
	Logements individuels		R/F	Logements individuels		R/F		
	VA	VR		VA	VR			
ILE DE FRANCE	19 544	18,2%	9,7	24 132	37,3%	8,3	+19,1%	+4588 +23,5%
CHAMPAGNE ARDENNES	4 010	32,2%	2,0	6 297	70,5%	2,1	+38,3%	+2287 +57,0%
PICARDIE	6 303	45,1%	3,1	10 103	75,6%	3,5	+30,5%	+3800 +60,3%
HAUTE-NORMANDIE	5 277	48,1%	2,6	9 759	68,7%	3,3	+20,6%	+4482 +84,9%
CENTRE	10 120	51,8%	5,0	16 963	78,8%	5,8	+27,0%	+6843 +67,6%
BASSE NORMANDIE	4 546	49,3%	2,3	8 939	54,2%	3,1	+ 4,9%	+4393 +96,6%
BOURGOGNE	5 484	45,0%	2,7	8 521	70,1%	2,9	+25,1%	+3037 +55,4%
NORD	12 604	60,5%	6,3	17 867	65,7%	6,1	+ 5,2%	+5263 +41,7%
LORRAINE	7 149	49,4%	3,6	11 534	67,7%	3,9	+18,3%	+4385 +61,3%
ALSACE	5 109	37,4%	2,5	6 323	64,5%	2,2	+27,1%	+1214 +23,8%
FRANCHE COMTE	4 025	39,5%	2,0	5 901	66,0%	2,0	+26,5%	+1876 +46,6%
PAYS DE LA LOIRE	13 216	45,0%	6,6	22 335	60,7%	7,6	+35,7%	+9119 +69,0%
BRETAGNE	15 680	65,1%	7,8	21 249	82,4%	3,7	+29,2%	+3325 +45,1%
AQUITAINE	12 986	54,4%	6,5	18 583	65,9%	6,4	+11,5%	+ 5597 +25,5%
MIDI PYRENEES	12 257	53,4%	6,1	13 367	76,8%	4,6	+23,4%	+1110 + 9,0%
LIMOUSIN	3 002	42,4%	1,5	4 848	64,0%	1,7	+21,6%	+1846 +61,5%
RHONE ALPES	16732	32,0%	8,3	25 886	51,1%	8,9	+19,7%	+9154 +54,7%
AUVERGNE	5 569	51,0%	2,8	8 525	81,7%	2,9	+30,7%	+2956 +53,1%
LANGUEDOC ROUSSILLON	11 121	50,4%	5,5	16 936	57,0%	5,8	+ 6,6%	+5815 +52,3%
PROVENCE COTE D'AZUR	17 197	8,5%	8,6	21 435	46,2%	2,3	+14,0%	+4238 +24,6%
CORSE	1 523	35,3%	0,8	1 915	48,8%	0,6	+13,5%	+ 392 +25,7%
FRANCE	200 824	39,5%	100	292 113	61,5%	100	+22,0%	+91289 +45,5%

Source - Ministère de l'Urbanisme et du Logement

- 2) Un renversement du rapport de production de logements individuels-collectifs en faveur de l'individuel intervenu ici plus tôt :

Tableau 12 - La part de logements individuels autorisés pour la France, la région Midi-Pyrénées, le département de la Haute-Garonne

Années	France entière	Région Midi-Pyrénées	Département de la Haute-Garonne
1957	36,4 %	40,0 % (+ 3,6%)	29,5 % (- 6,9%)
1958	30,8 %	36,0 % (+ 5,2%)	22,8 % (- 8,0%)
1959	27,1 %	36,5 % (+ 9,4%)	23,2 % (- 3,9%)
1960	27,6 %	39,4 % (+11,8%)	27,2 % (- 0,4%)
1961	30,7 %	45,3 % (+14,6%)	38,4 % (+ 7,7%)
1962	29,7 %	44,1 % (+14,4%)	35,0 % (+ 5,3%)
1963	27,8 %	40,4 % (+12,6%)	29,1 % (+ 1,3%)
1964	25,7 %	40,4 % (+14,7%)	31,0 % (+ 5,3%)
1965	26,1 %	42,3 % (+16,2%)	35,2 % (+ 9,1%)
1966	30,9 %	45,0 % (+14,1%)	33,5 % (+ 2,6%)
1967	34,2 %	53,1 % (+18,9%)	45,8 % (+11,6%)
1968	35,2 %	48,0 % (+12,8%)	35,0 % (- 0,2%)
1969	37,5 %	57,5 % (+20,0%)	47,3 % (+ 9,8%)
1970	37,0 %	56,0 % (+28,0%)	42,7 % (+ 5,7%)
1971	39,1 %	62,4 % (+23,3%)	55,7 % (+16,6%)
1972	45,1 %	61,7 % (+16,6%)	50,3 % (+ 5,2%)
1973	44,9 %	63,4 % (+18,5%)	
1974	45,9 %	68,4 % (+17,5%)	47,9 % (+ 2,0%)
1975	47,1 %	62,8 % (+15,7%)	49,5 % (+ 2,4%)
1976	54,3 %	71,4 % (+17,1%)	63,2 % (+ 9,1%)
1977	60,2 %	72,4 % (+12,2%)	60,5 % (+ 0,3%)
1978	63,7 %	84,4 % (+20,7%)	64,0 % (+20,3%)

Source - Ministère de l'Urbanisme et du Logement

- 3) Au niveau de la répartition du nombre de logements autorisés par catégories de financement où l'on remarquera une chute plus spectaculaire encore au niveau local qu'au niveau national du secteur H.L.M.

Figure 2 - Evolution du financement des logements autorisés de 1957 à 1978 (en milliers de logements)

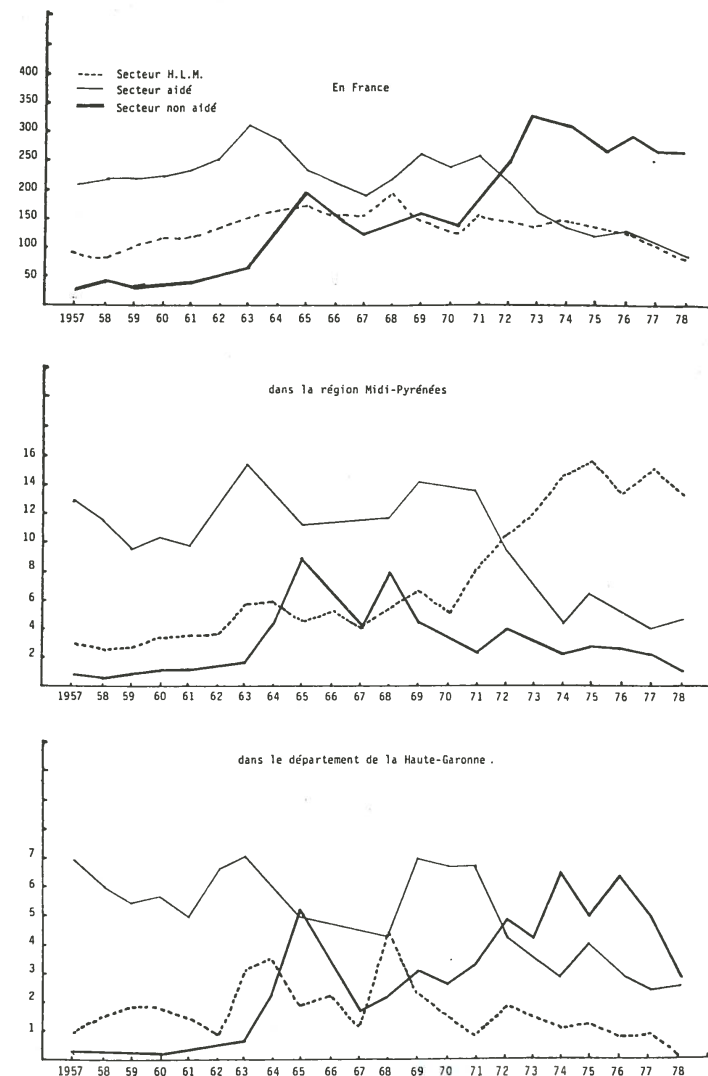
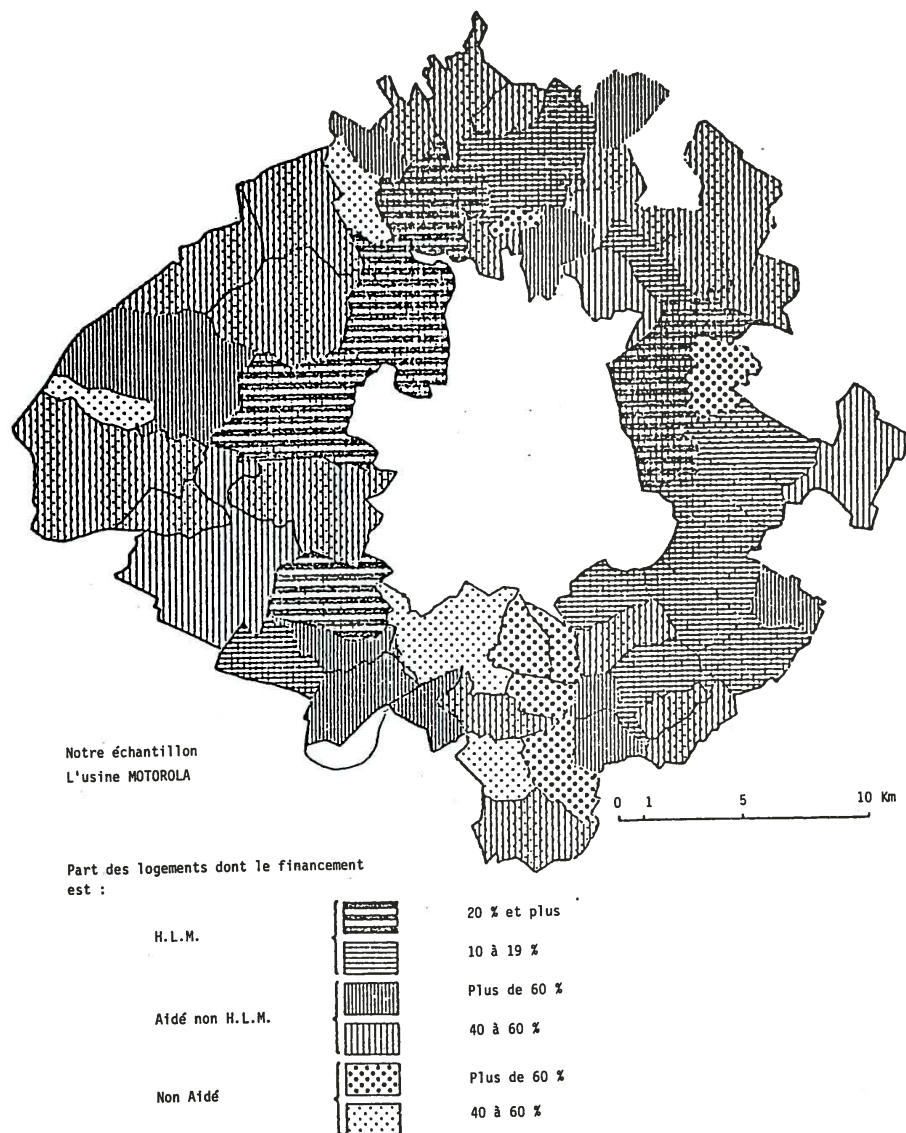


Figure - Typologie des communes de l'aire du SDAU suivant les modes de financement dominant des logements autorisés de 1962 à 1979.



4) Composition des appareils régionaux de production - Place du secteur artisanal en Midi - Pyrénées encore importante dans les années 76 - 77.

Tableau 18 - La composition des appareils régionaux de production

	Promoteurs de villages	Constructeurs M.I.	Secteur artisanal	Total
ILE DE FRANCE	29 %	46 %	15 %	100 %
CHAMPAGNE ARDENNES	36 %	48 %	16 %	100 %
PICARDIE	26 %	45 %	29 %	100 %
HAUTE NORMANDIE	31 %	39 %	30 %	100 %
CENTRE	21 %	53 %	26 %	100 %
BASSE NORMANDIE	23 %	45 %	32 %	100 %
BOURGOGNE	20 %	44 %	36 %	100 %
NORD	56 %	20 %	24 %	100 %
LORRAINE	30 %	46 %	24 %	100 %
ALSACE	19 %	39 %	42 %	100 %
FRANCHE COMTE	10 %	31 %	59 %	100 %
PAYS DE LA LOIRE	22 %	53 %	25 %	100 %
BRETAGNE	19 %	41 %	40 %	100 %
POITOU CHARENTES	24 %	30 %	46 %	100 %
AQUITAINE	19 %	39 %	43 %	100 %
MIDI PYRENEES	20 %	30 %	50 %	100 %
LIMOUSIN	14 %	45 %	41 %	100 %
RHONE ALPES	19 %	32 %	49 %	100 %
AUVERGNE	15 %	25 %	62 %	100 %
LANGUEDOC ROUSSILLON	27 %	16 %	55 %	100 %
PROVENCE COTE D'AZUR	29 %	16 %	55 %	100 %
CORSE				
FRANCE	26 %	37 %	37 %	100 %

Source - Enquête UCB 1977.

DEUXIEME PARTIE

- . LA TECHNIQUE DU RÉCIT PORTRAIT
- . LES RÉCITS - PORTRAITS
- . LES TABLEAUX SYNOPTIQUES
- . DIRE ET MONTRER : UN FILM

. LA TECHNIQUE DU RÉCIT - PORTRAIT

La question qui se pose à tout chercheur voulant rendre compte dans sa concrétité, d'un matériau complexe recueilli par entretien, est celle de la mise en forme de ce matériau pour qu'une information sociologique puisse s'y lire et se transmettre.

Pour nous, cette information sociologique doit être traitée, élaborée et présentée de manière à ne rien perdre de sa complexité analytique et synthétique, diachronique et synchronique ; elle devrait se défaire d'une forme brute et fragmentée et pouvoir se saisir dans un langage simple et en continu.

Prendre le matériau dans sa totalité, le traiter dans sa masse, le restituer sans découpage statique, en divisions autonomisant trop souvent des dimensions ou des thèmes, pourrait être alors notre objectif. Ne s'agit-il pas encore de procéder à la transformation d'un matériau brut, éparpillé, étiré ou en pointillé ; à travailler ainsi le texte d'un discours - celui de l'entretien - comme une entité où se mêlent : paroles et discours, faits et imaginaire, contradictions et rationalisations. Les éléments narratifs, associatifs, voisinent avec d'autres chargés de sens déjà interprétés et mis en correspondance par le sujet dans le flût même de l'énonciation.

Mais si le chercheur appréhende généralement assez bien toute la complexité de l'information à transformer - encore que l'énonciation soit trop souvent négligée dans le travail sociologique (1) - il voit assez mal la forme finale du processus et plus mal encore la méthode pour y parvenir.

Traiter le texte d'un entretien, d'une histoire de la vie d'une autobiographie, n'est pas chose nouvelle, beaucoup

(1) On sait l'investissement en temps qu'exige un tel travail.

le font, peu en parlent. Selim Abou par exemple, explique ce qui est rare, comment il procède pour élaborer le texte autobiographique à partir duquel il fera une lecture symbolique, psychanalytique, spécifique de son travail, en plus des lectures plus classiques de la démarche ethnologique et sociologique que sont les lectures événementielles et thématiques. Le gros du travail de transformation affirme-t-il, tient dans le montage qui vise "à intensifier la densité d'information et consiste à agencer des séquences" en un récit continu et orienté selon un ordre chronologique et un ordre thématique (1). Le discours, même ainsi traité, reste le discours du sujet, il s'énonce à la première personne, le sociologue, lui, produira son travail d'analyse dans un discours distinct et autonome. C'est là le procédé le plus fréquent.

Nous proposons aussi de traiter le matériau brut des entretiens, mais de donner à cette transformation une forme finale qui tienne compte des deux discours. On abandonne le récit à la première personne, pour s'engager dans une sorte de récit-portrait où se mêleraient histoire événementielle - centration thématique et analyse. Le récit serait donc un montage organisé à partir de points forts de l'analyse des entretiens et construit de manière à mettre en relief le contenu sociologique du discours du sujet.

Récit résolument partiel et non exhaustif à deux voix - repérables et audibles : celle du sociologue, celle de l'interviewé : sujet qui parle et dont il est parlé. Le sociologue ne peut en effet revendiquer son silence, sa voix est véritablement inscrite sur la bande magnétique, dans la trame même du déroulement du discours, et c'est encore lui qui construit le texte du récit en donnant et prenant parole.

La place importante qu'on peut reconnaître ici au sociologue ne tient pas à la nature du matériau traité, ni à un mode de traitement, les chiffres sont aussi porteurs de parole par delà leur figure abstraite tant dans le procès de leur construction que dans leur interprétation.

(1) Selim Abou - Liban déraciné - Terre Humaine, éd. Plon 1978.

Leur fausse neutralité ne retire rien cependant à leur efficacité, ni à l'intérêt qu'on peut leur faire produire. Le récit-portrait ne saurait-il revendiquer des qualités semblables ?

Dans notre travail, nous sommes régulièrement confrontés à interroger la parole du sociologue, ce de quoi elle est porteuse, de qui et de quoi le sociologue est-il porte-parole ?

A l'occasion du travail de construction des récits-portraits, nous nous sommes posés ces questions. Dans le montage, en tant qu'il est mise en regard, mise en rapprochement d'éléments séparés - ce que nous avons appelé, dans cette recherche sur les modes de gestion des espaces temps des femmes salariées, une analyse douce des correspondances ; car c'est bien le chercheur qui décide en effet du choix des éléments à mettre en rapport - éléments contenus dans le discours du sujet, éléments tirés tantôt de l'histoire sociale locale, tantôt de données sociologiques plus générales (organisation du travail, rapports entre les sexes, processus de déqualification ...). Ce montage est guidé par la problématique, et devrait s'ordonner autour des questions posées et plus encore selon la façon dont elles sont posées. D'autre part, nous avons eu à nous reposer ces questions à propos du thème organisateur du récit-portrait. En effet, pour nous, le récit s'organise autour d'un ou de quelques thèmes qu'il s'agit de dégager. La mise à jour du ou des thèmes organisateurs, ceux autour desquels la vie comme le récit s'organise et se construisent, est soumise aussi à notre regard sur le matériau, regard multiple certes, mais qui recèle à travers notre façon de lire, notre façon de poser notre problème et son cadre théorique de référence. Si l'on peut parler alors de passivité active du sociologue, c'est qu'il s'agit de l'art avec lequel il redonne la parole au sujet, alors même qu'il la prend, quand il veut indiquer comment le social se manifeste et se cristallise dans une pratique, un rapport social, une manière de voir, de faire, de se raconter son histoire. Car l'imaginaire est là, tout entier à l'oeuvre, dans ce thème organisateur, c'est lui qui va permettre l'articulation des pratiques et des représentations et faire encore qu'une histoire singulière reste singulière tout en étant sociale. Il ne s'agit donc pas de le laisser s'évanouir derrière un récit structuré sur les faits, ou rythmé sur

une temporalité réduite à la chronologie. L'imaginaire a une fonction structurante et socialisante. Il apparaît dans l'énonciation, dans la chaîne des signifiants, et assure la continuité et la congruité. Il faut alors travailler sur l'énonciation, dans le rythme du discours, son tempo.

Mais revenons au récit portrait, il n'est pas à confondre avec la monographie ou l'étude de cas. A nos yeux la notion de cas provient de la médecine et a un sens particulier. Le cas suppose l'essence dont il est une variation phénoménale, il suppose un tableau abstrait, typique et statique qui ne se rencontre jamais sous cette forme dans la réalité où ne s'y trouvent que des formes approchées. Un portrait sociologique n'est pas la manifestation phénoménale d'une abstraction qui serait la figure de travailleuse Motorola ou l'ouvrière de l'électronique, il est tout entier cette figure ; chaque portrait est une image de la figure entière, qui ne saurait se manifester, exister ailleurs que dans chacun d'eux, et pas davantage de la récurrence de leurs éléments constitutifs. Il n'y pas une ouvrière de l'électronique en accession à la propriété dans le péri-urbain toulousain, il n'y a que des ouvrières. De même la classe ouvrière comme contenu de modes de vie (au sens large production-reproduction) ne peut se suffire d'une définition réduite au rapport capital-travail, au salariat ou à la déqualification et son homogénéité est tout aussi abstraite que son unité.

Notre projet ne vise pas une typologie statique, mais la restitution des travailleuses dans leur concrétité multiforme et dynamique, infragmentable, tirant de leur histoire la plus ou moins grande capacité à s'approprier leur présent.

Reste à proposer quelques points de méthode pour la construction du récit portrait lui-même, telle que nous l'avons suivie. Nous avons procédé à une analyse de contenu fouillée de type thématique en reconstituant les trajectoires professionnelles, matrimoniales, résidentielles et du corps, de la santé, de la maladie. Puis nous avons tenté de dégager ce autour de quoi le discours prend consistance, quel est le fil conducteur de chaque portrait, il est souvent donné par une phrase clé ou une expression qui revient, ou des contradictions qui révèlent bien le

difficile travail de l'imaginaire. "Je suis libre mais je n'ai pas le choix ..." ou encore "La chance d'être à deux ... et supporter tout". Il s'agit là de saisir ce au travers de quoi elle se raconte, l'image qu'elle se donne d'elle-même, l'image qu'elle se construit de sa vie, ce qui en dernier ressort la mobilise ou la retient, alors même qu'elle parle des événements et des faits qui la jalonnent et de ses pratiques, comme autant de points d'ancrage. Nous faisons donc des lectures répétées des protocoles d'entretien, retranscrits dans leur intégralité et nous en faisons une analyse collective, comme cela a été expliqué plus haut, cette dernière technique n'est évidemment pas systématique pour les raisons que l'on devine.

La recherche du mythe ou de l'imaginaire édificateur est plus délicate - dans certains cas elle est sans difficulté tant est présent cet imaginaire comme moteur du réel, créateur de réel. Dans d'autres, il est flou, mal dégagé et c'est là une des limites de cette technique de restitution des entretiens et du travail d'analyse. Il n'y a pas de recette et le sociologue ne risque-t-il pas de recréer l'unité du sujet, sa cohérence à partir de cet imaginaire, comme tant d'autres l'on fait et le font à partir des faits et pratiques. En portant l'attention sur les contradictions, on évite, semble-t-il et dans une certaine mesure, de tomber dans le piège du récit unificateur. L'imaginaire sert souvent à masquer les contradictions au fondement desquelles, opèrent de multiples éléments, et qui trouvent dans le thème organisateur, non pas leur résolution, mais le sens de leur coexistence plus ou moins pacifique - leur dynamique comme leur conflit.

Pour conclure, on peut dire que la tentative faite ici de restituer une figure dans sa concrétité par un usage aussi fréquent que possible de la parole même de l'interviewé et des points forts de son histoire - devrait être poursuivie. Elle permet de mêler analyse sociologique discrète et parole vivante, en un même langage. Ici c'est bien la tonalité de la vie des femmes travailleuses salariées et travailleuses domestiques qui pourrait être rendue, car la production du social et de l'histoire passe par les imaginaires ancrés dans les pratiques sociales.

Cette technique est le fruit d'un travail de l'équipe, mais également d'un groupe d'étudiantes en sociologie, qui passionnées par leurs entretiens et leur travail d'analyse, ont bien voulu à quelques unes s'essayer à faire un récit-portrait de leurs femmes salariées. Le travail s'est déroulé en séances de 4 à 6 durant tout l'été et l'automne 83. Il se transforme en groupe informel de travail sur l'imaginaire et le langage. Beaucoup des portraits réalisés ont donné du fil à retordre - mais c'est le ton à trouver qui faisait problème et jamais le thème organisateur. Les étudiants ont bien saisi cette dimension et le rôle de l'imaginaire, dans l'expérience existentielle ; production imaginaire continue dans le procès même de son déroulement.

Ici, nous présentons à la suite 8 portraits d'ouvrières en électronique.

• LES RÉCITS-PORTRAITS

- PRESENTATION DES RECITS-PORTRAITS

Chacun d'eux reflète une histoire singulière. Chacun d'eux est entièrement social. Les ouvrières de Motorola sont toutes ces femmes, aucune ne les représente à elle seule, chacune les parle toutes : c'est de cette diversité que se compose le social.

L'ordre de présentation aurait pu varier selon l'importance accordée à l'une ou à l'autre des variables. Nous avons choisi l'Habitat comme ordre de présentation des portraits, mêlé au type de constructeur.

Michèle P.

Elle a 33 ans

Mariée, et a 2 filles (12 et 8 ans)

Elle travaille à Motorola, depuis 9 ans (1973) en équipe 2 x 8, est en accession à la propriété dans le péri-urbain toulousain Sud depuis 4 ans (1977) - vieille ferme traditionnelle en rénovation.

La maison de Michèle est une ancienne métairie du Sud Toulousain, en pleine campagne. Elle est en rénovation ; des gravats un peu partout, des sièges et vieilles machines à l'extérieur, une partie recrépie avec des volets neufs, le reste encore en l'état, deux bergers-allemands traînent leur chaîne dans une cour en chantier. Michèle nous reçoit dans la grande pièce qui fait à la fois salle à manger, salon et ouvre par une large porte fenêtre sur l'arrière où une terrasse est prévue. A côté du bar, fabriqué dans un vieux fût à vin : un piano électrique, une chaîne Hi-Fi. C'est un beau matin de juillet, nous nous asseyons autour de la table de la salle à manger, le magnétoscope entre nous. Michèle est une belle et grande femme brune, pas maquillée, souriante, vêtue d'une djellaba africaine "où elle se sent à l'aise" ; elle est seule, à ce premier entretien, "le mari au travail", les enfants en vacances à Perpignan" chez ses parents.

Michèle est d'origine catalane, elle vit enfance et adolescence à Perpignan, son père militaire catalan, sa mère "pure catalane fait tout de fond en comble, elle ne voulait pas qu'on entre dans sa cuisine, on faisait notre lit, c'est tout ... moi je savais rien faire, quand je me suis mariée, ça a été plutôt dur, c'est mon mari qui faisait la cuisine ...". Ses deux frères et sa soeur aînée restent vivre à Perpignan. Michèle vient à Toulouse, faire des études de puéricultrice à l'hôpital Purpan, elle y est pensionnaire. A 18 ans, elle sort avec le diplôme et trouve un poste dans le service de réanimation pour enfants cardiaques, du même hôpital ; elle y restera jusqu'à la naissance du premier enfant.

Michèle se marie à 20 ans avec un toulousain "un peu plus âgé qu'elle et tombe enceinte tout de suite". Son mari est fils de gendarme, lorrain, d'origine ouvrière, il est toulousain par sa mère, d'origine rurale, fille d'ouvriers agricoles. Son seul frère et ses parents vivent actuellement à Toulouse.

Le mari de Michèle qui a toujours vécu dans les gendarmeries, rêve depuis longtemps d'habiter la campagne, il revendique une culture paysanne "je suis de source paysanne". A 16 ans, il entre à l'école de la cartoucherie à Toulouse et passe des concours, "vogue la galère", il restera dans l'armée, seule formation, seule expérience professionnelle. C'est un homme fort et avenant ; au 2ème entretien il nous reçoit : short noir, torse nu, lunettes de soleil, il explique alors comment son goût de la liberté, de la nature se réalise dans ce type d'habitat "car il vaut mieux acheter une vieille baraque plutôt que de bouffer des patates ou des carottes ... ou être dans des lotissements qui sont des H.L.M. à plat". Michèle partage ses goûts pour "le naturel, le farniente chez soi la maison petit à petit ... , chaque pièce en son temps, sans plan d'ensemble ..." mais elle aimerait partir en vacances "depuis qu'on est ici, ça fait 5 ans sans vacances hein ! à Noël on vadrouille un peu à Perpignan chez mes parents ... c'est tout...".

Au début de leur mariage, ils habitent quelques mois un meublé dans le vieux Toulouse, Michèle abandonne très vite son métier sur les "conseils de son mari ... qui (ne) voulait pas qu'elle fasse les nuits et voulait le week-end en famille". A l'hôpital elle faisait "deux mois de suite d'affilée, enceinte, au lieu de grossir je maigrissais, c'était quand même un peu difficile". Elle quitte donc et son emploi et sa formation ; le couple s'installe avec le bébé dans un F 3, en H.L.M. dans un quartier Nord de la ville qui rapproche le mari de son lieu de travail. En réalité, c'est un logement réservé à l'armée, si bien qu'ils n'ont pas eu à chercher. Ils ne s'y plaisent pas, la promiscuité leur est pénible, "plus de la moitié des gens de la cité travaillaient dans l'armée ... c'était un peu trop familial" dit Michèle qui veut en partir, pourtant ils y resteront 9 ans. En 1972, elle a une deuxième fille, dans ce même logement "j'ai voulu quitter et trouver autre chose, bon alors j'ai commencé à travailler ... C'était de très gros problèmes, il fallait à tout prix qu'on se rapproche ou trouver plus près de mon travail, c'était dur de le laisser seul (le mari) avec les enfants ... les nourrices ... les enfants étaient de plus en plus nerveux on les levait à 6 heures comme ça". Le bébé s'élève mal "elle m'a fait une anorexie mentale au départ, ça me posait beaucoup de problèmes, et depuis qu'elle est ici, le docteur d'ici, il l'a connaît même pas ...".

En 1973, Michèle entre donc à Motorola peu après la naissance du 2ème enfant, sur le conseil de son beau-frère, c'est la période de pleine embauche pour cette multinationale récemment implantée dans la zone industrielle Sud de la ville. Même si l'entreprise est prestigieuse, dans cette région où l'emploi féminin est rare et déqualifié, alors que les taux de scolarisation des filles sont parmi les plus élevés de France, Michèle, comme tant d'autres, se trouve objectivement déqualifiée par cette reprise d'activité après deux maternités espacées ; elle est à la production, à la chaîne de montage. Pourtant, elle ne le vit pas comme cela et voit plutôt, par ce travail, le moyen, le seul, de quitter le logement et ce qui l'accompagne "trop petit, en ville, c'était plus possible, les étés chauds ... je voulais avoir mon chez moi, mes parents ont une villa, mes beaux-parents aussi, c'était difficile de se retrouver nous, en H.L.M., au départ on voulait pas y aller, on a bien été obligé d'y aller, c'était pas notre idée ...".

Ce sont des "années très difficiles", elle traverse la ville avec le car de ramassage de l'usine" son mari muté dans une caserne à 20 km au Sud "va faire pendant un an (la dernière année) la navette ...". Très précis sur le type de maison qu'ils veulent et sur son prix, ils vont mettre trois ans pour trouver cette ferme en partie brûlée - en pleine campagne, avec 1 700 m2 de terrain, à retaper entièrement et dans laquelle ils vont s'installer tout de suite en situation de camping ; elle leur coûtera 20 millions anciens en 1977. "Au départ, avant les travaux, on était dans 2 pièces, on avait la cuisine comme elle est maintenant, et ma chambre qui est changée ... on a un peu campé, mais ça nous faisait grand ... on avait encore de quoi danser au milieu ... c'était le large, on n'a pas attendu que les travaux soient terminés pour entrer".

Non seulement les parents de chaque côté les aident un peu, financièrement, ceux de Michèle, pour l'achat "les beaux parents, pour les travaux" mais c'est encore la belle-mère qui leur indique cette affaire, car "elle fait régulièrement les petites annonces". Eux, passés par des agences, ont subi un échec sur un premier choix, les propriétaires au dernier moment n'ayant pu s'entendre pour vendre.

Michèle n'est pas "une ménagère comme sa mère", "elle en laisse car le désordre ne la dérange pas", cependant elle "prépare tout d'avance le matin, pour les enfants et le mari quand elle est du soir" ; "s'arrange pour que le linge ne s'accumule pas trop" et demande "de l'aide pour les repas du soir aux uns et aux autres" quand elle est du matin. "Il faut tout de même arriver à se détendre à la maison, alors la maison, je la fais le matin, comme j'ai envie, détendue si c'est possible parce que l'usine" pourtant elle dira un peu plus tard "il n'y a pas de détente le matin à la maison, il faut préparer pour eux ... et le soir, il faut y arriver jusqu'à 10 heures ... La veille, quand j'arrive à 11 j., j'enclanche la vaisselle, ça fait que le matin je la vide, quand je suis du matin, c'est le contraire, je l'enclanche quand je me lève, en rentrant de l'usine je range et me mets dans les chambres entre temps je peux avoir enclanché la machine à laver, je vais étendre et tout ... des fois, je me fais le repassage, des fois c'est les pièces en grand..."

Le travail à l'usine lui donne "des maux de tête très souvent, la fatigue ..., c'est crevant, on n'en peut plus et on se fait engueuler dès le matin, on encaisse, on dit rien, on essaie de garder ... parce qu'ils aiment bien nous faire pleurer ...".

Depuis son entrée à Motorola, toujours en équipe, une semaine du matin, 6 h - 14 h., une semaine du soir 14 h. - 22 h., elle est "passée du montage à la diffusion ... au bout de 3 ans 1/2, c'est passé par les délégués, de la monitrice ... il a fallu trois demandes pour moi, deux pour mes camarades ... c'est un poste difficile, mais je ne veux pas le changer ...". Elle est passée d'un type de travail très parcellisé où elle était assise, à un travail plus mobile au cycle plus long, mais qui exige en contrepartie outre rapidité et dextérité, une grande attention aux machines, aux nuisances (brûlures, toxicité) "ils essaient de l'arranger l'organisation du travail, mais c'est difficile ; si on se retourne on peut brûler quelqu'un ; ils ont aménagé le coin potasse qui est assez dangereux, mais pas le coin étuve, les produits sont très chauds ... on a le port d'une blouse en plastique, personne veut le faire car au bout de la journée ça fait long, beaucoup ne l'acceptent pas, on a des gants, des bottes, on est équipé été comme hiver ... quand on fait des diodes on prend quelque chose dans la journée ... on n'en peut plus à la fin, les ultra sons on les sent bien ... une fatigue nerveuse terrible, mais enfin, je changerai pas ...".

Michèle a conservé ses pratiques de consommation en ville. Les Nouvelles Galeries pour les gros achats tous les 15 jours "mon mari vient me chercher, on charge et on s'en va ... je laisse à la consigne ... si j'ai envie de vadrouiller ... je regarde dans les rayons ça me donne des idées ...". C'est un de ces moments à elle, ou d'autres, qu'elle partage avec des collègues de travail un café de temps en temps chez l'une, chez l'autre", mais chez elle, ce sont les amis du mari "qu'elle garde à dîner, ou pour danser". Alors, ajoute son mari "on cherche les produits frais, à la ferme, les poulets, les lapins, on se les prépare ... on a un petit congélateur, mais on veut en acheter un plus grand".

Les autres courses, elle les fait à vélo et à Muret*, une maladie nerveuse l'empêche en effet de conduire, mais "elle aime ses vadrouilles en vélo" avec sa fille aînée. Elle aime la présence des autres. "Avec les enfants ... on discute beaucoup le matin, on s'installe des fois sur le lit, on discute ... mais si je veux parler à mon mari, quand je suis de l'après-midi, on peut pas. C'est le problème, mon mari quand j'arrive il est couché et en général il ne me réveille pas quand il se lève ... on se parle le week-end ou alors on se téléphone".

Elle s'est fait faire une ligature des trompes après un mauvais avortement car ils n'ont pas voulu de cette 3ème grossesse survenue peu de temps après l'achat de la maison malgré la prise de pillule, après la deuxième naissance, "je ne veux pas faire des chômeurs qui crèvent la dalle.. et puis on n'est pas pour les familles nombreuses", mais lui est encore plus catégorique "on a deux enfants, les gosses s'il faut les avoir sur le dos jusqu'à 30 ans ... ils disent : faites des gosses et promettent le million, moi je n'y crois pas à cette histoire là". Elle veut vivre tranquille avec ses filles, les parents et amis, et dans cette maison qui se construit sans plan d'ensemble, au gré de leurs moyens, en temps et argent. Tout le mobilier vient de leur précédent logement, peu de neuf, une caméra super 8 "passion du mari avec la grande musique" et une machine à expresso sur le bar, passion de Michèle.

* ville à 25 km de Toulouse plus près du domicile actuel.

Pour les enfants, pas de projets précis "ça ne sert à rien... si la fille a envie d'apprendre tôt un métier... tant mieux" dit Michèle, mais son mari "pousse des coups de gueule si ça va mal pour les devoirs" "si ça va pas" corrige Michèle "on discute, on discute beaucoup s'ils ont un problème".

Elle nous offre un porto à son petit bar, se prend son deuxième ou troisième café de la matinée, grignotte une tomate et un morceau de fromage, debout dans la cuisine et saute dans le car de l'usine qui s'arrête à sa porte, il est une heure à peine. Dans une heure elle commencera sa journée de travail salarié.

Liliane B. a 43 ans.

Elle est mariée et a 3 enfants

Elle travaille à Motorola depuis 9 ans en équipe (2 x 8)

En accession à la propriété dans le péri-urbain depuis 6 ans.

Liliane B. est née à Bergerac (Dordogne) en 1938, "d'une famille assez dispersée".

Sa mère était d'origine alsacienne "d'une famille simple, à 14 ans elle travaillait comme cuisinière chez les autres, elle a fait toute sa vie comme ça". Son père, lui, "était des Pyrénées". Après leur mariage et à la suite d'un héritage "ils ont pris une propriété en Dordogne".

"Je suis d'origine rurale, mais je n'ai pas l'impression d'être d'une famille de paysans. Il me semble qu'ils sont venus à la terre par hasard, parce qu'ils avaient de l'argent à investir et ils se sont dits : pourquoi pas la terre".

D'origine rurale donc, mais sans se reconnaître à véritablement parler d'une lignée paysanne, c'est à Bordeaux qu'elle vient travailler. Elle y trouve un premier emploi dans une petite usine de chaussures :

"C'étaient des femmes de la campagne et quelques hommes, c'était une ambiance qui me dégradait, c'était presque des insultes".

Elle se marie à Bordeaux. Son mari est originaire de cette ville et travaille comme manutentionnaire dans une société de distribution. A 26 ans, en 1963, elle a son premier enfant un garçon et 2 ans plus tard une fille.

En 1972, son mari est muté à Toulouse. Cette mutation correspond à un changement de qualification. Il est actuellement "presque contremaître", il a un meilleur salaire, de nouvelles responsabilités, mais n'a plus d'horaire fixe...

"Il n'a pas sa vie et nous la nôtre, ce n'est pas ça mais...".

Cette mutation qui ne dépassera pas les limites géographiques de la région Sud-Ouest sera vécue par la famille de Mme L. B. sur le mode d'une véritable migration "On est esseulé ici". Le mari de Mme Liliane B. vient seul dans un premier temps à Toulouse (six mois). Sur les conseils d'une personne travaillant avec lui, il trouve un logement en locatif H.L.M. : une maison individuelle dans une petite cité H.L.M. à Cugnaux. Cugnaux est une commune du Sud-Ouest de l'agglomération toulousaine progressivement phagocitée par l'extension péri-urbaine comme beaucoup d'autres communes, mais qui aux yeux de la famille B a tout de même gardé certains attributs essentiels du village initial qui la constituait.

"Ne connaissant pas Toulouse et ses environs, c'était très bien. Et après il s'est rendu compte que c'était trop loin de son travail". Elle arrive donc six mois plus tard avec ses deux enfants, visiblement déçue par sa nouvelle demeure :

"Enfin ils appellent ça "villa", quand j'ai vu ça, c'était affreux. Moi je voulais une villa, une maison indépendante avec un petit jardin et tout, c'était pas du tout le cas".

Malgré l'inconvénient que représente la localisation de cette première habitation par rapport au lieu de travail de son mari, c'est à partir de ce point de chute qu'elle va chercher et trouver par ses propres moyens (petites annonces) une nouvelle demeure et un nouvel emploi. Elle trouve dans un premier temps une maison individuelle auprès d'un propriétaire particulier à Cugnaux, propriétaire avec lequel on négocie directement son loyer (500F./mois) Puis suite à une annonce parue dans le journal, elle entre à Motorola et précise bien : "A l'époque (1972) il n'y avait pas ce problème de travail et j'aurais cherché ailleurs si Motorola avait été loin de chez moi. J'ai 3km de marche et je prends le bus de l'usine. C'est très pour moi : "je n'ai pas ce problème comme d'autres". Elle travaille à Motorola, en production, et elle est particulièrement sensible à la différence avec son premier lieu de travail en ce qui concerne l'expression de la hiérarchie à l'intérieur de l'entreprise.

"Au départ, ça m'a paru bien. On sentait qu'on était considéré ... à Motorola, on ne peut pas se permettre de dire n'importe quoi à n'importe qui. Donc tout de suite j'ai vu cette différence. Et puis après j'ai vu que c'était plus subtil ...".

En 1974, elle a son troisième enfant ("Le petit dernier") qu'elle fait garder par une voisine jusqu'à l'âge de sa scolarisation. Actuellement c'est essentiellement sa fille aînée - et exceptionnellement son mari - qui s'occupe du dernier enfant.

Suite à une re-structuration de l'organisation du travail dans l'entreprise, Mme L. B. est pressentie pour passer du secteur production où elle travaillait à la chaîne, au secteur diffusion où elle travaille à l'intérieur de petites équipes (3 personnes). Elle trouve un plus grand intérêt au travail lui-même (moins répétitif) mais regrette une certaine solidarité due à la chaîne "où elle faisaient toutes le même travail".

En 1975, suite à une augmentation conséquente du loyer, ils décident d'acquérir une maison : "800 F./mois, autant prendre un emprunt et acheter quelque chose pour nous. C'était pas très concret dans notre esprit, on a sauté sur l'occasion".

Elle cherche aux alentours, regarde les journaux et demande autour d'elle : elle ne veut pas quitter Cugnaux.

Leur choix s'arrêtera sur une vieille maison, une ancienne ferme dont une partie avait brûlé "pas bien belle, pas bien chère non plus 5 M 600", avec un très grand terrain. Pour l'achat, l'apport minimum des 20 % viendra de la famille et le prêt patronal permettra d'engager les premiers travaux de gros oeuvre "Un toit sur cette maison brûlée". Ils contractent un prêt personnel au Crédit Agricole pour le reste, n'ayant pas droit au prêt à la construction parce qu'il ne s'agissait pas d'une maison neuve.

"On a vu cette maison et on s'est dit : là on va faire ça là ça et là ça".

Les travaux se font progressivement, en fonction des économies réalisées, en complète auto-production familiale. Il s'agit actuellement de reconstruire entièrement les anciennes dépendances de la ferme. "C'est d'autant plus pénible qu'il (le mari) n'est pas du métier". "Et prendre une entreprise, ça revient trop cher, on ne peut pas y arriver".

"Je n'aime pas les maisons modernes parce que les pièces

sont petites, c'est fonctionnel et c'est pas bien. Ce que je cherchais, c'était une grande salle de séjour, quelque chose d'assez vaste, une cuisine où on fait tout. On est en train de la faire. A l'intérieur de cette pièce un escalier qui va monter aux étages".

Cette maison en train de se faire depuis 6 ans bientôt, elle en parle avec discrétion et émotion : "Elle n'est pas faite pour être belle" derrière son mur d'enceinte et son grand portail de ferme.

C'est plus que de raconter une ascension sociale, elle inscrit l'histoire familiale dans un cycle de vie, pas bêtement sans qu'il n'en reste rien".

Plus que d'évoquer une fin heureuse, elle dit au temps présent ce qu'on arrache à l'usure. C'est pour cela aussi que Mme L.B. ne veut pas y perdre : "Je ne suis pas une femme d'intérieur moi !" "Je pense que je donne beaucoup au travail, ce qui fait qu'à la maison, je n'ai plus grande chose à donner, et comme j'aime pas tellement la maison, j'en donne encore moins, c'est comme ça".

Mais l'ordre du domestique menace de ses appels quotidiens la finalité du projet. Et quand le "grand bazar" du désordre domestique offre avec trop d'acuité son spectacle désolant ("les lits défaits ... les bols du déjeuner sur la table"). Mme L.B. "ni femme de ménage, ni même bonne cuisinière", sera tentée d'y répondre "au plus vite", dans la foulée de sa journée à l'usine : "Je commence en général par faire les lits, je débarrasse la table tant que je suis sous le coup de l'énervement du travail. Pendant une heure ça va, je suis en pleine forme encore, je suis encore énervée par l'ambiance du travail, les nerfs tombent peu à peu, j'ai le coup de barre, à ce moment là, je vais me reposer un peu". Et elle se prend encore à rêver "Oh, je flâne pas mal, moi !", à parler de ses longs moments, dans le jardin avec ses animaux domestiques. Mais l'imaginaire de cette vieille maison n'est pas le simple cache-misère des carreaux à faire, ou du linge à repasser. Et sans doute Mme L.B. en donne-t-elle moins que "d'autres", résistant mieux que "d'autres" à l'impératif du "propre total". Car si l'imaginaire, allège la charge du domestique, il accrédite, ici, également, une certaine souplesse dans la gestion ("avoir un gros bazar et aller se coucher"), et autorise certaines politiques. Lire en est une :

"Je lis d'abord les quotidiens. Et puis je relis les livres que ma fille doit lire à 17 ans, en lère. Je refais mon éducation. Cette année j'ai lu Sartre et Simone de Beauvoir".

Marie Sylvie, la fille aînée de Mme L.B. élève de lère au Lycée, intervient largement dans la gestion de Mme B. Et de façon plus particulière, elle assure le relai auprès du "petit dernier" : "Un enfant difficile, parce que très indépendant. Je pense que le fait de l'avoir toujours fait garder lui donne une certaine indépendance. Mais il est pas facile à vivre. Il est très "sûr de lui, cet enfant".

De son rapport à ses enfants, Mme L.B. nous dit : "Nous, on a notre vie propre, il ne faut pas se laisser avaler par les enfants, parce qu'ils s'en vont ..., ça fait partie de la vie. Il me semble que quand ma fille ira travailler, je ne serai pas malheureuse, il me semble que mon attachement aux enfants vient des étapes".

De ce qu'"elle donne beaucoup au travail", Mme L.B. en retire une certaine exigence de qualité dans ses rapports au travail. Cette exigence ne saurait faire l'économie d'une analyse fine et pertinente de son univers de travail. On serait tenté de dire que "tout y passe" : ses conditions de travail, le procès de production et les changements dernièrement intervenus, le fonctionnement de la structure hiérarchique à l'intérieur de l'entreprise ("Est-ce que c'est pareil ailleurs ?"), l'"esprit Motorola le leurre de la qualification dans l'entreprise pour les femmes qui reçoivent une formation et resteront statutairement opératrices", et la déqualification des jeunes "qui ont le niveau du bac et qui arrivent là : petit à petit, elles se laissent avalées, elles ne réagissent plus. Aucune n'envisagerait de rester à long terme mais elles ne peuvent plus s'en sortir, en définitive elles perdent tout leur acquis et l'instruction qu'elles ont eue. Je le comprends aussi, parce qu'il y a le salaire à la fin du mois, et s'il n'y a plus de salaire, il n'y a plus grand chose". Autant d'éléments qui confèrent à Mme L.B., ce qu'il serait opportun d'appeler une conscience de classe, indissociable de sa capacité à situer un présent dans la continuité d'un cycle de vie, d'articuler temps historique et temporalités ; sa conscience d'une historicité.

Depuis quelque temps, Mme L.B. reconnaît aussi l'usure de son travail salarié "Je suis arrivée à la limite des nerfs et de la fatigue". Elle pense réduire son temps de travail : "Il y a des personnes qui le font. C'est accepté de plus en plus et elles disent que c'est incroyable la différence : avant elles manquaient souvent, elles étaient fatiguées, énervées, à la maison ça n'allait pas. Elles ont retrouvé un calme, une sérénité. Alors je vais essayer de faire ça parce que je vois que je ne tiendrais pas longtemps le coup comme ça. Ça craque plus ou moins" Lorsque je suis allée voir Mme L.B., c'était le début de l'été. Pour la période des vacances scolaires, son fils qui prépare un B.E.P. de climatisation allait travailler dans l'entreprise de Mr B., sa fille qui est en 1ère au Lycée, était embauchée comme intérimaire à Motorola. Le petit dernier était, lui parti en colonies de vacances "avec Motorola".

Marie Thérèse a 38 ans.

Elle est ouvrière dans une usine d'électronique depuis maintenant 7 ans.

Elle est mariée et a 4 grands enfants.

Elle habite une maison individuelle dans un quartier péri-urbain du Sud de Toulouse depuis 3 ans.

Marie Thérèse est née en 1944. Elle est originaire de la région de Narbonne. Son père était électricien en bâtiment. Fille d'artisan, Marie Thérèse dit volontiers quand elle parle de son travail d'ouvrière à l'usine de Motorola "je me fais tout moi-même". De son enfance, de sa jeunesse à Narbonne, de sa scolarité ou de sa formation, elle parle peu ; elle répondra : "je voulais continuer le professorat", et puis, "j'ai un C.A.P.... à l'école, dans un collège technique", et puis encore ..."vous savez qu'à l'époque, les filles ne pouvaient pas trop partir de chez elles ... puis, après, moi je me suis mariée à 19 ans, ce qui fait que ...".

Sans jamais avoir réellement exploité sa qualification (C.A.P. de repasseuse), Marie Thérèse se marie en 1963. Monsieur Del né en 1937 est d'origine rurale : ses parents sont fermiers dans la région toulousaine, et lui-même est, à ce moment là, boulanger à Toulouse. Ils s'y installent dans un quartier du centre (rue Montplaisir) et y restent 1 an au terme duquel naît un 1er enfant. Marie Thérèse a 20 ans. Monsieur Del change alors d'emploi, il choisit d'être chauffeur-routier. La décennie qui va suivre occupera M. Thérèse à constituer une famille nombreuse (4 enfants) qui va successivement occuper des logements dans des petits collectifs et s'acheminer progressivement vers l'achat de la maison individuelle.

"D'une chose à une autre, les enfants, tout ça ... j'ai pas eu le temps de faire autre chose, vous savez, quand vous avez 4 enfants qui ont 1 an, 1 an 1/2 de différence, vous avez pas le temps de faire quoi que ce soit ... vous n'avez que le temps de vous occuper des enfants ...".

L'année qui suit la naissance du 1er enfant et le changement d'emploi de son mari, Marie Thérèse la passera chez ses parents à Narbonne. En 1965 lors de la naissance du 2ème enfant la famille s'installe dans un F2 (petit col-

lectif) dans un quartier résidentiel de la proche banlieue de Toulouse, puis dans un F4 en 1966 lors de la naissance du 3ème enfant, dans le même quartier : "ça n'a jamais été de grands immeubles, hé, toujours des petits immeubles de 4-5 étages".

6 ans plus tard (72), un 4ème enfant est né et les Del aménagent au 1er étage d'une villa dans un village de la banlieue Sud-Ouest.

"Un F4 aussi, un appartement dans une villa, le jardin était commun avec le propriétaire, c'est pour ça d'ailleurs qu'on a eu pas mal d'ennuis, vers la fin".

C'est dans cette dernière résidence, dans une grande proximité conviviale avec des voisins qui sont aussi les propriétaires de leur logement que l'existence de Marie Thérèse va subir de fortes modifications. Deux ans après leur installation (en 1974), Mr Del a un grave accident de travail.

"C'est là que j'ai commencé à travailler parce que le docteur pensait qu'il ne marcherait jamais, et alors, il m'avait dit vaut mieux que...".

Marie Thérèse rentre à l'usine Motorola.

"C'est-à-dire que, à l'époque ils embauchaient énormément j'ai eu de la chance qu'ils m'aient gardée, oui, j'ai eu de la chance qu'ils me gardent."

Cette chance d'une embauche facile et d'un maintien dans l'emploi, va se prolonger, après la reprise du travail de Mr Del, par la décision d'accéder à la propriété, décision soutenue par l'apport conjugué des deux salaires qui seront maintenant indissociablement liés au paiement de la nouvelle maison.

"Donc, on a décidé de faire construire, c'était la limite d'âge pour mon mari ... pour faire les prêts et alors ce qui fait que on a décidé de le faire. Voilà, on s'est lancé la-dedans".

Depuis 1974, Marie Thérèse à l'âge de 30 ans et avec 4 grands enfants, est entrée, "s'est lancée" dans une nouvelle phase de son existence.

"Parce que les enfants, bon, déjà y a 3 ans mon fils aîné avait 15 ans, le dernier avait 11 ans, et j'estimais

qu'ils étaient grands, que donc ... ils allaient vite grandir, qu'ils allaient vite certainement partir d'un côté de l'autre et que ...".

Depuis, Marie Thérèse dit "passer pratiquement tout l'argent à la maison et aux enfants". Depuis Marie Thérèse a eu une opération importante dont elle s'est remise en maison de repos. On sait qu'elle n'aura plus d'enfants.

Dans son travail à l'usine, Marie Thérèse dit qu'elle est "autonome" : "j'ai été formée pour ... parce que je voulais être autonome ... moi, j'ai été formée sur le tas, je me suis un peu formée moi-même... je pourrais être monitrice... je me fais tout moi-même".

Ses enfants, auxquels elle consacre de longs développements au cours des entretiens participent fortement de cette "autonomie" contradictoire : les 3 aînés, au chômage, constituent un relai dans la gestion de M. Thérèse, relai tout autant interminable ("j'ai toujours quelqu'un à la maison") qu'il s'avère de moins en moins logique. Puisque le marché de l'emploi les exclue : "ils sont trop jeunes, ils n'ont pas d'expérience, on les veut pas". Mais M. Thérèse sait aussi trouver par l'intermédiaire de ce relai l'occasion et l'organisation de plaisirs : "S'ils ont envie d'un week-end entre eux, on leur laisse la maison, je m'en vais chez ma tante à Narbonne" et, dit-elle "la mer n'est pas loin".

Madame Part. est jeune : elle a 27 ans. Elle est ouvrière à l'usine Motorola depuis 8 ans. Mariée, elle vient d'avoir un deuxième enfant. Elle habite une maison individuelle en accession à la propriété dans un quartier péri-urbain de Toulouse.

Madame Part. est née en 1954. Sa mère, originaire du Tarn et Garonne "n'a jamais travaillé, elle faisait des ménages par ci par là", c'est que issue d'une famille nombreuse : "elle avait des frères et soeurs ... elle les a disons... pas élevés, mais enfin, c'est elle qui faisait la mère quoi, elle en a eu marre, elle s'est mariée très jeune, vers 17 ans... et puis finalement elle a divorcé. Elle avait eu 3 enfants, le 4ème est mort d'une méningite. Après elle a connu son père à 26 ans".

Le père de Mme Part. est d'origine espagnole et aussi de famille nombreuse (13 enfants), immigré d'après guerre de 36, il a d'abord été plongeur, puis cuisinier et il est actuellement retraité.

Madame Part. (née du deuxième mariage) a fait des études secondaires qu'elle a arrêtées au niveau du bac technique n'ayant pas obtenu le diplôme, elle travaille 2 mois dans un bureau, et puis se marie en 1973 à l'âge de 19 ans avant de rentrer à Motorola 3 mois plus tard.

Monsieur Part. lui est né en 1951 au Maroc. Son père d'origine italienne (Sicilienne) est né en Tunisie, puis a vécu au Maroc où il a longtemps travaillé dans les chemins de fer avant de s'engager pendant la 2ème guerre mondiale, ce qui lui vaudra la nationalité française. Il émigrera du Maroc en 1959 : "Il avait à l'époque 42 ans et il aurait eu à l'époque de grosses difficultés (au Maroc). Bon, ben on a dit on est français, on est montés dans la voiture et on a dit où on va ? ... On est vraiment des déracinés ; quand on est arrivé ici, on savait pas où on allait, on partait en voiture, on a traversé l'Espagne, sans savoir où on allait, et puis alors ma mère a été malade des nerfs". Monsieur Part avait alors 13 ans, et il a la nostalgie de son enfance outre-mer : "on était au bord de l'océan... cette ambiance pied noir qui est très familiale, bon, ça manque..." En France il passe son B.E.P.C. entre aux P.T.T. en 1969, il a 17 ans, c'est son premier emploi, il émigrera professionnellement du centre de tri toulousain à Muret où il sera d'abord préposé et puis, agent d'exploitation.

Pendant la période du 1er emploi à Toulouse les Part., mariés, habitent un H.L.M. Un premier enfant meurt dès la naissance en 1977, un 2ème naît en 1978. C'est à ce moment là que les Part. décident à la fois de se rapprocher du lieu de travail de Mr Part. et d'accéder à la propriété :

Monsieur Part : "on voulait changer d'appartement, puis ma femme a dit : écoute , à déménager, si on construisait".

Madame Part : "on avait des voisins très bruyants, c'était infernal ... et on avait un peu d'avance, on s'est pas aventuré avec zéro centimes, ... on avait un petit peu d'économies".

La construction de la maison confiée à un groupement d'artisans (moyen constructeurs est surveillée de près par Mr Part.) "J'aimais bien voir le personnel qui travaillait ici... On habitait pas loin, ça faisait 10 km, alors le dimanche on faisait une ballade et puis la chute de la ballade, c'était toujours ici. Et même en semaine, j'avais la possibilité de venir voir..." Les travaux ont commencé en 1980. Un an après les Part s'installent dans leur nouvelle maison. Un 2ème enfant vient de naître, un an après l'installation. Madame Part. avoue avoir "à faire un gros trafic" pour gérer à la fois son temps de travail et la charge de ses enfants auprès de qui elle est relayée par sa belle-mère et sa voisine qui lève la petite. Le travail à Motorola lui paraît fatigant "surtout du point de vue des horaires" qui alternés sont "bouleversants" pour son organisation, mais Mme Part. se repose, fait la sieste dès qu'elle peut, et "mène une vie saine", recettes qui lui paraissent primordiales dans son métier. Elle et Mr Part ont beaucoup pris sur leur temps et leur argent pour participer à nombre de finitions de la nouvelle maison (fenêtres, papiers peints, faïences... etc) "Séjour et cuisine au Sud, au soleil... une vaste cuisine c'est aussi ce qu'on voulait... notre décor nous convient bien, on se l'est arrangé comme il nous convient, on y est bien".

Jocelyne P.

Elle est mariée et a 2 enfants

Elle travaille à Motorola depuis 4 ans

En accession à la propriété dans le péri-urbain toulousain depuis 1 an.

Madame Jocelyne P. est née à Toulouse en 1953.

Elle passe son enfance à voyager au gré des affectations de son père, militaire de carrière. Sa mère ne travaillait pas et suivait son mari avec ses 3 enfants.

"On n'a pas vécu à Toulouse, mon père était en déplacement, on suivait toujours".

Sa famille est d'origine toulousaine et reviendra "s'établir" à Toulouse en fin de carrière du père, au moment de son adolescence.

Elle abandonne le lycée avant de passer son baccalauréat et entreprend des études de secrétariat : "Je ne me rappelle pas bien comment ça c'est passé. J'avais commencé une école privé PIGIER. C'est ma mère qui m'avait inscrite là".

Elle ne terminera pas sa formation : "quand j'ai pu, j'ai fait un remplacement" mais se réfère toujours à cette formation initiale, restée inachevée : "J'ai "mes trucs" dans le secrétariat".

Son mariage, en 1972, met un terme rapide à ce premier emploi : "Pourtant ils voulaient me garder ! mais je ne suis pas restée parce qu'on s'est marié, et puis comme j'attendais la petite, je ne suis pas restée. Il n'aurait pas voulu que je travaille ... Et puis je préférerais m'occuper du bébé". Elle a donc son premier enfant, une petite fille, à l'âge de 19 ans. "Quand elle a grandi, après, on est parti en déplacement et j'ai eu le petit aussi en déplacement".

Monsieur P. travaille alors comme monteur-soudeur pour une entreprise qui assure la mise en oeuvre et la maintenance d'équipements agricoles ("des silos à graies, des panneaux en ferraille, tout ça") en France et à l'étranger.

Mon mari était en chantier, on avait une caravane et je le suivais sur les chantiers, avec les deux enfants.

La vie en équipe itinérante, c'est pour Monsieur P. le moment d'un travail intensif et bien rémunéré, quoique grévé des crédits contractés pour payer "une caravane et une grosse voiture pour tirer la caravane". "On était jeunes mariés, on n'avait pas d'argent, tout ça, il a fallu emprunter, bon ce qui fait que tout ce qu'il gagnait en plus, ça passait dans les crédits. Mais enfin, on vivait bien quand même, c'était pas ...".

Mme J.P. garde aujourd'hui pour mémoire comme "très particulier" cet épisode de la trajectoire du couple qui durera 4 ans.

"Je trouve qu'on connaît beaucoup de gens et qu'on apprend à vivre comme ça. On s'est trouvé souvent dans les mêmes chantiers, les mêmes équipes. On liait connaissance et tout. Les femmes aussi, on se connaissait bien. On se recevait dans les caravanes. C'est l'équipe qui se déplace en fait".

"C'était différent, dit-elle, mais en même temps, on ne faisait ça que pour un certain temps"... On se recevait quand même ... Bon, je n'aurais pas fait ça indéfiniment de toute façon parce que ce n'est pas ... en caravane, ça va bien un peu mais"... "On n'avait pas défini pour combien de temps on ferait ça. On attendait de voir"...

L'âge de la scolarisation de l'aîné des enfants rend incongrue la migration et met fin au transitoire. "C'était juste le problème de leur assurer une bonne scolarisation régulière. C'est vraiment ça qui a fait qu'on s'arrête quelque part". Mme J.P. ne veut pas se séparer - comme d'autres le font dans le groupe - de ses enfants, ni les changer d'école en permanence : "J'aurais pas voulu ça".

Le bilan financier de l'opération n'est pas celui qu'escomptait le couple au départ : "Ca n'a pas été tellement bénéfique, à cause ces crédits ... mais enfin, non on ne regrette pas, non. On a connu beaucoup de coins de France et de Belgique". Le couple revient à Toulouse, loge près du domicile des parents de Mme P. "Quand on s'est établi ici, on s'est rapproché d'eux", au Vivier, une petite cité H.L.M. d'une commune de l'agglomération toulousaine.

Monsieur P. retrouve un poste fixe dans sa spécialité, à 30 km de son domicile. "Il sort le matin et rentre le soir".

"On ne gagnait pas beaucoup, il fallait travailler tous les deux".

Elle trouve très vite du travail à Motorola par l'intermédiaire d'une relation familiale qui y travaille déjà. C'est en 1978, et l'emploi est rare.

"J'avais d'abord demandé du travail dans les bureaux, mais comme il n'y avait pas de place, j'ai dit que même opératrice"...

Elle ne tentera pas de négocier ailleurs sa qualification "comme il y avait 4-5 ans que je n'avais pas pratiqué, il me fallait un recyclage. Et l'A.N.P.E. je n'y avais même pas pensé".

Aujourd'hui, Mme J.P. est toujours polyvalente. Son statut lui vaut une certaine turbulence. Lorsqu'elle parle de son travail à l'usine, elle en décrit les situations et leur alternance plus ou moins réglées, plus ou moins aléatoires. Elle n'est jamais très longtemps sur un poste fixe et passe d'une tâche à l'autre. "Je suis au décapage en ce moment (l'après-midi)... On est trois à ce poste là un jour on est à la potasse, un jour, on est à l'eau, un jour on est au fréon".

Il y a aussi le matin où elle est "à la fabrication des dions : on fait du métal, là, des dions. On travaille là, deux minutes et on court toute la journée". Mais elle peut aussi, en cours de journée, passer au "filming" - Et on peut aussi l'"appeler à l'assemblage". Elle "tourne", mise en poste pour une semaine, une journée ou quelques heures selon les nécessités du moment. Elle aimerait bien "travailler dans les bureaux". "Moi je m'étais inscrite pour le secrétariat, mais ça n'a pas abouti, on ne m'en a pas reparlé. C'est toujours pareil. Il y en a qui suivent des cours dans la comptabilité, mais c'est pendant les heures de travail. Alors ça dépend si le chef d'équipe accepte de laisser partir la fille quelques heures. Alors ils trouvent toujours des excuses, et il y en a pas beaucoup qui pensent y aller. Ca dépend de la bonne volonté du chef d'équipe je pense".

En attendant... d'une semaine à l'autre, l'alternance des horaires de son travail en 2 x 8 rythme les temps domestiques de Mme J.P. "... parce que quand je reviens à 2 heures, eh bien, on a beau dire j'ai ça et ça. On est

tellement fatiguées, qu'on fait plus que la moitié. La semaine où je travaille l'après-midi, je peux tout faire avant de partir. Mais enfin j'aime bien être là aussi à 2 H. comme ça je suis là aussi le soir avec eux. C'est quand même un peu plus ... On a davantage une vie de famille, disons"...

Alors, comme elle nous le dit "une semaine sur deux, ça coupe un peu". Mme J.P. ne saurait se prévaloir d'une gestion trop organisée : "Moi je n'arrive pas de toute façon à faire tel jour ça, tel autre jour ça".

Elle dit filer son travail domestique "au fur et à mesure" : "S'il y a du petit linge, je fais du petit linge, s'il y a du repassage, je fais du repassage, mais le repassage, je n'arrive pas à suivre alors pff !..." etc...

La mère de Mme J.P. assure complètement la garde de ses petits enfants en dehors des temps scolaires et en l'absence des parents. Elle assure la liaison et pour ce faire, se déplace le matin à pied jusque chez sa fille, depuis qu'ils habitent au "Vieux Moulin", en accession. "Elle attend qu'ils (les enfants) se réveillent. Elle est là, elle attend. Soit elle tricote, soit enfin ... Parce qu'attendre, aussi, ça lui fait perdre du temps". Je pars tranquille pour ça" nous dit Mme J.P. Peut-on dire qu'elle emporte avec elle, le matin, dans le car de ramassage l'image de sa mère et de son tricot ?

L'histoire de l'engagement récent du couple dans l'aventure de l'accession à la propriété, laisse peu de place aux effets pittoresques des pérégrinations habituelles des futures accédants et de leurs démarches tatonnantes dans le péri-urbain.

"On ne voulait pas rester éternellement en H.L.M. On se disait qu'on allait partir, mais enfin, moi je commençais tout juste à travailler, tout ça"...

Ils passeront deux ans au Vivier, à leur retour de voyage.

"On voyait bien que c'était en train de se monter !"

Face à leur immeuble, un programme d'habitat groupé, financé par la G.S.I.C., leur offre l'opportunité d'entamer une accession à la propriété par une location-vente : "On l'a su parce que c'était en face tout simplement, on le voyait bien en passant et puis on est allé se renseigner".

Ils optent rapidement pour un T5 "C'est un loyer tout à fait raisonnable, dans les prix d'ici, même pas cher pour Cugnaux... On paie un loyer et on récupère sur le prix de vente quand on achète. C'est à condition qu'on achète qu'on récupère, si on achète pas, c'est perdu".

Un an plus tard, lorsque l'ancienneté de Mme J.P. à Motorola l'autorise à bénéficier du prêt patronal, ils passent l'acte de vente.

L'acquisition est celle d'un produit fini : "quand on est rentré, tout était terminé". Elle vient actualiser les économies du voyage comptabilisées sur un plan Epargne-Logement, et constituant l'apport minimal des 20 %. Le prêt Epargne-Logement et le prêt patronal couvrent la totalité des crédits. Les mensualités ont quasiment doublé. Le loyer initial : "C'est le début, c'est un peu dur mais ça a l'air d'aller. On devrait avoir l'A.P.L. On attend la fin des vacances pour le savoir".

"Ce qui nous a déterminé à ne pas prendre un T4, c'est la taille du jardin. On était trop les uns sur les autres... Tant pis, on s'est rabattu sur un T5. Là avec un T5, déjà on peut passer sur un côté, on ne tient pas là sur un côté".

Ce jardin distinctif fera pour un temps, l'objet des travaux de Mr P. durant les week-ends : une grande terrasse en dalles du Lot, "un coin jeu" pour les enfants. Un coin potager aussi.

La maison ? "Oh ben, on est chez soi quand même, c'est déjà ..." Mme J.P. arrête là sa phrase et me renvoie à l'extérieur : "Dedans, c'était tout terminé, à l'extérieur, on a fait des travaux. Tout était en friche. C'est bien maintenant. Vous voyez, il y a tout ce qu'il faut pour les enfants".

Mme J.P. parle de sa maison à Motorola "Je suis obligée d'en parler. Comme elles ont appris que j'avais acheté, elles m'ont demandé ce que c'était, un T4 ou un T5. On a parlé comment c'était exposé, si elle était à étage, bon des trucs comme ça".

Madame ES. a 30 ans. Elle est ouvrière à l'usine Motorola depuis 8 ans. Elle est mariée, a 3 enfants jeunes scolarisés. Elle habite une maison individuelle (phoenix) dans un quartier péri-urbain toulousain.

Madame ES. est née en 1952 en Espagne, dans la région du Leon où son père était mineur de fond (mines de charbon) et sa mère vendait du poisson. Sa mère a quitté son mari et l'Espagne dans les années 50 et s'est installée avec ses 4 enfants dans un H.L.M. toulousain (Arènes), elle faisait des ménages. "Ma mère, elle était toute seule, on était 4 enfants, elle a toujours travaillé, et nous, on mangeait toujours des boîtes de conserve, c'était moi qui les préparais, c'était moi la plus grande". A 14 ans, Madame ES. occupe son premier emploi. :

"à 14 ans on pouvait quitter l'école déjà. C'était ou bien la maison d'apprentissage où je restais toute la semaine et j'allais que le week-end à la maison, ou c'était le travail. On m'a donné à choisir !"

Elle entre dans une fabrique de bonbons : "c'était un petit patron, il déjeunait avec nous, alors ..." Elle y fera la connaissance de son futur époux : "C'est là qu'on s'est connu, il avait le même âge que moi".

Monsieur ES. est toulousain, son père était ouvrier à l'usine de Sud-Aviation, sa mère femme de ménage, il a grandi dans la cité H.L.M. de Bagatelle avec ses 4 frères qui deviendront employés municipaux (pour 3 d'entre eux) ou ... musicien (le 4ème).

Outre son emploi dans l'usine de bonbons, Monsieur ES. occupera "plusieurs places de boulanger" avant de connaître le chômage en 1978.

En 1970, Mr et Mme ES. se marient, ils ont 18 ans et immédiatement leur 1er enfant. Ils s'installent à leur tour dans un T3 dans le même H.L.M. de Bagatelle. Un an plus tard Mme ES. change d'usine (Les biscottes Paré). "Les biscottes j'aimais pas, non, parce que là alors c'était la chaîne, on ramassait d'un côté, c'était sur un tapis, y en avait qui ramassaient de l'autre, y avait qu'une machine à remplir et alors on ne s'entendait jamais, quoi.. oui, on se disputait... c'était la chaîne... la chaîne,

et puis alors y fallait pas laisser passer un produit parce que c'étaient des pertes".

Son 2ème enfant naît à Bagatelle en 1972 :

"il fallait se chauffer au mazout, et puis comme on était au rez-de-chaussée, il faisait très froid pour le petit, et on n'a pas pu rester quoi". "C'était de là qu'on est parti au Mirail (1973), c'était des H.L.M., c'était un 7ème étage, alors là aussi y avait un problème : y avait l'ascenseur, et puis après, y a des coursives, tout ça c'est pas grave, mais c'était les gosses aux fenêtres, ils prenaient la chaise et puis ils s'amusaient quoi, alors on a décidé de faire construire..."

A ce moment là (1973 période d'embauche importante) Mme ES. tente d'entrer à Motorola :

"il fallait un test, pas d'entretien non, c'était la rapidité des mains, autant la droite que la gauche. C'était ça, c'est tout. Il fallait mettre des aiguilles dans des petits trous... et faire aussi vite d'une main que de l'autre".

Deux ans plus tard naît le 3ème enfant. Et en 1976, les premières démarches en vue de l'achat de la maison sont entreprises. "C'est-à-dire, on avait une voiture neuve, à l'époque, on l'avait payée 3 millions 7, et alors bon, j'ai dit à mon mari, tu comprends, ça ne va pas, la voiture je m'en fous moi, il me faut la maison".

Après l'installation en 1978 dans la nouvelle maison Phoenix, financée par 5 types de prêts (départemental, patronal, aux jeunes ménages à la construction, et du crédit foncier), et après une année de chômage, Mr ES. trouve un nouvel emploi : il devient en 1979 chauffeur-livreur aux Piles Wonder. Mr ES. fait actuellement le projet de s'installer boulanger à son compte à l'aide de prêts (chambre de commerce, minotiers, etc...) Mme ES. ne compte pas arrêter son travail à Motorola :

"moi, ça ne me plaît pas de rester à la maison... et puis après quand mes gosses vont être grands, qu'est-ce que je vais faire, je vais m'ennuyer aussi. J'irai travailler, à moins que je sois malade. Personne n'est à l'abri".

Annie L.

- 27 ans

- mariée, 4 enfants (attend le 4ème au moment du 1er entretien)

- travaille à Motorola depuis 9 ans, en équipe de 2 x 8

- en accession à la propriété depuis 1 an, dans la banlieue sud de Toulouse (30 km) à 3 km d'un petit centre urbain : Muret - dans un petit lotissement de 20 habitations, pas de centre commercial, pas d'équipement collectif à proximité.

Annie est née en Algérie "on est pied noir, comme on dit" à 6 ans, en 1960, elle quitte l'Algérie avec sa famille et "atterrit en Lorraine où son père trouve une place de mécanicien auto". Ils vivent dans un petit village : 7 enfants bientôt et peu d'argent "Il a tout fallu recommencer à zéro". Peu de temps après l'installation en France, le père a un grave accident de travail, les deux jambes gelées, il se retrouve invalide à 50 ans, et ne travaillera plus. La mère d'Annie, plus jeune, prend à 40 ans toute la famille en charge avec un salaire de femme de ménage et une maigre pension d'invalidité : "on était encore 4 petits, elle, avait jamais travaillé, alors elle a fait ce qu'elle a trouvé" c'était pas la misère, mais pas loin... "Bientôt ils quittent la Lorraine "où les gens sont assez froids question aide..." et retrouvent de la famille à Toulouse. "Ils ont vu qu'il faisait beaucoup plus beau ici, alors on est venu ici,... pour ma mère c'était plus facile de trouver du travail".

Annie passe le brevet et fait deux trimestres de seconde au lycée, elle aime ça, mais doit "abandonner l'école question argent parce que j'avais trois frères plus petits et ma mère qui travaillait dur, avec mon père invalide". La mise au travail des aînés permet d'élever les cadets qui apportent leur paie, le mariage est le seul moyen d'échapper à cette dépendance. Toutes les filles vont se marier avant 20 ans - elles auront toutes des familles de trois ou quatre enfants.

Annie veut faire une école de secrétariat et cherche un stage F.P.A., "la dame me dit retournez vite au lycée, je vois pas ce que vous venez faire ici, parce que vous avez un niveau plus élevé que ... et puis il fallait que j'attende 2 ans pour avoir une place en F.P.A., j'ai abandonné". A 17 ans elle entre dans une usine de confection de

Toulouse, elle y reste un an et cherche à se faire embaucher à Motorola en 1972. Avec son bon niveau scolaire, son habileté acquise de couturière "une soeur déjà dans la boîte" de bons tests, elle est embauchée d'autant plus facilement que l'usine s'agrandit.

"Motorola c'est dur, je suis rentrée j'avais que 18 ans, au début j'ai eu quelques problèmes parce que j'avais un caractère assez nerveux, j'étais tombée sur une chef qui pouvait pas me voir, je répondais assez, il fallait pas qu'on me marche sur les pieds, au bout de 2 mois je croyais que je prenais la porte avec perte et fracas et finalement, ça fait 9 ans, j'y suis toujours..."

Peu de temps après son embauche, Annie se marie avec un jeune Toulousain, elle a son premier enfant tout de suite Le mari d'Annie est originaire de Toulouse, fils d'un employé municipal, de famille nombreuse lui aussi, sa mère fait des ménages tout en élevant elle aussi 7 enfants. Il quitte l'école à 16 ans avec une formation de plombier mais ne l'exerce pas, il fait plusieurs petits boulots, puis l'armée, il est "conducteur d'engins" quand il rencontre Annie. Mais la même année "en sortant de l'usine il a un accident de mobylette et reste un an avec la jambe dans le plâtre - tout ça..." Le jeune couple habite alors dans un H.L.M. assez éloigné des lieux de travail ; Annie prend le car de ramassage de l'usine et fait garder son bébé par une gardienne voisine.

Pour se rapprocher de sa mère, et aller à pied à l'usine, Annie et son mari changent de domicile trouvent un F4 dans ce grand ensemble de la zone nouvellement urbanisée (Le Mirail) et font un deuxième enfant, puis un troisième.

Elle a pris la pillule quelques temps après la 1ère naissance : "j'en voulais pas parce qu'on l'a eu jeune le premier, et on voulait quand même se meubler...", mais elle abandonne pour "des problèmes de circulation du sang" elle ne la reprend qu'après le 3ème enfant ; mais elle a mal aux jambes, abandonne et se fait poser un stérilet "mon mari ça l'emballait pas... on entendait parler des infections... il s'était déplacé... après j'ai eu une infection, ça me bloquait tout... il (le docteur) me l'a retiré... alors là, c'est pareil on a recommencé à faire attention et puis jusqu'au jour où ... 22 mois après le

3ème, j'attends celui-ci... mais là on m'opère hein ! après le 4ème ; section des trompes parce que la ligature j'ai pas confiance".

Après un arrêt de travail de plus d'une année, le mari trouve un emploi d'éboueur à la mairie de Toulouse, grâce à son père - ses horaires lui permettent de s'occuper des déplacements des enfants qui sont gardés maintenant par la mère d'Annie. "Elle ne demande pas grand chose, mais il faut avoir tout en double..."

Chaque maternité coûte à Annie une baisse de qualification. Trois ans après l'embauche "j'étais polyvalente pour contrôler les filles qui travaillent sur les machines, je l'ai perdu le poste quand je suis revenue de maternité du petit... j'étais fatiguée, trois enfants ça m'a fatiguée alors, je suis retournée sur les machines..."

Les transformations dans l'organisation du travail, elle en parle du point de vue des conditions de travail :

"Au début c'était tout à la main, maintenant c'est tout automatisé, avant on travaillait plus mais on était moins fatiguées, maintenant avec ce bruit de machines, de gros robots... chacun son bruit, on devient fou, il faut crier pour s'entendre... les machines c'est moins intéressant, il y a le rendement, mais dès fois, il vaut mieux rester assise devant une machine que debout toute la journée... j'ai eu des problèmes de colonne vertébrale..."

Et la discipline ? "A la diffusion, c'est beaucoup plus énervant question bruit, mais c'est devenu beaucoup plus relax, parce qu'il y a eu tellement d'histoires qu'ils (les contremaîtres) se sont fait taper sur les doigts... chaque fois que je la voyais arriver avec sa courbe de productivité, je me disais "elle va la manger sa courbe" plusieurs piquent des crises de nerfs... c'est-à-dire qu'il faut piquer des crises de nerfs, mais intelligemment, il fallait pas insulter la chef, sinon on prenait la porte, moi j'ai dit tout ce que j'avais sur l'estomac, mais sans l'insulter... "ça m'a servi..."

"Oui, avoir une maison à nous, c'est venu petit à petit, parce qu'on voyait que les H.L.M. c'était pas...il y avait beaucoup de bruit, le bruit alors ! mon mari se lève tôt, moi je fais les équipes et dès fois jusqu'à 1 h ou 2 du matin, le bruit ; on ne pouvait pas dormir parce qu'il y

avait des voisins qui mettaient la stéréo à fond, et l'après midi il y avait tellement de bruit qu'on pouvait pas se coucher..."

"Pour la maison on avait vu des photos, on avait déjà l'idée... le constructeur nous a trouvé le terrain, l'architecte nous a demandé ce qu'on voulait... ils ont calculé et nous ont dit et bien voilà, ça fera tant la maison finie et on a tout choisi, toutes les finitions... on a été bien aiguillé, il avait un homme d'affaire exprès pour guider ses clients, il faisait même les papiers, il s'est débrouillé d'aller à la banque nous chercher les imprimés, nous on a lu, on a signé..." Avec 605 m² de jardin, 105m² de surface habitable, un chauffage électrique, du matériau courant, ils se retrouvent avec un emprunt sur 20 ans de 2400 F. par mois en 1980, soit le tiers de la totalité de leurs revenus, allocations comprises (ils n'ont encore que 3 enfants). La maison est "construite en 8 mois car "ils avaient 4 maisons sur le même... livrée toute terminée, comme mon mari n'est pas du métier" mais "les terrasses, l'allée, la clôture, c'est mon mari qui l'a fait... il a fallu calculer, on s'en sort juste, mais on s'en sort tout de même..."

Ils emménagent printemps 80, mais l'éloignement, compte tenu des horaires de travail, n'améliore pas leur rythme de vie - quand elle est du matin par exemple, elle doit se lever à 3 h 30 pour partir avec son mari (l'achat d'une 2ème voiture est impossible) attendre chez sa mère en ville le car de l'usine de 5 h. du matin... même chose pour rentrer, et les enfants, chez la mère toute la semaine ne viennent dans la maison neuve que le week-end.

Pour sortir de cette situation, ils décident de faire le 4ème enfant et pour Annie de "cesser le travail, pour trois ans au moins, sans solde". Avec les allocations familiales, les primes, les économies réalisées par Annie à la maison, ils devraient y arriver - "Je calcule tout" ; acheter le café moulu me préparer moi-même le détergent pour la vaisselle" renoncer au lave-vaisselle, "refaire de la couture pour les petits", rester chez elle, "moins de vêtements", peu de dépenses... "j'essaie de tirer sur l'électricité, le repassage, les loisirs, de toutes façons quand on a une maison, on tire dessus, enfin on essaie de pas trop en souffrir quoi ! moi j'aime coudre alors... je ne m'ennuierai pas, j'aurai une vraie vie de famille... j'aime pas m'occuper des enfants vite, vite, j'aime bien m'amuser avec eux..."

L'interview se déroule en plusieurs séances, échelonnées sur plus d'une année - Annie reçoit dans son petit espace-salon, sur un canapé neuf de carrefour, une mappemonde de carrefour prend la place d'un fauteuil - à travers le voilage Rhodia on aperçoit, à droite, un petit portique peint en vert qui se profile sur le mur en crépi jaune qui sépare des voisins et à gauche, le champ de blé qui actuellement borde encore le lotissement - les portes fenêtres sont à demi-fermées, la salle à manger en contre bas ne sert pas souvent, la cheminée mal construite est inutilisable, deux fusils y sont accrochés. Dehors, une bétonnière près de l'allée en béton, une petite piscine en plastique côté chambre et sous la fenêtre de la cuisine qui donne sur la rue, un banc en métal que le mari d'Annie peindra en blanc durant tout le premier entretien, sans dire un mot, le torse nu, maigre, les bras tatoués.

Les enfants réveillés de leur sieste, silencieux viennent nous voir - Annie est très jeune, fatiguée par sa grossesse, très présente, nous parlons calmement, elle est contente de parler d'elle ; elle montre avec plaisir toute son organisation, le planning de ses menus établi avec précision pour un mois entier - ses chambres, sa cuisine..

Nous sommes allées la revoir deux mois après son accouchement, pour faire une série de photos.

Toujours le même accueil réservé, mais tranquille, toujours le même ordre et calme partout. Mais Annie se dit épuisée - elle se lève encore plus tôt, se couche encore plus tard. La salle à manger est maintenant envahie par un grand séchoir plein de linge d'enfant et dans sa chambre à coucher son lit reste défait...

Eliane a 32 ans.

Elle est mariée et a 1 enfant de 9 ans.

Elle travaille à Motorola en équipe 2 x 8 depuis 7 ans. En accession à la propriété dans le péri-urbain.

Eliane a toujours travaillé :

"Depuis l'âge de 15 ans, je travaille, j'en ai 32, ça fait 17 ans. J'ai été apprentie couturière chez une patronne, après j'ai été à l'usine et puis à Motorola. J'ai un an et demi d'arrêt pour la petite et un an de maladie aussi à Motorola".

Eliane est née à Toulouse dans le quartier du Pont des Demoiselles, un des premiers quartiers pavillonnaires toulousain proche du centre. A ce moment, sa mère ne travaillait pas encore - plus tard, elle fera des ménages - et son père était employé de commerce - "mes parents recevaient beaucoup. Mon père tenait un club cycliste. Il y avait toujours du monde à manger, des jeunes". Ses parents sont maintenant à la retraite, et habitent la campagne toulousaine.

L'usine dont elle parle, où elle est entrée à 16 ans après son C.A.P. de couture, est un atelier de confection, chez Villemer, à la Patte d'Oie qui emploie 200 salariés.

"Ca ne me plaisait pas, c'était pas tellement payé, l'ambiance, le travail... ça ne me plaisait pas, j'aime pas tellement la couture..."

Elle se marie en 1970 - son mari travaille déjà à Micro-Turbo, "12 ans sans interruption qu'il travaille là où il est".

Il est ouvrier qualifié dans cette entreprise de construction pour l'aéronautique. "Il est dans l'aviation, ils font des pièces pour Airbus et Mirage, il est ajusteur-tourneur".

C'est à l'occasion de ses premiers congés de maternité en 1972 que Eliane interrompt son travail dans la confection. Elle n'y reviendra pas. Elle a une petite fille "un an et demi d'arrêt pour la petite", qu'elle garde un an avant de la mettre à la crèche familiale à proximité de son domicile.

Elle entre à Motorola, comme ouvrière dans l'électronique, en 1974, c'est alors une période de forte embauche pour cette entreprise, en pleine restructuration. "On demandait dans les journaux, j'y suis allée". "J'en avais entendu dire pas du bien, personne n'en dit du bien. Mais c'est pas tellement justifié. On dit que c'est dur, qu'on est pas payé. Mais dans la confection, c'est aussi dur et on est moins payé. N'importe quelle fille qui reviendra de la confection, elle dira que c'est mieux".

Sa candidature est retenue après les tests de sélection : "On entre par un concours. On passe des essais d'habileté pour voir si on est adroites de nos mains". Elle travaille toujours actuellement, depuis 7 ans, à la production, comme opératrice, sur une ligne de 25 travailleuses. Elle est à un poste fixe, sur machine individuelle. "C'est assez dur, je fais de la soudure sur machine, c'est dur parce que c'est à la chaîne, à un rendement assez élevé. Dès fois on est debout, dès fois on est assise, mais mal assises, ça fait mal aux reins. C'est dur nerveusement sur-tout".

Pour Eliane, le travail en usine, de toute façon, n'est-ce pas toujours ce face à face avec l'outil de production qui impose sa cadence contre salaire ? "C'est dur, mais c'est un rythme à prendre. Quand on a fait toujours ça depuis des années, on finit par y arriver. Le travail me paraît plus intéressant parce que j'y arrive plus facilement et je finis assez tôt".

Mais à son niveau de qualification, l'entreprise ne reconnaît pas la "performance" :

"Il n'y a plus de promotion, il y a des formations. Des cours d'électronique et de sténographie... Les filles qui ont fait de l'électronique, elles trouvent que c'est dur de se remettre à travailler. Ça ne m'intéresse pas."

Elle sait aussi ce que le corps doit payer.

"On entre sans lunettes et on ressort toutes avec des lunettes".

Et les moyens d'y résister : "Toutes les semaines, il y en a qui manquent, quand elles sont fatiguées et qu'elles n'en peuvent plus. Quand on s'est fait attraper et qu'on a jugé qu'on avait bien travaillé, alors là, on prend 8 jours. Ça arrive souvent à l'usine, c'est très mal pris. C'est pourquoi après, les augmentations on les a pas".

En 1978, la maladie vient interrompre brutalement ce corps à corps. "J'ai fait de la dépression, j'ai été en cure de sommeil, et après j'ai eu une maladie grave qui s'est déclarée" (elle n'en dira rien de plus). "Je suis restée 3 semaines en cure, 3 mois à l'hôpital et puis le rest à la Barrière de Paris (chez elle), sans trop sortir avec des médicaments, alors ça fait qu'on est plus ou moins ensuquée. Je ne l'ai pas très bien vécu. Le travail... la fatigue... je ne sais pas. Il y en a beaucoup comme moi... ça devait être peut-être... j'en sais rien... j'avais jamais été malade, j'ai eu ma dose. Maintenant je vais avoir le divorce".

L'histoire de l'accession à la propriété commence, après la maladie d'Eliane, sur ce qu'elle appelle "un coup de tête".

"J'ai toujours habité dans une maison chez mes parents. J'étais déjà en villa avant de venir ici. Le bail se terminait, on ne voulait pas aller en building. Le prix des locations était trop élevé ailleurs, il valait mieux faire un sacrifice et payer plus cher". Ils visitent tous les secteurs du péri-urbain "les patelins" à la recherche d'un programme de logements individuels. Ce qui semble déterminant dans leur choix, c'est le prix "une maison clés en mains et déjà construite pour 26 Millions c'était le moins cher, ailleurs, il nous fallait 35 M.", puis la localisation, la proximité d'équipements scolaires - école et lycée plus tard - pour l'enfant : "Elle est souvent seule, depuis l'âge de 7 ans, elle a sa clé, elle rentre seule".

Cette maison clés en mains, dans un programme d'habitat groupé G.S.I.C., n'est pas tout à fait terminée à la vente. Et elle ne le sera pas "ça coutait trop". Les seuls travaux que Mr C. aura réalisés, seront les travaux extérieurs : clôture, dallages...

L'acquisition de la maison a donné lieu au renouvellement complet du mobilier : salon de cuir, salle à manger de style, cuisine intégrée...

"J'aime bien l'intérieur de la maison. Oui, je suis bien contente de le montrer aux copains ? Je suis contente de l'avoir. Mais la maison par elle-même, je m'en fiche. J'aimerais qu'elle soit à Toulouse. En dehors de la musique, je n'ai pas de plaisir à y être. J'écoute Julio".

Un fond musical permanent ("La chaîne, ça y va toute la journée... heureusement qu'on l'avait avant (l'accession)") accompagne effectivement le rythme fort soutenu auquel s'astreint Mme C. pour domestiquer son "intérieur". "Tous les jours c'est la poussière, laver le carrelage, la salle de bains, nettoyer sous les lits. Le gros ménage, c'est passer l'aspirateur une fois par semaine, on n'y est pas alors ! ... La lessive, deux fois par semaine, une de blanc, une de couleur. Le repassage au fur et à mesure quand c'est sec".

"Je ne ressens pas une grande fatigue (sic), nous dit-elle mais de l'ennui. Si j'habitais à Toulouse, quand je m'ennuierais, je prendrais le car et j'irai faire un tour en ville, en 1/2 h, 3/4 d'heure je suis de retour, tandis qu'ici, il faut 2 h. Sortir, voir du monde, c'est une chose importante, finalement. Pas parler spécialement, que je vois du monde, quitte à me faire bousculer, ça fait rien. Il me faut du monde, sinon c'est la catastrophe !"

Les voisins ? "Dans le lotissement, il vaut mieux être chacun chez soi... Il faut être libre surtout à être si près, pas trop se fréquenter d'après moi".

Aujourd'hui Monsieur et Madame C. sont en instance de divorce :

"On est en conflit sur tout, pour la maison, pour la voiture, pour la petite. Il veut garder la maison et la petite. Il veut garder la maison et la petite, seulement il veut la faire vivre avec une autre femme, alors là, je ne suis pas d'accord".

Pour Mme C. "la maison c'était tous les deux !" La mobilisation était celle d'un couple : "c'est peut-être ça qui nous a coupé le ménage : trop de sacrifices, les sorties, les vacances, le restaurant, on s'habillait beaucoup avant... c'est lourd".

Elle veut la vendre maintenant : "On ne peut pas la vendre la maison. On va payer un plus value parce qu'elle n'a pas 5 ans. On va y perdre énormément. On risquera à payer encore, moi je ne veux pas payer, il peut se la garder la maison. J'ai un salaire et une certaine somme, je vais pas payer une maison qui ne sera jamais à moi".

Se "dépêtrer" de cet objet commun, semble pas chose aisée "Le loyer, c'est sur sa paie à lui. Moi je m'occupe de

l'argent du ménage, pour les commissions, entretenir la petite, toutes les semaines, j'en prends, plus les chèques à carrefour... Tout ça, ça compte pas ! ... Lui, il veut la garder (la maison), mais il ne veut pas me donner la différence, ce sera le tribunal qui décidera". En attendant... "alors, c'est des accrochages..., c'est dur, mais la tranquillité, on m'a toujours dit "ça se paye", alors on paiera, je m'en fous, enfin pour la petite, j'ai peur, parce qu'elle va se retrouver en buildings avec moi".

L'entreprise propose de reloger Mme C. dans une des H.L.M. où sont réservés des appartements aux ouvrières de Motorola. Il y a justement le "Vivier", au bout de la rue. "Je vais être obligée d'y aller maintenant. J'ai peur pour elle (la petite), j'ai peur qu'un jour, on lui fasse un coup à elle, étant seule, il arrive tellement de trucs... Et puis des ouvrières de Motorola, il y en a plein... Elles n'ont pas besoin de savoir où je vais et avec qui. Ce sera le fait que je serai seule avec la petite, on pourra dire, elle vit seule, elle la laisse à garder, elle va vadrouiller, c'est ça !"

A l'occasion de son divorce Mme E.C. trouve dans l'entreprise une certaine solidarité auprès de ses "copines" :

"En sortant du travail, à 10 h, on n'est pas fainéantes hein ? on s'en va danser. Moralement, c'est bon. On est folles, on va être mortes". Et chose plus sérieuse, une certaine assistance auprès de sa monitrice : "C'est la monitrice qui a contacté l'assistante sociale". Mme E.C. compte bien se battre et obtenir la garde de son enfant. Elle restera alors à Cugnaux, au "Vivier" sans doute. "Tant pis mais ce sera pour elle que je reste". Elle est habituée ici, elle a ses copines, elle va à l'école et au centre aéré le mercredi, à pied, toute seule... Je serai sûre qu'ils veuillent pas me la donner, question tribunal on me la refuse, je partirai à Toulouse, tout de suite".

LES TABLEAUX SYNOPTIQUES

Les tableaux qui suivent sont une représentation synthétique des principaux événements et données, des histoires des femmes interviewées.

Ils sont à lire comme une tentative pour dégager le diachronique : faits et événements du mode de vie dans leur successivité et leur enchaînement, sans présupposer pour nous - tant s'en faut - de leur enchaînement causal. Tentative également de spécifier des dimensions de la synchronie pour rendre l'épaisseur du présent ; sans toutefois présupposer de l'imbrication temporelle des faits. La troisième partie s'attachera à bousculer ces mises en relation.

Ces synopsis sont utiles pour saisir des constantes dans ces histoires singulières qui ne tiennent pas à une redondance des faits ou caractéristiques particulières mais plutôt à des modalités d'enchaînement dans les histoires de vie.

Notre propos dans cette recherche vise essentiellement la place de l'habitat dans la gestion ordinaire du quotidien (travail salarié, travail domestique).

Ces tableaux insistent donc sur l'histoire résidentielle et sur des éléments de l'accession à la propriété. Ils restituent sous cette forme des informations éparses dans les protocoles d'entretien.

L'histoire de ces femmes O.S. est aussi intéressante à confronter à celle d'autres groupes de femmes O.S. étudiées actuellement autour de nous. Dans le séminaire Production-Reproduction, avec les travaux de D. Kergoat, ou ceux de Liliana Lobo sur Volkswagen (Brésil) ; dans l'étude sur les modes de vie ouvriers où avec Danièle Combes nous travaillons sur les femmes O.S. cableuses chez Renault à Dreux.

Enfin dans le cadre même de cet appel d'offres, nous pouvons confronter nos résultats avec ceux de l'équipe E. Campagnac et J. Bobroff qui a travaillé sur les femmes O.S. du Bassin d'emploi de la Basse Normandie.

Michèle P. : Née en 1948 de culture catalane

Père : militaire à PERPIGNAN

Mère : travailleuse domestique 4 enfants

Son mari : Né en 1946

Père : gendarme d'origine
Lorraine

Mère : toulousaine, fille
d'ouvrier agricole

T a b l e a u n o 1

FORMATION/PROFESSION DE LA FEMME	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FOR. PROFESSION DU MARI
----------------------------------	---------------------	--------------------------------	-------------------------

1962 Ecole de puériculture de l'hôpital Purpan à Toulouse

Pensionnaire à l'école

A 16 ans entre à l'école de la cartoucherie. Ministère des armées.

1965 Exerce le métier à la sortie de l'école pendant 3 ans

1er emploi dans l'Armée.

1968 Arrête de travailler à la naissance du 1er enfant

- Vieux meublé dans Toulouse
- H.L.M. après travail du mari F.3 fourni par l'armée

Mariage -1er enfant
Pas de contracept.
Pas de contracept.
puis diaphragme
grossesses difficiles

Même emploi exercé au nord de la ville puis au Sud, mutation à Muret Sud de Toulouse

1972

1973 Entre à Motorola par beau-frère-car de ramassage à la production
LIGNE DE MONTAGE EN 1 X 8

Le logement est aux antipodes des lieux de travail

Naissance 2ème enfant
gardienne ds H.L.M.
300 F/mois-à sa charge
2ème enfant anorexique-elle, maladie nerveuse, ne peut conduire-cachets-piilule

- Michèle P.

FORMATION/PROFESSION DE LA FEMME	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORM. PROFESSION DU MARI
----------------------------------	---------------------	--------------------------------	--------------------------

1976 - A la diffusion debout 2X8 devant bacs à potasse déplacements - fatigue tête bruit, jambes - nuisances brûlures-cachets tétanie
- temps de déplacement 2 H 30 par jour

Achat de la maison banlieue Sud.Vieille ferme + 1700M2-20 M

Mode de garde : école, cantine, voisine d'une ferme voisine - fausse couche volontaire de jumeaux

- Horaire 8 H - 17 H
Va chercher les enfants, aide aux repas quand elle est du soir.

- Aide parents
- Prêt l'A.P.
- Prêt C.I.P.L.
- Prêt Armée
Remboursement 1.300F/mois sur 20 ans.

Equipement :
- chaîne HIPI

Travaux à faire petit à petit sans plan d'ensemble

- Caméra Super 8
- Guitare - Bar
- Piano électrique
- Lave-vaisselle -
- Télé n/bl

1981 Une promotion d'indice à Motorola -
Salaire 3.500 F. (1981)

Mme Br. - Née en 1938
 "famille dispersée"
 Mère : alsacienne
 Père : pyrénéen
 Agriculteurs en Dordogne

Son mari : Né en 1935
 Originnaire de Bordeaux

T a b l e a u n o 2

FORMATION/PROFESSION DE LA FEMME	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORM. PROFESSION DU MARI
Sans formation			
1er emploi : vient travailler à Bordeaux - petite usine de chaussures		Mariage à Bordeaux	Mari manutentionnaire dans une société de distribution
1963		1er enfant : un garçon	
1965		2ème enfant : une fille	
1972	Mr Br. trouve un logement en cité H.L.M. à Cugneaux - banlieue toulousaine -éloigné de son travail, par l'intermédiaire d'un collègue de travail. Il s'agit d'un logement individuel	Mari vient seul à Toulouse (six mois) Mme B. rejoint son mari avec sa famille	Mutation professionnelle du mari Meilleure qualification "presque contremaître" même entreprise

Mme Br. (suite)

FORMATION/PROFESSION DE LA FEMME	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORM. PROFESSION DU MARI
1973	Entre à Motorola - suite à une petite annonce Secteur production -W. à la chaîne en 2 X8 - opératrice	Mme Brival trouve une villa - propriétaire particulier - 500F/mois Cugneaux. Car de ramassage - Motorola	
1974	Re-structuration de l'organisation du W. dans l'entreprise. Mme B. passe au secteur diffusion	Naissance du 3ème enfant, qu'elle fait garder par une nourrice proche domicile.	
1975			

- augmentation conséquente du loyer
 Démarches d'accèsion
 Achat d'une vieille ferme dans Cugneaux (même village) 5 M 600
 - Apport minimal des 20% : emprunt à la famille. Prêt CIPL : Frais notariés, + Premiers travaux - Reste : emprunt au Crédit Agricole : 17%
 Gros travaux effectués sur
 - le bâti existant en auto production
 - familiale totale
 Pas d'emprunts supplémentaires.

- Marie-Thérèse Née en 1944
Parents artisans et originaires
de Narbonne

- Son mari : Né en 1937
Parents fermiers dans
le Sud-Ouest Toulousain

T a b l e a u n o 3

	FORMATION/PROFESSION DE L'EPOUSE	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORM. PROFESSION DU DU MARI
1951				Sortie de l'Ecole (14 ans) sans diplôme Apprenti boulanger
1952		Logement chez les parents respectifs		
1960	Sortie de l'Ecole C.A.P. de repasseuse ; a travaillé quelques temps dans un pressing			
1961		-1er logement dans immeuble ancien, centre de Toulouse	- Mariage	Ouvrier boulanger.
1963		-Retour à Narbonne dans la famille de Mme D.	- 1er enfant	
1964		-F2 dans petit collectif proche banlieue de Toulouse	- 2ème enfant	2ème emploi : chauffeur routier dans les messageries (TIR)
1965		-F4 dans petit collectif proche banlieue de Toulouse	- 3ème enfant	
1966		quartier résidentiel	- 4ème enfant	
1967				
1972		-F4 du 1er étage d'une villa dans la grande banlieue (Cugnaux)		
1973				

118

M. TH.

	FORMATION /PROFESSION DE L'EPOUSE	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORM. PROFESSION DU MARI
1974	Entrée de Madame D. à Motorola . Opératrice 2/8 . Salaire de base 3500 F/mois	1ère démarche en vue de l'accession à la propriété		Grave accident de travail deux jambes écrasées - Arrêt de travail (3 ans).
1975				Reprise du Travail : chauffeur sur petites distances. Salaire de base 3500 F/Mois + prime de déplacements.
1977		Aménagement en pavil- lonnaire (Seysse-grande banlieue Est -F5 en rez- de-chaussée à 1 H de tra- jet de l'usine.)		
1978				
1980	En poste de polyvalente au "Test final", principe de rotation des postes. Participe aux "trainings".	Remboursement : 2800 F/ mois pour prêts - banque SOVAC - crédit foncier - A.P.L. - prêt patronal	Contraception : après 4ème enfant -liga- tures des trompes (a passé 2 mois en maison de repos après opération)	
	Maux de tête dus au bruit. Crise de tétanie ou spasmo- philie fréquents : médica- ments préventifs ou piqûres et repos.	Travaux de finition : - garage, clôture, terrasse et extérieur, Intérieur : tapisseries, peintures ...	- se fait suivre par un gynécologue. - 3 enfants à charge (chômage)	

119

Mme PART. : Née en 1954
 Père : origine espagnole : cuisinier
 Mère : origine du farn et Garonne

- Mr PART. : Né en 1951

Père : cheminot, puis
 militaire.
 Après rapatriement :
 chauffagiste

T a b l e a u n o 4

	FORMATION/PROFESSION DE L'EPOUSE	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORM.PROFESSION DU MARI
1969		Logement chez leurs parents respectifs		Sortie de l'Ecole (18 ans) - B.E.P.C. - 1er emploi : employé au central du tri P.T.T.
1973	- Sortie de l'Ecole (19 ans) - Terminale Technique (BTS)- sans diplôme (échec) - 1er emploi pour quelques mois d'employée de bureau - 2ème emploi-entrée à Motorola- opératrice 2/8	-1er logement social	Mariage	
1977			- 1er enfant mort dès la naissance.	
1978		-lères démarches en vue de l'accession à la propriété	- 1er enfant accou- chement par césarien- ne obligatoire.	- ennuis de santé (crises de spasmodie)-mutation en banlieue pour un 2ème poste de préposé P.T.T.

Mme PART.

	FORMATION/PROFESSION DE LA FEMME	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORM.PROFESSION DE L'HOMME
1979				Salaire mensuel 4.300 F (avec ancienneté) + 26 F par heure supplémentaire
1981		- Aménagement en pavillon naire : - maison UNIC G.I.E. d'artisans) - Coût : 22 millions financés par : . prêts patronaux . U.C.B. . A.P.L. en mensualités de 2300 F mensuels pendant 20 ans.		
1982	Ouvrière "polyvalente" 2/8 au "contrôle" souffre du bruit : "devient sourde". S'astreint à une hygiène de vie : "ne fait pas d'excès".		2ème enfant ; accou- chement et grossesse sous surveillance médicale : on lui refuse la ligature des trompes jusqu'à l'âge de 35 ans.	

Jocelyne P. Née en 1953 - famille toulousaine
 Père : militaire de carrière
 Mère : sans profession

M. P. : Né en 1950
 Famille toulousaine
 Père : ouvrier
 Mère : sans profession

T a b l e a u n o 5

	FORMATION/PROFESSION DE LA FEMME	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORM. PROFESSION DE L'HOMME
970	17 ans quitte le lycée avant le bac - formation : école de bureau-accepte opératrice polyvalente à la diffusion équipe 2 X 8 Tourne sur plusieurs postes décapage 3 postes équipe de 3	Famille vit en déplacement - Retraite père retour à Toulouse-Villa à Cugnaux-petite commune proche banlieue toulousaine	Vit chez ses parents à Cugneaux	
971	Remplacment comme secrétaire		Mariage...elle est enceinte de son 1er enfant et l'élève	Monteur - soudeur
972	3 mois - Interrompt-			
974		Départ du couple - Vie en caravane-achat voiture et caravane à crédit	2è enfant un garçon	Travail en équipe itinérante sur chantiers
975				Rémunération conséquente
976				
977				
978	Entre à Motorola par relation familiale-demande W de bureau-accepte opératrice polyvalente à la diffusion équipe 2 X 8 Tourne sur plusieurs postes décapage 3 postes équipe de 3	Retour à Toulouse Habite au Vivier à Cugnaux-F3 750F/mois, Cité H.L.M. près domicile parents de Mme P. distance W du mari : 30 km (voiture), car de ramassage pour elle.	Age de la scolarisation (primaire) de l'aînée Mère assure garde des enfants en dehors des H. scolaires-se déplace elle-même le matin	Change d'entreprise Réintègre un poste fixe, en usine à Labège à 30 km du domicile. Même spécialité. Horaires : journée continue.
979	Nuisances : bruit-chaleur épuisement particulier - fabrication des diodes - filming - assemblage		Pas d'absentéisme - Pas de médicaments Fatigue	

- Jocelyne P

	FORMATION/PROFESSION DE LA FEMME	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORM. PROFESSION DE L'HOMME
1980		démarré l'accessoin à la Propriété par une location-vente - Loyer 1650 F/mois. Opération Habitat Social Individuel - Cugnaux-Face à leur immeuble.	La mère de Mme J.P. se déplace jusque chez sa fille pour garder les enfants	
1981		Passé l'acte de vente-maison clés en mains 35 M 5 terrain et frais compris - 20% à l'achat - Caisse d'Epargne Logt Crédit 13% .Mensualité 3000 F. Devrait bénéficier de l'A.P.L. - Travaux extérieurs.		

Mme E.S. Née en 1952

Père : mineur

Mère : marchande de poisson, puis après son divorce femme de ménage en France.

Son Mari : Né en 1932

Père : ouvrier à SUD-AVIATION

Mère : femme de ménage originaire du Tarn.

T a b l e a u n° 6

	FORMATION/PROFESSION DE L'EPOUSE	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT SANTE DU COUPLE	FORMATION PROFESSIONNELLE DU MARI
1966	- Sortie de l'Ecole (14 ans) sans diplômes. - 1er emploi : ouvrière à l'usine de bombons "Les 2 Colombes" "Assez bonnes" conditions de travail	Habitent avant leur mariages logements sociaux (construits 1960) chez leurs parents respectifs.		- Sortie de l'école (14 ans) sans diplôme - 1er emploi : usine de bombons "Les 2 Colombes".
1967				- 2ème emploi : ouvrier boulanger suivi de plusieurs changements de places pendant les 10 années qui suivent.
1970		1er logement social	- Mariage - 1er enfant	
1971	- 2ème emploi : ouvrière usine biscottes "paré". Travail à la chaîne, conditions de travail difficiles.			
1972				
1973	- 3ème emploi : entrée à MOTOROLA . opératrice en 2/8 . salaire de base 3.500 frs.		- 2ème enfant	

Mme E.S.

1974				
1975		2ème logement social (Ville Nouvelle Le Mirail)	- 3ème enfant suite à l'absence de contraception, puis, section des trompes	
1976		ières démarches pour l'accès-sion à la propriété : recherche et montage financier : - prêt bancaire terrain - prêt patronal - prêt à la construction - prêt aux jeunes ménages (CAF) - prêt départemental - crédit foncier. - aménagement/Maison Phoenix/ à Villeneuve Tolosane F5 - 95 m2		1ère année de chômage.
1978				
1979		- Mensualités de remboursement 1 700 francs Frs. mensuels.		- 3ème emploi : chauffeur livreur aux "Filles Wonder - souhaite s'installer "à son compte" comme boulanger avec différents prêts : - chambre de commerce - minotiers - hypothèques sur murs
1980	Ouvrière polyvalente : a demandé à pouvoir être en poste assis à moitié de son temps pour des problèmes de varices et de "jambes lourdes". Souffre du bruit.	Finitions : tapisseries, peintures, moquettes, carrelage, garage et extérieur.	Vient de subir une opération de varices	

Annie L. : Née en 1954, en Algérie

Père : mécanicien, puis accidents du travail : invalide

Mère : 7 enfants, fait des ménages et élève petits enfants.

Mari : Né en 1952 Toulousain

Père : employé municipal
Mairie de Toulouse

Mère : toulousaine - 7 enfants
fait des ménages.

T a b l e a u n° 7

FORMATION/PROFESSION DE L'EPOUSE	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORMATION PROFESSION-DU MARI
1964	Vient vivre à Toulouse avec sa famille H.L.M. Père invalide - mère 7 enfants		
1968		A 4 frères plus jeunes qu'elle.	Quitte l'école apprend tissage de plombier - n'exerce pas.
1970	En 2 : bonne élève, quitte l'école avec le brevet - père invalide		Plusieurs petits emplois
1971	1er emploi - confection à Toulouse 1 an.		armée
1972	2ème emploi - MOTOROLA entre par tests à l'assemblage (bi-noculaire) 2 x 8	H.L.M. sur ligne de car de remassage MOTOHOLA	Conducteur d'engins
1974	passé au contrôle polyvalente pendant 6 ans	Mariage 1er enfant - gardienne H.L.M. pillule-mauvaise circulation-abandonne	Accident du travail semi-invalidité entre à la Mairie de Toulouse-éboueur

126

Annie L.

FORMATION/PROFESSION DE L'EPOUSE	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-ENFANT-SANTE DU COUPLE	FORMATION/PROFESSION DU MARI
1975	2ème logement H.L.M. - près de l'usine, près de sa mère (garde enfants)	lui plusieurs opérations	
1978		2ème enfant - coût interrompu	éboueur
1979		3ème enfant - mère gardienne	sort à 3 h s'occupe un peu des enfants
1980	Perd le poste retour 3ème enfant passe aux tests à la finition avec machines (bruit) 2 x 8	Pillule mais déconseillée par le médecin - stérilet - infection - retire stérilet - coût interrompu 105 M2.	
1981	Cessel'activité salariée prend congé de 3 ans sans solde	4ème enfant demande section des trompes	

127

Eliane C. Née en 1949 - famille toulousaine
Père : employé de commerce
Mère : sans profession, plus tard
femme de ménage

Mr C. : Né en 1950
Famille toulousaine
Père : Employé aéronautique

T a b l e a u n° 8

	FORMATION/PROFESSION DE LA FEMME	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-SANTE-ENFANT DU COUPLE	FORMATION/PROFESSION DU MARI
1964	15 ans - entre en apprentissage de couture chez une patronne C.A.P.	Elle habite chez ses parents une maison au Pont des Demoiselles Pavillonnaire toulousain très ancien	Il habite chez ses parents à Colomiers, commune de la banlieue toulousaine	
1965	ouvrière usine de confection chez Villem-Patte d'Oie. 200 salariés.			
1966				
1967				
1968				
1969				
1970				
1971		habite une villa loyer 700,- frs par mois faubourg toulousain-nord (Les Minimes)	Mariage	Ajusteur-tourneur dans une entreprise pour l'aéronautique horaires de travail journalière continue.
1972	Arrêt - congé de maternité. Ne reprend pas son travail.		1er enfant : une fille qu'elle garde	
1973				
1974	Entrée MOTOROLA - information Journaux, tests d'habileté. opératrice à la prod. ligne de 25 travailleuses - soudure sur machine individuelle. nuisances : bruit - éclairage		enfant à la crèche familiale du quartier	

Eliane C. (suite)

	FORMATION/PROFESSION DE LA FEMME	RESIDENCE DU COUPLE	MARIAGE-SANTE-ENFANT DU COUPLE	FORMATION/PROFESSION DU MARI
1975				
1976				
1977				
1978	Congés de maladie longue durée	fin de bail - augmentation du loyer.	dépression-cure de sommeil 3 semaines grande maladie hospitalisation 3 mois - repos domicile : 9 mois prise de médicaments	
1979	Reprise à MOTOROLA mêmes conditions	Accession à la propriété Maison "clés en mains" programme G.S.C.I. 26 M. apport mensuel : 10% - 2 M 6 - Crédit Foncier 7%. Société G.S.C.I. (caisse des dépôts et consignations) 14% - prêt patronal 1 m x 2 mensualités : 2.400F/Mois 15 ans.	Proximité école de l'enfant - mercredi centre aéré de la commune	
1980				
1981	Monitrice, prend en charge son dossier de divorce	envisage vente de la maison perte - entreprise propose de la louer dans H.L.M. proche F3 : 750 F/Mois.	lui refuse, début de la procédure de divorce - conflits sur biens matériels, garde enfant.	
1982		Maison vendue.		

• DIRE ET MONTRER : UN FILM

MANIÈRES DE FAIRE, MANIÈRES DE FAIRE DIRE :
UN USAGE DE L'AUDIO-VISUEL DANS LA RECHER-
CHE SOCIOLOGIQUE

- I. L'AUDIO-VISUEL DANS LA PROCÉDURE DE RECHERCHE
- II. LA TECHNIQUE DANS LA PRATIQUE
- III. LE RAPPORT FILMANT-FILMÉ
- IV. BIBLIOGRAPHIE

Je ne sais plus vraiment comment cela a commencé, s'il y a même eu un commencement, ou si je peux seulement situer le moment où c'est devenu nécessaire - partir avec une petite unité portable et aller voir de près ce sur quoi, je travaillais théoriquement -. C'était durant l'été 77, je préparais depuis quelques mois avec d'autres sociologues et économistes, femmes pour le plupart, une communication pour le colloque de l'A.C.S.E.S. sur le procès de travail, notre objet était le procès du travail domestique. Plusieurs questions se posaient à nous, plusieurs hypothèses naissaient de cette vaste remise en cause des certitudes apparemment les plus tenaces. J'entrepris alors solitaire avec de petits moyens audio-visuels, de regarder, dehors mais surtout dedans, comment ça se passait, et si ça se passait ici et là selon notre hypothèse théorique, comment elle se trouvait modifiée ou renforcée. Le travail sociologique qu'il soit théorique ou empirique m'avait toujours semblé devoir passer par le travail de terrain animé par le goût du social, du regard et de la trace.

De ce regard, de ces dialogues avec des femmes chez elles, de la distance, mesurée par une double pratique, entre le visuel, le son et l'écrit, est née l'idée de faire un film vidéo sur cet objet : le travail domestique. Ce film n'a pas été pensé comme une juxtaposition de données non traitées, il prétendait montrer par l'image et le son ce qui pouvait fonder l'analyse théorique élaborée alors sur le travail domestique. Je me proposais en faisant le montage et malgré difficultés et insuffisances techniques, d'apporter par ce film une contribution à un domaine de la recherche sociale, au même titre que n'importe quelle forme écrite de travail de recherche. Ainsi d'emblée il ne pouvait s'agir de cinéma direct ou de documentaire, pas plus que de pédagogie ou de militance. Il était question pour moi de faire entrer ce projet dans une catégorie où l'audio-visuel serait moyen d'expression d'une recherche sociologique : le film deviendrait alors une forme de produit des recherches.

Depuis, d'autres recherches m'ont amenée à développer cette démarche qui consiste à conduire ensemble, une recherche sociologique effectuée de manière classique, c'est à dire au moyen de données verbales et chiffrées et un travail sur l'image ou sur l'image et le son mêlés, en vue d'une double production, écrite et audio-visuelle. Il s'est agi en particulier d'une recherche sur le travail à domicile dans la confection et le cuir autour de Toulouse, et présentement d'une étude sur les rapports entre travail salarié, travail domestique et habitat individuel péri-urbain.

Réfléchir à cette démarche, tenter d'en rendre compte et de la situer, est le moment nécessaire de cette pratique. Pas question donc, ici, d'entrer vraiment dans le domaine des rapports entre l'audio-visuel et la sociologie. Ce problème a été courageusement abordé par certain(e)s, il ne cesse pourtant d'être nié, dénié par d'autres (1). La sociologie a tout à voir avec l'audio-visuel, elle doit le constituer comme champ de recherche - en saisir les enjeux - les lignes de force, les langages et les implications dans la production des imaginaires à l'oeuvre dans les pratiques sociales. Elle doit aussi et dans le même mouvement s'en saisir en tant que technique de communication pour étendre son public et investir alors un domaine "plus vaste et plus diffus" celui de la culture.

I. L'AUDIO-VISUEL DANS LA PROCÉDURE DE RECHERCHE

Dans l'état actuel de notre démarche, nous n'avons pas utilisé l'audio-visuel en tant que technique de collecte de données, c'est-à-dire dans une phase amont du travail sociologique. Nous ne l'avons pas non plus placé en fin de processus en vue de démontrer par des images et des sons les principaux résultats d'une recherche. Il n'est donc pas plus utilisé comme moyen d'illustration que comme instrument de collecte d'une information particulière. A chaque fois nous avons jugé nécessaire de l'introduire à un moment clé du processus de production de connaissances c'est-à-dire à un moment où la problématique est reconstruite, les hypothèses consolidées et les contenus déjà élaborés substantiellement. Il se présente donc à nos

(1) Voir quelques éléments de bibliographie en fin de texte

yeux comme une autre manière de dire le social, ou de le faire dire. Tentative pour produire une parole sociale, une parole de connaissance, autre que l'écrit, et qui procède tout autant que lui, d'une construction, d'une interprétation du réel social, sans prétendre, par conséquent, à plus de vérité. On est donc confronté à la question d'un travail c'est-à-dire à une production qui a le vivant pour matériau, vivant social et relationnel, travail qui s'effectue avec un instrument particulier et à l'aide d'un savoir élaboré pour ce travail même. Point d'aventure, ni de coup de filet. Rien à voir non plus avec une conception du réel qui se donnerait à voir et à comprendre "directement par l'image et le son", parce que déjà là. Cette idée scientifique et positiviste peut être au coeur du cinéma vérité, voire d'une certaine conception du cinéma direct, elle imprègne semble-t-il toutes les technologies des sciences sociales - pour ne parler que de celles-là. La vigilance à l'égard de celles dont on parle ici n'est donc pas chose aisée. Faut-il aussi se rappeler que même s'il est question d'une autre parole sociale, tout comme l'écrit, celle-ci est traitement de réel, transformation et interprétation, quoi qu'on en veuille, quoi qu'on en dise. Autant alors tenter d'en contrôler le processus et partir avec l'intention avouée de montrer quelque chose, de s'immerger dans ce vivant pour en désigner des lieux de signification. Mais la production de connaissances est toujours procès de reconstitution d'un champ qui dans son mouvement produit à la fois de l'intelligible et de l'inconnu. L'inconnu ne saurait être résidu, alors même qu'il est produit de la connaissance. De même l'audio-visuel en tant qu'instrument de production de sens ne dit-il pas le réel, mais l'interprète en le construisant et tout en donnant du sens, développe de l'ignorance, comme pour l'écrit, tout cela peut oeuvrer de manière occulte et camouflée (1). Mais peut-être parce qu'il s'agit de techniques qui semblent plus directement en rapport avec le concret et conserver même après traitement, cette apparence si forte du concret, on a tendance à croire que l'image va dire la vérité, que tout sera dans l'image et qu'elle va pouvoir tout dire.

(1) A ce propos on peut se référer au travail de JL Godard dans sur et sous la communication : les professionnels de l'information.

Il y a donc une autre étape à parcourir, celle qui sépare la relative maîtrise de quelques idées, points forts de la recherche, de la saisie des images significatives, de la mise en oeuvre véritable de cette technique dans le champ social même. C'est alors que se pose le problème complexe du rapport à la technique.

II. LA TECHNIQUE DANS LA PRATIQUE

Eviter le piège de la fausse neutralité de la technique audio-visuelle c'est donc pour nous aujourd'hui recourir délibérément à une problématique, à une construction d'objet, à expliciter ce qu'on va filmer, où-quoi-comment.

Mais cette technique ainsi "contrôlée" dans le cadre de la recherche ne l'est pas pour autant sur le terrain où elle se présente à la fois comme instrument et comme signe.

La pratique de l'instrument me paraît toujours tout ensemble simple et compliquée. Simple, elle l'est comme la conduite d'une automobile. On peut en effet filmer sans connaître les lois de la lumière, du son, de l'électronique, de la même manière qu'on utilise quantité d'appareils sans avoir à connaître la physique, la mécanique, l'électronique.

En outre, ne faut-il pas se méfier du professionnalisme et de pédagogies qui restent imprégnées à leur insu des conceptions de l'Ecole Jules Ferry, et selon lesquelles il y aurait la manière neutre, objective, rationnelle d'enseigner : la bonne méthode pour pratiquer une technique et du savoir ; conception qui repose aussi sur l'idée de la neutralité des techniques et des savoirs et dont seules seraient sociales, les fins qu'ils servent. Une telle conception conduit à une uniformisation du regard et de l'image, la présuppose et la renforce.

Ainsi dans les formations courantes, l'usage des instruments vient-il loin derrière la théorie qui fonctionne toujours, quand elle est coupée de la pratique, à éliminer ceux, celles, pour qui son usage social n'est que strictement scolaire (1).

(1) Un atelier aura ce thème pour objet lors des journées internationales de l'audio-visuel, dans la formation et la recherche qui se dérouleront à l'Université du Mirail à Toulouse la première semaine de Mai 1983.

Mais la vidéo n'est pas un outil simple à supposer même qu'on l'ait "démystifié" en tentant d'en réduire la distance par un apprentissage différent. Très sophistiquée elle pose des colles à l'usager, à l'usagère par sa fragilité, sa vulnérabilité et ce d'autant plus qu'on la pratique seule. Elle implique une certaine division du travail, une séparation des fonctions : prise de son, image et accessoires. Partir seule sur le terrain, réunir toutes ces dimensions, c'est forcer quelque chose ; en allant contre la division des fonctions on s'expose à de multiples pièges : oublis simples, persévération mentale face à une panne, contrôle insuffisant de la lumière, de la prise de son (1). Mais la maîtrise technique n'est pas suffisante, le rapport aux autres, médiatisé par ces instruments entre dans la nature et la "qualité" de l'image ; il est fait d'autre chose que de savoir technique, de cadrage et d'immobilité de la caméra. En outre, il convient de s'interroger sur ce qui tend à prédominer dans la pratique de l'audio-visuel, ici la vidéo légère. Dans la mesure où ce champ est déjà largement investi par des hommes, ce sont donc des pratiques, des regards, des manières de regarder le social et d'utiliser les instruments qui tendent à se généraliser, alors que, relevant d'un seul des deux sexes sociaux elles ne peuvent prétendre à l'universel.

Comme partout ces pratiques et ces regards fonctionnent comme la norme et laissent peu de place à une entrée différente dans ce champ. C'est pourquoi il en coûte tellement aux femmes qui s'en mêlent, surtout si elles refusent d'avoir à montrer davantage de compétences et de savoir pour s'y faire admettre. Je connais des femmes qui ont déployé un zèle considérable à apprendre et maîtriser le langage, les pratiques, les tics mêmes, plus qu'il n'était

(1) L'oreille est tellement sélective, tellement filtrante qu'elle ne perçoit pas le bruit parasite d'un appareil électrique branché quelque part dans les lieux où l'on filme et il n'est pas question de filmer avec un casque sur les oreilles.

nécessaire, pour se faire reconnaître dans le milieu. Il me semble qu'on doit pouvoir transgresser cette loi des rapports entre les sexes selon laquelle il faut être plus, pour être au moins égale et qu'une pratique différente ne devrait pas signifier toujours : incompetence. L'audio-visuel parce qu'il est une technique nouvelle est un enjeu non pas d'une compétition entre les sexes, autre forme des rapports que les hommes et les femmes entretiennent avec la technique, mais plutôt celui d'une appropriation ouverte aux différences de sexes, d'âges, de cultures, prenant appui sur de réelles différences dans les manières d'apprendre, de rendre, de regarder, d'entendre. L'idée d'une logique immanente de l'outil est donc à questionner.

L'audio-visuel est décidément un outil complexe, car il est aussi en lui-même : signe. Les signifiants caméra, magnétoscope, micro renvoient à des signifiés liés à l'histoire de l'objet et à son mode d'utilisation dans les média. L'exhibitionnisme des appareils tient aussi à leur forme. Il est évident que le petit micro cravate n'a pas le même effet et n'occupe pas la même place que le micro tendu au bout d'une perche, davantage signe de pouvoir. Les appareils confèrent à ceux qui les manipulent, du faire valoir, de la visibilité, du pouvoir sur le terrain, sur les gens et sur l'objet à traiter ; ils ne sont jamais neutres.

La question revient donc à trouver les moyens de réduire au maximum leur dimension de pouvoir, si on veut saisir autre chose que de la mascarade, du conventionnel ou de la sidération, et si on souhaite établir un rapport entre la personne qui filme et celle qui est filmée, proche du dialogue, de l'accompagnement, du contrepoint pourrait-on dire. Nous y reviendrons.

Pour nous ces moyens sont divers et opèrent à des moments différents du processus de prise de vues, de contact avec le terrain.

Tout d'abord la caméra est introduite quand des contacts ont déjà été pris, les objectifs du film clairement explicités, c'est-à-dire quand il y a accord sur l'ensemble de l'opération.

J'interviens seule le plus souvent : allègement maximum de l'équipe afin de préserver la qualité du contact toujours fragile, toujours menacé de se figer dans des rôles, de la

surenchère... Tous ces appareils sont pour moi, mes outils de travail, voire de travail domestique. J'ai toujours l'impression de porter et de déposer mes paniers à provisions dans un coin des maisons. J'installe mes spots tout en parlant, laissant le chien, les enfants traverser tout cela comme si de rien n'était, incapable de demander qu'on fasse attention à mes objets, alors même que je veux les faire oublier, et les oublier moi-même afin qu'ils pèsent et gênent, le moins possible.

De plus par fatigue, par nécessité, par refus aussi de tout prendre, "de faire cracher le terrain", par envie aussi de dialoguer sans les outils, on alterne les moments avec et sans caméra : on introduit de petites séquences de visionnement des images déjà prises; sans changer de ton ou de manières de faire. Je reprends mes instruments comme si je me remettais au travail après une petite pause. Combien de fois me suis-je dit que je venais de perdre l'essentiel, que j'aurais dû avoir la force de demander de recommencer, d'attendre que mes outils soient prêts, mais je sais d'expérience que cela n'est pas possible - il ne peut y avoir de mise en scène - A moi de savoir intervenir dans le continu, dans la trame, sinon tout le monde se met à jouer à la caméra.

III - LE RAPPORT FILMANT - FILMÉ

Il est évident que le recours à ces moyens pour atténuer volontairement l'effet "pouvoir" de la caméra ne saurait suffire à définir le rapport que les personnes en présence entretiennent entre elles directement et à travers l'outil. Parler de cette relation n'est pas simple car elle s'établit sans préméditation, en ce qui me concerne, elle ne dépend d'aucun apprentissage, et se voulant plutôt désapprentissage, elle ne peut être analysée qu'après coup.

La situation se présente ainsi : deux personnes, une caméra, un enjeu. Pour la première, l'expérience reviendrait à parler dans ses lieux et son environnement, de sa pratique, de son histoire ; à accepter qu'à travers son récit, un portrait sociologique se dessine, sous l'oeil de la caméra. Pour l'autre, celle qui filme, il s'agirait de faire en sorte que ce récit reprenne et suive les points forts des interviews et des analyses de contenu déjà élaborées tout en préservant la polysémie des images, des paroles, des situations. L'enjeu c'est quelque chose à montrer, à dire, à faire dire qui relève directement et

explicitement du travail de recherche, c'est aussi pour la personne filmée parvenir à s'adresser à d'autres à travers la caméra. On ne saurait donc prétendre là encore entrer dans un rapport neutre, transparent, et objectif. Toutefois nous en refusons les lectures hatives et fausses, celles qui veulent en rabattre le sens sur une seule dimension : la manipulation - Précisons qu'on ne conduit pas la personne filmée là où elle ne veut pas aller : on ne filme pas à son insu ce qu'elle tient à préserver, on ne la livre pas non plus à l'oeil de la caméra, la laissant dire et se dire - à l'instar de l'entretien non directif qui sous couvert de liberté, vise bien à saisir de l'incontrôlé, de l'inconscient au travers d'une parole qui n'a d'autre interlocuteur que son écho.

Dans ce rapport filmant-filmé, on suit, on écoute, on accompagne. La caméra devient prolongement de ma main, de mes yeux, de mes oreilles, de mon corps ; elle bouge avec ma respiration, elle tremble quand je change de point d'appui, chacune de nous la fait vivre comme regard. La caméra saisit donc ce regard porté non pas vers l'objectif de l'appareil, mais vers celle qui filme. Les yeux se rencontrent, les paroles s'enroulent et s'enchaînent, quelque chose du plaisir de l'échange, de la communication de la complicité, se vit dans ce rapport.

Si ma caméra s'égare sur des objets de l'environnement, le regard de l'autre vient me chercher, me rattraper, me rappeler à l'ordre du dialogue, du face à face. Je ne me tais pas, j'interviens au contraire, car je sais qu'elle dira ce qu'elle a à dire de son histoire, de ses pratiques quoi que j'en dise ; elle n'attend pas la question, elle ne prétend pas à la bonne réponse, car elle sait que l'important c'est son histoire et comment elle la parle, ses gestes et comment elle les accomplit.

Peut-il y avoir une tierce personne dans un tel rapport ? Certes non, car à supposer que la personne filmée accepte encore le dialogue et conserve une même attitude, c'est de toutes façons moi qui serai différente, qui entrerais dans un autre rôle sous cet autre regard et qui modifierai la relation.

Il y aurait beaucoup à analyser du rapport filmant-filmé, est-il donné une fois pour toutes par la situation institutionnelle, on peut en douter, d'autres composantes le constituent et le modifient. Rarement univoque, il donne

pourtant sens à l'image. C'est lui par exemple qui m'autorise à filmer un maquillage en gros plan et à ne pas insister, tout en même temps, sur cette image du visage tenu au bout de la caméra - car si cet oeil matériel suit ma curiosité, satisfaite par le rapport établi, il traduit aussi ma propre gêne - Devenue mon regard, la caméra transforme toute image en acte du regard.

Il faudrait aussi parler du montage, de cette mise en correspondance des images, des sons, des sens. Dans mon travail, il n'obéit qu'au souci de montrer, montrer sans démontrer, sans imposer une lecture, du redoublement de sens. Au contraire, il faudrait parvenir à faire l'écriture-montage sans casser l'imaginaire, favoriser les multiples lectures, en brisant l'envie de tout dire, de tout montrer. Un bon montage serait peut-être -pour un film sur le social - celui qui permet un acte individuel de déchiffrement - qui indique et pointe seulement quelques petites choses, agencées sans inflation de signification, pose question, ouvre à la réflexion.

Ceci nous conduit pour conclure à nous interroger sur la place occupée par les documents audiovisuels dans la production des connaissances sociologiques. Elle est hélas aussi petite dans la recherche que dans l'enseignement. Pourtant cette forme de parole sociale peut avoir une écoute plus large que l'écrit. Son impact l'apparente aux moyens de transmissions orales, qui laissent large place à l'imaginaire et contribuaient cependant à construire, les rapports au monde.

Parce qu'elle permet une diffusion collective, cette forme de produit de recherche peut toucher un public non spécialiste, beaucoup plus étendu que celui des rapports de recherche. Elle permet aussi que quelque chose du travail revienne aux chercheurs sous forme critique et reviennent aux acteurs sociaux - ceux du terrain et les autres sous forme de connaissance et de reconnaissance. Enfin, les documents audio-visuels pourraient faire sortir la recherche sociologique de son usage bureaucratique et contribuer à réajuster la connaissance qu'une société a d'elle-même.

Février 1983

BIBLIOGRAPHIE

Epistémologie sociologique - N° 9 - 1970 - M. Th. DUFLOS
Les techniques audio-visuelles et la collecte des données en recherche sociologique.

- Colette PIAULT - Enregistrement synchrone et film sociologique

- Pierre NAVILLE - Recherche pour une sémiologie de l'image optique.

Communications - N° 4 1964 - Seuil - recherches sémiologiques

Art Sociologie - Vidéo - 10-18 - 1977 - Fred POREST

Cinémaction n° 9 - 1979 - Le cinéma au féminisme

Introduction à une véritable histoire du cinéma - Jean Luc GODARD - Albatros 1980.

La chambre claire - Note sur la photographie - Gallimard 1980 - ROLAND BARTHES

Ecrit sur l'Image - R. DEPARDON : correspondance newyorkaise - Alain BERGALA - Les absences du photographe - Libération - Ed. de l'Etoile 1981.

Recherches amérindiennes au Québec - Le cinéma ethnographique - Volume n° 4 - 1981

Cinéma, regard, violence - Les cahiers du G.R.I.E. - octobre 1982.

TROISIEME PARTIE

- LES MODES DE GESTION DES ESPACES - TEMPS
- GESTION - TEMPORALITÉS - TRAVAIL
- LA QUÊTE DU PAVILLON

• LES MODES DE GESTION DES ESPACES - TEMPS

Une recherche est quelque chose de vivant, elle ne se laisse pas faire ou traiter comme on avait pu le penser dans la phase d'élaboration du projet ; elle subit l'impact d'un double système de phénomènes qui contribuent à sa transformation. Des phénomènes extérieurs : l'histoire de la discipline, les avancées et affirmations théoriques, les modes aussi, et ceux qui semblent dépendre de son mouvement même, de sa croissance, de son développement. Et c'est sans doute là que le terrain prend sa revanche : la richesse des données qu'il peut livrer, pour peu qu'on ait su ne pas le brutaliser, sait déborder des grilles trop formelles, renvoyant de façon brutale à qui l'analyse, ses propres projections.

Ainsi en est-il tout particulièrement de la notion centrale de l'étude - celle de mode de gestion des espaces-temps. Elles laissent entendre et attendre, la mise à jour de trois ordres et niveaux de contenus.

Des contenus relevant de l'ordre proprement empirique, qui nous conduiraient à repérer et identifier des ensembles de pratiques, des contenus de tâches, des moyens de gestion, des objectifs discernables : système organisationnel, comme autant de manières de gérer différemment les articulations centrales concernant le travail domestique, le travail salarié, et l'habitat, se donnant à lire comme de véritables modèles (pouvant en cela faciliter la planification) : variations pouvant aller d'un modèle traditionnel de gestion appuyé sur des valeurs familialistes très fortes, à un modèle "porteur de changement" témoignant d'un nouveau mode d'insertion dans le travail et dans le domestique, consommant pour ce faire biens et services d'équipements privés ou publics.

Un autre ordre de contenus pourrait être retenu qui traduit un mode de penser le social et la science sociale. Il prend appui sur l'idée d'un individu rationnel, cohérent, sachant ce qu'il fait et vers quoi il va... Il s'ancre sur une conception très occidentale de la liberté, saisie dans la notion de projet et de sens donné à sa vie. On devrait alors dégager la rationalité des pratiques, leur logique, leur principe logique d'organisation. A l'idée d'une logique de la production semble faire écho celle de logiques

des modes de vie. Les familles seraient ainsi mobilisées ou se mobiliseraient activement sur des projets de vie qui soit réussissent, soit avortent, mais "ne perdent pas le nord". Ainsi les pratiques des femmes - qui ici nous intéressent ne pourraient elles être que logiques, rationnelles, cohérentes, c'est à dire mobilisées "nécessairement" en vue d'une gestion efficace compte tenu des moyens disponibles - d'autres pratiques dites alors irrationnelles précisément parce qu'elles échappent au modèle logique défini préalablement, mettraient en péril le projet ou joueraient un rôle compensatoire ; dans tous les cas elles n'auraient de sens que rapportées à l'ordre rationnel des pratiques.

Nous voudrions éviter ces constructions de sens produites par le sociologue à partir de son imaginaire théorique - et qui le poussent à traiter ses propres catégories "comme des réalités dotées d'une efficace sociale" (1).

Un autre ordre de contenu se rattache plus directement au positivisme par sa manière d'expliquer les phénomènes observés. La désignation des causes et des déterminations reste en effet un modèle explicatif privilégié en Sciences Humaines. Pour ce qui est de notre objet, on devrait proposer une variation des modes de gestion suivant la place occupée dans la production. Le travail, déterminant principal des modes de vie familiale, resterait ce facteur extérieur, généré ailleurs que dans la famille et capable, par ses effets, d'en expliquer les modalités de fonctionnement. Nous aurions pu adopter ces démarches et proposer des résultats suivant ces niveaux d'analyse. Pourtant nous allons tenter de rendre compte de contenus appréhendés à d'autres niveaux. Ceux par exemple qui tiennent compte des temporalités, ou des enchaînements de pratiques dans leurs contradictions - ceux qui donnent place aux conditions matérielles opérantes dans les pratiques mais tout à la fois, aux liens de celles-ci avec les imaginaires sociaux tels qu'ils s'incarnent dans les histoires et les pratiques singulières.

(1) P. BOURDIEU : le sens pratique "objectiver l'objectivation" p. 64 éd. de Minuit, 1980.

Cette démarche qui est la nôtre n'est pas une coquetterie de sociologues, elle s'est élaborée dans notre pratique de travail à trois : constante et lente gestation de la recherche visant à traduire une connaissance du terrain qui ne se laissait pas faire par les procédés plus classiques. Certitude de chacune que les processus devaient s'appréhender par les non dits, le non explicite - une gageure !

C'est pourquoi nous laisserons délibérément de côté tout ce qui concerne les tâches, les moyens utilisés, la répartition des rôles, les contenus de travail, les budgets-temps etc... Les études très nombreuses et répétées sur les budgets-temps ont - en leur temps - apporté un certain type d'informations sur ces questions pour qu'on n'ait plus aujourd'hui à les reposer en ces termes. Des études plus fines et plus récentes sont allées beaucoup plus loin dans l'analyse du travail domestique, sa nature et son lien constant et multiforme au travail professionnel qu'il s'agisse de celui du mari ou de celui de la femme. Elles ont saisi sa significative circulation au sein des lignées féminines ; le rôle joué par le travail des femmes du "groupe domestique" - sur les comportements d'activité, les filières d'emploi, les qualifications et les carrières des hommes et des femmes. Nous ne pensons pas qu'il y ait à revenir sur ces résultats - nos recherches celle-ci ou d'autres ne feraient que les répéter.(1)

Pour ce qui est de l'habitat et de celui qui nous préoccupe dans cette recherche à savoir la maison individuelle achetée dans le péri-urbain des grandes villes, d'autres recherches ont souligné l'importance et la signification pour les familles de l'effort consenti pour accéder à ce

(1) Voir en particulier les 2 récents rapports de recherche :

- trajectoires professionnelles et stratégies familiales C.N.R.S. L.E.S.T. mars 83. A.T.P.franco-suédoise
- travail professionnel et travail domestique -L.E.S.T Anne Marie Richard - mai 1983

et en ce qui nous concerne plus directement, les travaux sur le travail à domicile, cf. G.R.I.E.F. II - Université Toulouse le Mirail.

type d'habitat. Certaines ont enrichi la connaissance des pratiques sociales telles qu'elles se développent dans les lotissements pavillonnaires en "cassant le mythe de l'uniformité de la maison individuelle", "et en montrant que l'univers pavillonnaire est aussi ségrégué que le collectif" dimension pertinente dans notre travail.

Nous prenons appui sur ces recherches publiées en France, pendant et après l'appel d'offre du Plan Construction, elles aussi, nous ont conduit à préciser et spécifier davantage l'apport de notre étude et sa démarche (1).

Telle que nous l'entendons aujourd'hui, le mode de gestion ne répond donc plus aux questions : qui fait quoi, avec quoi, et comment, au sens strictement matériel, il doit rendre compte des deux dimensions des pratiques sociales, leur dimension spatio-temporelle, et celle qui les relie à travers les histoires individuelles aux grands mythes de notre société, aux imaginaires sociaux.

Les rapports entre habitat, travail et modes de vie sont des rapports aux lieux et aux temps. Gérer le champ domestique et les composantes matérielles du travail salarié, c'est surtout gérer des espaces et des temps, car la nouvelle réalité du travail domestique c'est à la fois sa soumission aux temps, rythmes, horaires, localisation, distance aux lieux du travail salarié ; c'est en retour son impact sur le travail professionnel, saisi par exemple dans le choix du lieu de travail toujours en balance avec le travail lui-même. Ce double rapport fait intervenir le temps, la durée, l'histoire de la vie familiale et celle des logements successivement occupés. Les pratiques sont donc irrémédiablement ancrées et captives des espaces-temps, elles s'y structurent.

Notre propos est aussi soucieux de donner place à ce qu'on peut appeler la tonalité des pratiques et de la gestion. Tonalité donnée par l'emprise de l'imaginaire dans les pratiques et de son lien aux imaginaires sociaux, aux mythes qui traversent la culture domestique, comme autant de

(1) A cet égard nous évoquons surtout deux recherches :

- F. Godard - P. Cuturello : Familles mobilisées - Plan Construction - juillet 80.
- M.C. Jaillet : Lotissements et pratiques sociales - St Orens de Gameville - C.I.E.U. Toulouse - avril 79

moyens, "d'opérations pour confirmer la légitimité" de l'enfermement des seules femmes dans le domestique. Tonalité donnée également par la réalité des temps vécus, par les temporalités toujours manifestées et par le corps. Tonalité signifiée aussi par le corps dans l'espace et qui se dit à travers la parole, dans ce "langage parlé, toujours débordé par le corps" comme le dit si fortement R. Barthes. Tonalité saisie encore par les photos, comme images arrêtées du corps dans un espace - à la fois environnement et production de ce corps même - qui se dit enfin tout entier dans le film.(1)

Enfin, nous nous proposons d'éclairer un peu l'enchaînement des pratiques, précisément à travers ce corps qui en est toujours le médiateur et de montrer comment de l'intérieur du mouvement même de la vie en ce qu'elle a d'irréremédiablement social, s'articulent et s'engendrent les pratiques entre elles.

A travers les discours et les photos recueillies et analysées comme nous l'avons indiqué plus haut, il ressort que la double charge d'activités, travail professionnel et travail domestique, n'est pas planifiable, n'est jamais planifiée et ne pourra peut-être jamais l'être. Ceci notons le tout de suite, renvoie à l'utopie l'idée d'une prise en charge étatique de la reproduction, à moins que ne soient transformés les rapports de sexe, à la fois dans la production et la reproduction ; en supposant bien évidemment que les rapports de classes que nous connaissons aient eux-mêmes été transformés.

Il s'agit en effet d'organiser les successions de charge de travail, de les imbriquer, de les superposer, ou au contraire, de les désimbriquer, d'effectuer des continuités, sortes de "fondus enchaînés" ; de jouer sans cesse sur ce qui marche ensemble et ce qui est incompatible, car il n'y a de constantes que celles qui rythment inmanquablement les espace-temps que sont les temps sociaux (ho-

(1) Un film vidéo 3/4 pouces couleur - 40' a été réalisé dans le cadre de cette recherche. Il met en scène dans un rapport à deux, deux femmes, une opératrice en électronique dans sa double journée, telle qu'elle la vit et la raconte dans sa maison individuelle, entre ses deux enfants et l'usine, et une autre femme sociologue

- La vie en deux - réalisation et image : Monique Haicault, montage Cévanne Haicault - sept. 82 sept 83.

raires de travail, horaires scolaires, week-end, congés). Et encore, on peut déjà faire une réserve et souligner que les temps sociaux sont, eux aussi, immergés dans les temporalités différentes et particulières, susceptibles donc de réduire leur prégnance si on joue avec les distances, c'est-à-dire l'espace. Ainsi peut-on remarquer dans les histoires des familles de notre échantillon, une période où on va chercher à réduire d'abord la distance qui sépare des lieux de garde des enfants (gardienne, mère de la femme) pour plus tard tenter de réduire celle qui sépare les enfants de leurs lieux scolaires ; cette exigence rencontre celle qui consiste à vouloir réduire la distance ou le temps, qui séparent le domicile des deux lieux de travail. De leur côté, le prix des loyers ou le coût local de la construction, modifient aussi les rapports aux temps sociaux. Ainsi acheter dans la commune du S.D.A.U. ou dans le péri-urbain à 20 km des lieux de travail, en fonction donc du prix du terrain, interfère de manière différente sur le rapport aux horaires de travail (cf. Annie L. à 30 km de Motorola et Mme C. dans un lotissement de Cugnax à 1/4 d'h. de l'usine, l'une commence sa journée 2 H plus tôt que l'autre et voit sa gestion alourdie, en conséquence).

Les horaires de travail des femmes imposent certes leur rythme à la gestion de l'ensemble, mais on sait aussi que si les femmes acceptent la dureté du travail en équipe de 2 x 8, c'est pour libérer du temps pour le travail domestique. Cette impossible planification s'exprime bien dans les discours contradictoires sur les préférences quant aux équipes - quand on est du matin on a un peu de vie de famille le soir - mais à quel prix de fatigue - quand on est du soir, on arrive à faire un peu plus de travail domestique le matin, la maison étant plus ou moins vidée de ses occupants habituels - "mais jusqu'à 10 h. à l'usine, il faut y arriver, et tout le monde est couché quand on rentre". On pourrait ici s'interroger sur l'insistance de cette entreprise et qui n'est pas la seule, à imposer l'alternance. Certaines femmes demandent en effet à travailler toujours du matin, d'autres, plus rares à travailler toujours du soir. Aucune ne sait dire ce qui lui conviendrait réellement le mieux, car elles perdent en "vie de famille" ce qu'elles gagnent en temps domestique et réciproquement. Cela dépend en outre du moment de l'histoire familiale, de l'âge des enfants. M.L. : "j'ai

demandé à faire le soir seulement, ça ne gênait en rien l'usine vu que je faisais quand même mes 8 h., on me l'a refusé, j'avais 2 bébés... ça gênait l'organisation du travail..."

Situation impossible et que l'alternance dans sa dureté rend possible à condition de vivre sur un rythme de quinzaine et non hebdomadaire comme tout le monde... L'unité devient la quinzaine et non la semaine. "On y trouve son compte en vivant une moitié double chaque semaine". Les horaires partiels ? "On perd trop sur les salaires, et on dépense autant de temps et d'argent en transports, il me faudrait de toutes façons la 2ème voiture". Mais A.L. ajoute qu'elle aurait moins de fatigue, une meilleure vie de famille, une gestion plus souple. La contradiction est là, signe tangible que la double exploitation des femmes n'est pas elle non plus, planifiable, de l'extérieur.

Cette temporalité - imposée par le travail salarié, l'est pour une main-d'oeuvre spécifique la main-d'oeuvre féminine - celle qui suppose sans jamais que soit vraiment exprimés dans les deux lieux de travail (salarié et domestique), l'existence du travail domestique pour toutes ces ouvrières. Elle est vécue par toutes sur une tonalité d'insatisfaction, de manque, d'inachèvement sur laquelle peut se greffer la culpabilité, pour peu que l'imaginaire social de la bonne mère-épouse les tennaille un peu plus serré.

Dans l'espace-temps du travail salarié, la maison est là toute entière et de plusieurs manières. Dans le corps qui assure, tronc membres et tête, la médiation - et qui détient la mémoire des pratiques inscrites en fatigue, en maladie, en accident, en habitus de classe et de sexe - Le maquillage, les vêtements sont là pour faire oublier l'autre corps au travail, le domestique (cf. le film et le moment de rupture du maquillage entre les deux journées - rite de passage d'un lieu à un autre). La maison est là aussi dans les relations de travail "pendant les pauses, je discute avec les collègues, des catalogues et des vêtements de la Redoute", "des gosses" "du projet de faire construire" du nombre de pièces envisagées ; "elles se montent le coup" nous dira le chef de service logement de l'usine. Elles parlent aussi "comment elles font tout à fond" "mais je me demande si c'est réellement vrai, car ça

n'est pas possible ou alors il faut être doté d'un courage que personnellement je n'ai pas". Marieth. En effet et nous y reviendrons, les femmes se racontent des histoires sur leur travail domestique, leur gestion entre elles, elles le vivent sur un mode inflationniste et c'est semble-t-il là "au travail" qu'elles entretiennent, entre elles, chacune contre elle-même et les autres, l'imaginaire de la parfaite maîtresse de maison - C'est à celle qui dit en faire le plus. Comme s'il fallait compenser par ces dires, la mauvaise conscience, entretenue de toutes parts, de "laisser la maison et les enfants". Les photos nous ont permis de constater que les femmes "lâchent sur le domestique" qu'elles peuvent laisser les lits défaits, la table de cuisine non desservie, le linge non repassé, les carreaux sales sans que la maison paraisse à la dérive, et sans pour autant que les femmes le revendiquent. On a souvent l'impression que le travail salarié leur permet de "laisser" du travail domestique, qu'elles ont enfin par là, un alibi et pour elles-mêmes et pour les autres, tant est tenace l'imposition des rôles et des fonctions sociales. Ceci donne une mesure de la morale de travail domestique pour les femmes des sociétés du salariat, puisqu'il leur faut entrer dans les rapports d'exploitation capitalistes pour tenter d'atténuer l'aliénation où les plonge aujourd'hui le travail de reproduction.

La maison est là encore dans le rapport au travail et ses conséquences sur la promotion : "quand les gosses sont malades, c'est tantôt l'un, tantôt l'autre qui manque, pour moi, je perds la prime d'assiduité, pour mon mari, non, mais c'est plus difficile, bah, il le fait, mais c'est plus difficile pour lui de garder les gosses malades que pour moi". Les femmes utilisent au maximum tous les droits quand il s'agit des congés. Certaines entreprises en tiennent compte dans leur planning de travail. Si l'on voulait parler de moyens sociaux intervenant dans la gestion on pourrait faire une large place à ces droits - "on a droit à 4 jours par an et pour les 2 enfants, c'est rien quoi, on est obligé de se rabattre sur la maladie - ça m'est arrivé de tomber malade, de me mettre en maladie et ma fille a une crise d'appendicite, elle est rentrée en clinique et moi aussi, je suis restée coincée à la clinique pendant 8 jours, tant que mon mari rentre". Ainsi le pré-lèvement opéré dans la production pour assurer la reproduction indique bien le rapport de force dans lequel se trouvent ces 2 "spères" à travers la pratique de gestion des femmes ; articulation certes, mais conflictuelle,

négociée au coup par coup, en situation permanente de rupture et tout le temps à réajuster.

C'est ce qui nous fait insister sur la composante charge mentale de la gestion. Cette charge mentale est produite par la nécessaire contrainte à l'ajustement et qui concerne le long terme, le court terme et l'immédiateté.

Dans le long terme, la charge mentale est une accumulation de prises en charge dans des domaines de plus en plus étendus qui naissent au cours du cycle de vie. Ainsi, l'éducation des enfants, leur scolarité puis la charge de les aider à trouver du travail, la charge de leurs problèmes affectifs ou sexuels, semblent en ce qui concerne notre étude, très mal partagée dans les couples - (cf. le film). Cette charge est certes variable selon les couples mais elle est toujours plus lourde pour les mères, que les pères ; elle tend à augmenter avec l'histoire du couple. Ainsi M. Th. a-t-elle à s'occuper entièrement seule de la mise au travail de trois de ses 4 enfants. Son mari s'occupait davantage des enfants quand ceux-ci étaient petits. Dans le long terme, on peut aussi faire une place à l'acquisition de la maison, qui dans la plupart des cas observés, implique un ensemble de démarches, de papiers à remplir, de rapports avec les administrations - toujours accomplies par les femmes - de manière toujours invisible et à peine reconnues par elles-mêmes.

Dans tous les cas étudiés, les femmes se sont chargées des démarches pour l'acquisition de la maison individuelle.

Dans le court terme, la charge mentale est donnée par la nécessité d'assurer le quotidien dans sa répétitive banalité - telle qu'on l'entend généralement - Là encore, c'est dans l'espace-temps du travail salarié que sont le plus souvent pensées, prévues, anticipées, la plupart des pratiques de la reproduction, tant dans leurs contenus que dans leurs capacités à se superposer ou au contraire à se succéder sans temps morts. Un tel montage des pratiques entre elles, est considéré par nous comme la part la plus invisible de cette gestion - sa modalité organisationnelle essentielle. On a parlé beaucoup dans le milieu sociologique du travail domestique comme "disponibilité permanente", "relation de services", on en a défini ainsi la face la plus visible, celle quasiment substituable : les gestes les faire. On n'a pas encore assez parlé de cette charge mentale qui, selon nous, donne sa tonalité majeure au mode de gestion des espaces-temps du travail salarié et du travail domestique.

Ceux-ci peuvent alors se trouver dissociés, en opposition ou au contraire en phase, mais ils sont le plus souvent commandés pour la nécessité de gagner du temps ou de ne pas en perdre. Ainsi tous les déplacements hors travail et hors maison sont-ils une perte de temps : "ça m'évite une perte de temps". Réduire les déplacements c'est réduire la dépense en temps. La recherche des gains de temps, prise ici comme composante de la charge mentale, construit véritablement un rapport au temps très particulier qui distingue en cela, les femmes des hommes. Les femmes se trouvent le plus souvent dans un rapport réifié à l'espace et au temps ; car figer l'espace, c'est arrêter le temps.

En outre, cette temporalité est vécue sans cesse sur le rythme de la maison et du travail salarié, rythme binaire, lié à un rapport à l'espace qui se structure également à partir de la maison et du lieu de travail. L'espace se trouve alors balisé en zones tolérées parce que fonctionnalisées par les nécessités de la gestion et en zones autocensurées parce que gaspilleuses en temps. Les femmes de notre étude qui habitent le péri-urbain de Toulouse ne vont pas souvent "en ville" sauf celle qui a gardé ses habitudes de consommation dans un grand magasin et qui trouve là son temps pour soi, c'est elle aussi qui a choisi une vieille ferme à retaper "et prend son temps pour le faire".

Mais, rappelons le, c'est moins ce que les femmes de notre étude font "pour y arriver" qui nous intéresse ici, que la charge et la mobilisation que cela suppose, c'est aussi les conséquences entraînées par de telles pratiques quant au rapport plus général et plus fondamental, aux espaces et aux temps qui retiennent notre attention.

En effet toutes ces pratiques sont structurantes, elles construisent un rapport à l'espace et des temporalités, qui sont utiles et efficaces dans les activités salariées. Au transfert de compétences déjà mentionnées par plusieurs d'entre nous et relevées dans notre étude sur le travail à domicile (1980, 1982) vient s'ajouter le transfert du rapport au temps et à l'espace tel que le corps l'a appris et intégré. L'intériorisation de la chasse aux gains de temps qui réifie le rapport à l'espace, est totalement opératoire dans le travail salarié. Il explique la "capacité" des femmes à supporter les cadences, les postes fixes (à la chaîne), les augmentations de rendements, l'adapta-

tion aux postes à la fois très répétitifs, comme à ceux qui demandent une organisation spatio-temporelle très serrée (ex : Motorola). De la même manière le travail salarié recycle en permanence les compétences utiles au travail domestique, ainsi dans un lieu comme dans l'autre la force de travail ne risque pas une perte de "qualification", qualification qui comme on le sait, n'entre jamais dans les évaluations du travail, ni dans l'analyse des postes de travail.

On peut se demander alors comment l'accession à la propriété d'une maison individuelle dans le péri-urbain d'une grande ville, intervient sur ce rapport particulier aux espaces-temps. Nous avons constaté que ce type d'habitat véhicule une néo culture domestique très prégnante - celle du "propre total" imposant en quelque sorte une gestion totalisante, qui tend à alourdir la charge mentale et à colmater davantage les espace-temps. L'enfermement du corps s'accomplit dans ce lieu ambivalent qu'est la maison individuelle (nous aurons l'occasion de reprendre ce thème). Etre une bonne gestionnaire, une meilleure gestionnaire que les autres, "une femme sublime devient vite une contrainte aliénante pour peu que la maison soit vécue comme une dette, "plus elle me coûte et plus je lui dois". Avec ses accessoires intérieurs et extérieurs : carrelage rideaux, pelouse, arbustes, terrasse, la maison individuelle impose, tout le temps aux femmes, une vision de ce qu'elle devrait être. Les objets ne sont même plus des signes, alors qu'ils n'ont presque plus d'usage, ils sont des appels à l'ordre. Le système des objets domestiques de ces maisons plus que de toute autre, est un système figé, à tonalité accablante.

Dans l'immédiateté la charge mentale se caractérise par la difficulté à fractionner, dissocier, voire identifier, le monde de la maison dans lequel les femmes de notre étude se trouvent immergées quand elles rentrent du travail. On en a trouvé quelques unes, le jour des photos, prostrées au fond de leur fauteuil ou devant leur café au lait à 3 h. de l'après midi rivées à cet espace-temps constitué par le travail qu'elles venaient de quitter à la maison qui offrait à elles son flot d'objets et de personnes "à soigner". "Les normes de la propreté fascinent l'esprit des femmes" avons nous dit lors d'une séance de travail. Il s'agit bel et bien de pouvoir qui s'exerce sur elles, malgré elles. Nécessité, morale et vertue dans tous les cas on les retrouve en place.

La souffrance, car dans plus d'un discours il y a souffrance, provient de l'effort à faire pour commencer à organiser, car organiser c'est investir mentalement - c'est passer du stade du "c'est à faire" à celui du "comment faire" et "par quoi". Nous avons saisi dans l'analyse des énonciations que le face à face avec les objets pouvait conduire à la folie s'il n'est pas rompu par du faire - Ce discours en effet devient une succession de mots, de gestes, un flot sans verbe, sans grammaire, la plongée dans les objets signes : "le linge, laver, le linge, la cuisine, la vaisselle, laver, le ménage, le manger, la vaisselle, la cuisinière, nettoyer, des trucs...".

Pourtant, la façon dont les femmes parlent de leur corps au travail domestique est bien différente, et c'est dans ce décalage que travaille le mythe : femme et foyer - féminin - maison.

"je le fais quand ça me prend, quand ça me prend je le fais mon ménage, ça dépend comme je me sens...".

"Oui parce que le travail on le fait comme on a envie". "Si j'ai envie de commencer par cette pièce ou par cette pièce"... En effet ça ne peut marcher qu'à l'envie. "Au bout de 10 années de travail en usine dit A.M., on a plus envie de faire tout ça". L'envie, elle tient à l'intériorisation du mythe de la perfection domestique qui s'étale dans la publicité des constructeurs, dans les dépliants - miroirs de ce qu'il faudrait faire, être paraître. L'envie elle vient de celle de se raconter qu'on est "une femme sublime" qui fait tout, arrive à tout, travaille certes, mais sans que la maison en souffre. L'envie elle s'accroche à cette grande image mythique de la bonne mère - bonne épouse, bonne maîtresse de maison qui assaille nos imaginaires et nos vies et avec lesquelles chacune se bat et compose.

La négation de la perfection domestique serait alors une forme de résistance - ce par quoi les femmes peuvent échapper à l'engloutissement de leur corps - tronc - membres et tête - dans l'inachèvement domestique, rendu encore plus implacable dans la maison individuelle. Car toutes celles que nous avons vues et revues, en laissent mais ne le disent pas, osent à peine se le dire. Le travail salarié ne joue pas seulement comme alibi au lâchage domestique, à l'ouverture obligée sur du non domestique, il est aussi, dans cette immédiateté, une rupture dans la charge mentale, une sortie forcée de l'espace-temps domestique.

Ne peut-on penser que l'enfermement dans le domestique privé des lotissements plus fort encore qu'en ville par le rapport aux espaces et aux temps que la gestion structure - ne peut-on penser que cet enfermement pousse les femmes au travail salarié, à n'importe quel travail salarié (1).

Ainsi, loin de se contredire, ces deux lieux de production, tout ensemble sociaux économiques et politiques, s'alimentent l'un de l'autre. Les règles de la division des sexes, des âges et des classes agissent et s'y reproduisent, car toute pratique est réancrage du politique dans le quotidien. A travers eux les femmes vivent l'un par rapport à l'autre, dans un mouvement de balancier arrêté seulement par le temps du sommeil, lui aussi de plus en plus menacé, empiété, blanchi.

(1) Dans notre recherche sur le travail à domicile, nous avons souvent mis en parallèle le développement de la maison individuelle dans le péri-urbain et le dessèment des activités, propice au développement du travail à domicile dans des secteurs de pointe : traitement de texte, travail sur terminal etc... Cette recherche en proposant une étude de la télématique à domicile n'a devancé la réalité que de quelques années

- GESTION - TEMPORALITÉS - TRAVAIL

"Moi, je travaille à Motorola ... je fais des équipes, je fais le matin, une semaine de matinée et une semaine d'après-midi...".

De sa maison à son usine, de ses enfants ("qui sont grands maintenant" à son "équipe", de départs à cinq heures le matin en retours à 23 heures le soir, de son "manger" pensé et composé pendant le trajet dans l'autobus de l'entreprise ou bien, au cours d'une promenade de week-end le long des plages de Narbonne, à ses produits et ses machines où se conjuguent "tests", "numérotages", "emboîtages", d'un moment à un autre, d'occupations en tâches (ou bien en fatigues) c'est là, c'est dans ces perpétuels balancements, balancements d'heures, de saisons, de jour et de nuit, de moitiés de temps sans rime ni raison, ou encore dans cette rythmique de ouis et de nons (comme celle du langage binaire, principe structurant en électronique) que madame D. gère "la vie en deux".

Et pourrait-on dire, elle la gère bien. Toutes les ouvrières que nous avons rencontrées savent et font savoir, chacune à leur manière, qu'il existe une virtuosité unique de la (sur-) puissante gestion ordinaire de cette "vie en deux". Elles le savent, leurs personnes et leurs discours en témoignent magnifiquement, mais peu les écoutent, les regardent. Notre science, technique, humaine, ne sait trop bien comment il faut, ou ne faut pas (et s'il faut) s'y prendre. Balancée, elle aussi, entre une interprétation mettant l'accent sur la forme archaïsante du phénomène, résidu de pratiques qui disparaîtraient avec le progrès et la rationalisation, et puis une annexion à l'univers glauque et irrationnel du mystère de la vie (ou de la femme, les deux termes étant souvent employés de manière synonyme), c'est à dire annexion au silence.

Il est vrai que le parti pris de chercher une autre alternative n'est pas chose aisée : choisir de rendre compte dans toute sa concrétude, et son incertitude à la fois, de pratiques dites ordinaires de la gestion de la vie de travail des femmes est une entreprise complexe ; plus, vouloir se situer hors des sentiers battus de la quantification objectiviste et positive est un chemin difficile qui a probablement quelque parenté avec une démarche qui, dans un autre ordre de préoccupations (épistémologiques

et ontologiques), font évoquer à Michel SERRES la belle métaphore du "passage du Nord-Ouest", passage fort encombré de glaces, de blancheur et de pièges. Malgré tout cela, dans ce chemin nous nous y hasardons. Madame D. nous y pousse, il faut faire ... "ce qu'il y a faire", simplement.

L'un des abords possible, probablement très éclairant, mais aussi très délicat, d'une lecture attentive de cette gestion ordinaire, nous a semblé devoir être celui du tissu temporel dans lequel se tissent les multiples mouvements de la réalité quotidienne vécue et gérée par les ouvrières : l'analyse des temporalités. En effet, la description de l'enchevêtrement de temporalités - toutes sociales - paraît être un enjeu important de l'approche de cet univers peuplé du blanc des banquises de la "vie en deux", pour une meilleure compréhension des phénomènes de gestion. "... je fais quand ça me prend, je pourrais pas vous dire exactement, mais quand ça me prend, je fais mon ménage..." et plus loin, "quand je suis d'après-midi, alors le matin, avant de partir, je prépare mon manger... Dans leurs témoignages, les ouvrières expriment souvent et de différentes manières, ces deux manières d'être, ces deux modes d'investissement du temps dans leur gestion.

Balancement, encore, dans le passage d'un désordre, d'une organisation sans repères temporels, apparemment plongée dans l'immanence du travail domestique (le "syndrome", pourrait-on dire, du travail domestique*), à une organisation plus ponctuée dans le temps, une planification voi-

* Ici l'emploi du terme clinique ne signifie pas pour autant que nous croyions à la possibilité d'une interprétation principalement pathologique du phénomène : Freud, lui même, insistait sur la différence entre la forme pathologique d'une névrose obsessionnelle (à exclure ici) qu'il nommait la "psychose de la ménagère" et les formes "normales" d'obsession du ménage qui ne suffisent pas à tracer un tableau clinique du cas : "on ne peut s'empêcher de rapprocher cet état, dont on trouve des indices assez fréquents chez les maîtresses de maison normales, des formes obsédantes du lavage et de la propreté ; mais chez ces femmes... on observe l'absence de toute notion de caractère pathologique de ce comportement, par conséquent d'un signe essentiel de la névrose obsessionnelle" in : "Cinq psychanalyses P.U.F. - fragment d'analyse d'hystérie (Dora) p. 12.

sine du travail salarié ; passage de l'immanence domestique à la clôture du système objectif de l'usine. Ce passage est-il un écart ? L'un (le temps domestique) est-il si cloisonné, si coupé de l'autre (le temps salarié), l'un serait le temps de la confusion (privée), l'autre, le moment de l'ordre (social) ? Il semble que les choses soient plus compliquées. Les temporalités ne nous paraissent pas pouvoir se laisser enfermer, se laisser prendre, dans ces catégories exclusives les unes des autres. Au contraire, ces catégories (temps domestique, temps salarié) paraissent s'interpénétrer, se continuer et se mêler au moyen de structures permanentes qu'il nous faut observer et analyser.

C'est que la réalité temporelle vécue est traversée par des principes médiateurs qui articulent les temps sociaux les uns avec les autres, qui affectent et structurent toute l'étendue spatio-temporelle de l'existence des sujets. Le premier de ces principes médiateurs est celui du corps.

"Ce que nous savons du temps, nous le tenons du corps".

D'où ces temps si divers qui se jettent en moi comme en un confluent, mon corps vit simplement ce synchronisme compliqué" (Michel SERRES : le passage du Nord Ouest. Minuit, 1980). Hors de toute planification possible les récits de gestion de travaux domestique des ouvrières illustrent maintes fois la soumission du corps ou bien la détermination par le corps de ces synchronismes compliqués :

"moi je vous dis franchement, je le fais comme ça me dit, hein, tout aussi bien, j'aurai une semaine de vacances et je ne ferai rien, et tout aussi bien un jour, avant de partir du boulot l'après-midi, je fais mon truc. Voyez, tout dépendra des..., tout dépend... je n'ai pas un plan fixe... je ne suis pas comme certaines personnes qui disent : "bon, hébé, moi mon vendredi, il est consacré à mon

(suite de la note page précédente ...)

L'expression employée par les ouvrières "quand ça me prend" met l'accent sur l'incapacité consciente, de maîtriser rationnellement et de désigner la manière dont les tâches viennent à elles (comme des symptômes morbides). Comme si "faire le ménage" était assimilé à un trouble toujours prêt à vous assaillir, plus qu'à une série de tâches que vous pouvez décider d'organiser.

ménage... Bon, moi, si je me sens le courage, je le fais, si je me sens pas le courage, je le fais pas". Catégories et chronologies sont ici mêlées en des modalités de temporalisations qui ne leur sont pas réductibles.

Tout au long du récit, les maux de tête, la fatigue, les moments où l'on se "relaxe", la souffrance et les plaisirs du corps ponctuent le dévidement de ce temps mêlé :

"j'arrive ici, je mange un petit peu, et puis, heu... bon ben, j'ai pas sommeil ! Je ne peux pas dormir, je suis trop fatiguée, bon je fais beaucoup de maux de tête, tout ça, ... alors avec le bruit qu'il y a là-bas, j'arrive ici le silence..." Cette présence du corps dans l'afflux des temps multiples, et parfois contradictoires, ce que l'on pourrait nommer également principe d'incorporation temporelle, cette présence donc est plus volontiers parlée-exprimée de manière plus explicite - dans l'évocation des moments peu catégorisables : moments peu ou moins assignés dans les catégories traditionnelles des temps sociaux. Ce sont les temps "vides", moments d'arrêt ; de repos, du retour, moment d'avant le départ, etc"... "Je tourne, je vire, je suis tellement fatiguée... on sort, on se promène... on pense à rien, on fait le vide total, on pense à rien, on va se promener, on marche, on s'en va, heu... on se promène... voilà". Comme si la présence du corps à ces moments était perçue comme moins indécente, ou bien, même, parfaitement nécessaire. Nécessaire, également à la pesanteur du temps lui-même, quand ce temps est plus que d'autres... "l'agonie, ... le combat aux issues partagées entre l'ordre et le désordre qui se compénètrent".* Mais, ce même principe d'incorporation temporelle, irréductible, une fois plongé dans l'univers, dit-on, rationnel du temps du travail salarié, réapparaît, parfois avec une indécente violence :

"des crises de spasmophilie, j'en fais, mais je perds pas connaissance... quand je sens que je commence à être un peu molle ou des trucs comme ça, je prends mes médicaments. J'ai toujours les médicaments qu'il me faut sur moi..."

Ainsi, si la corporéité est toujours là comme a priori,

* Michel SERRES : le passage du Nord-Ouest.

dans l'épreuve des moments et du temps "pour faire quelque chose", ("le manger", ou bien "le test final"), de la même manière, quelque soit le lieu et l'action engagée, il y a multitemporalité, continuité des temps, continuité des gestes, continuité du corps :

"... j'ai pratiquement rien fait parce que je me sens fatiguée, j'avais besoin de ces vacances, alors, heu... je ne fais rien... je fais le strict minimum, si je suis en train de faire la vaisselle, j'en profiterai pour nettoyer la cuisinière..."

De la vacance (au sens de manque, c'est-à-dire hors des repères temporels), au retour des gestes qui s'enchaînent les uns dans les autres, les temps se superposent : plus qu'une synchronie (des actions, des tâches, des gestes...) on pourrait dire qu'il y a polychronie :

"... le grand ménage c'est... ou quand j'ai un long week-end, et qu'on ne part pas, ou quand, heu... oui... quand je suis en vacances, quand on tombe en vacances ou qu'il y a un long week-end, j'en profite. Ou alors il faut que je sois en maladie, et qu'un jour où je me sens bien, je fais une pièce, une autre, et des trucs comme ça, voyez..."

Non pas "en même temps", mais nouant plusieurs temps entre eux (celui du repos, du vide, de la vacance, et celui de l'activité, du plein, du jaillissement de la nouveauté, de la présence à soi et de l'absence) ; vivre et mourir à soi continûment. Vivre, et transporter avec soi les signes, les stigmates, le dessin de l'usure du corps et du temps irréversible. Une géométrie sur-socialisante qui, bien que non reconnue sur la scène sociale, signe dans les corps, parfois de manière profonde et irrémédiable, la mobilisation la plus totalisante (totalitaire) des femmes comme êtres sociaux. (cf. Mme P. qui sait qu'elle aura plusieurs enfants. "pour être plus souvent à la maison"... - chaque fois sous des conditions chirurgicales de césarienne, nécessaires à la survie de ses enfants).

"Quand je suis d'après-midi, je me lève tard. Parce que je me couche tard, heu, ça dépend, 9 H., 9 h ½, puis je fais ce que j'ai à faire... un peu de ménage, un peu... ce qu'il y a à faire, le linge, laver, le linge, faire... si on n'a pas fait la vaisselle, le soir, faire la vaisselle, nettoyer la cuisine, enfin, faire mon ménage... Faire un peu de ménage jusqu'à à peu près midi, midi ½. Bon, à midi et demi, je me prends ma douche et je me prépare pour partir !..."

Le corps, également mis en scène, représenté, dans cette disponibilité permanente prend l'allure, parfois, d'un corps élastique : ponctué de rétractations (fatigues, amollissements) et de tensions (marcher, se doucher avant de partir), une économie incorporée de l'élasticité, s'accompagnant de toutes les propriétés inhérentes à cette matière (souplesse, mais aussi, fragilité) : efficacité dans l'espace et le temps parcourus, mais aussi courte fiabilité et superficialité ... "le ménage ... la semaine, c'est plutôt superficiel... je suis très fatiguée, je fais mon ménage tant bien que mal..." Le travail domestique dont on n'arrive jamais à bout, lorsque le temps des objets enveloppe le temps du sujet : "même si je n'ai pas fait grand chose, il a quand même fallu faire quelque chose, il a quand même fallu s'occuper de quelque chose. L'essentiel étant de tenter le plus possible, et dans les moments, d'être au monde, au travail, aux autres (...quand les gosses arrivent de l'école, bon, alors, à cet âge là, on a plutôt envie de discuter, parce qu'ils ont... j'ai toujours du monde à la maison..."), au-delà si possible était, du temps lui-même, dans ce que Michel SERRES nomme la "réversibilité du temps" :

A la vulnérabilité due aux blessures du temps volé, du temps irréversible, s'ajoute la disposition à se soumettre au "réversible" : c'est le temps le plus anciennement connu, celui de l'ordre et de l'invariance, aussi bien des planètes, de l'astronomie, des horloges du retour de l'école que des trois-huit, le temps des cycles clos et répétitifs (hier est pensé aussi bien, que demain), temps dont on ne sait le sens, et qui donne l'illusion de l'immortalité.

"Nous sommes réversibles dans les trois quart de nos actions. Nous vivons drogués de ressemblance et de réversibilité. Nous travaillons avec la plus grande régularité au mélange désordonné. En nous précipitant dans la réversibilité, nos sociétés de travail et de répartition des heures et des jours, tentent de nous voler la mort"*.

Pourtant, si les balancements temporels ne sont pas budgétisables pour "nos sociétés de travail", il semble que de grandes rythmicités se dégagent selon des temporalités

* op. cit p.

réversibles plus ou moins métabolisables par les divers capitalismes. Ces rythmicités se différencient les unes des autres selon des modalités d'incorporation plus ou moins lentes, douces, ou bien plus ou moins brutales, cassantes : à la rythmicité du corps qu'on économise de Mme D. (prévoir le médicament et éviter de perdre connaissance), s'oppose à la rythmicité "cassée" de son époux (très grave accident de travail... "Le docteur pensait qu'il ne marcherait plus jamais...". Cassure de rythme qui a modifié de façon globale le cycle de vie familiale dans son entier : "...c'est là que j'ai commencé à travailler..."). Le nouveau travail salarié de Mme D. a ouvert le cycle de la dette par le biais (après la reprise du travail par M. D.) de l'accession à la propriété. Accession rapide, surmobilisante pour le couple (voir les travaux de Francis Godard et Paul Culturello qui montrent de manière détaillée le contenu diversifié de la mobilisation des familles, non seulement financière mais aussi matérielle et morale dans le processus d'accession à la propriété renforçant la gestion "toute puissante", "sublime"(voir également les divers sens de ce mot aussi bien ouvrier zélé qu'ouvrier insoumis à l'ordre patronal - dans la lecture que fait Alain Cottureau du texte de Denis Poulot, contremaître au 19ème siècle).

Dans la famille P., la maladie de Mr P. (curieusement, la spasmophilie), induira une mutation interne, professionnelle et géographique (du centre de tri en ville à un emploi de préposé en banlieue), etn au même moment, l'ouverture du même cycle : accession, mobilisation, gestion. Monsieur P. : "...j'avais des tas de trucs,... de la spasmophilie... j'ai dit à ma femme : il faut changer d'air... puis ma femme a dit, si on construisait ?". Beaux exemples de réversibilité bien et vite ingérés par la production du bâti : la maison neuve immédiate, mise en scène d'une consommation violente qui s'inscrit dans un futur pourtant toujours plus improbable et incertain - "...ce qu'il y avait de rassurant, c'est qu'il y avait une date limite, ils étaient obligés de nous livrer la maison à date voulue".

Cette mise en scène de la réversibilité n'est pourtant pas moins énoncée par les ouvrières qui semblent toutes prêtes à jouer avec la démultiplication des cycles longs comme elles le font du temps fragmentaire : "... moi, si je m'en sortais pas pour la payer, ça me ferait rien de la revendre, ça me fera peut-être de la peine, parce que

bon on a sacrifié beaucoup de choses à ça, mais... "Ainsi les cycles seraient eux aussi manipulables à l'infini, pris et mélangés au temps fragmentaire dont ils ne sont qu'un des éléments, annulables, réversibles, eux aussi.

Temps mêlés, non planifiables, non chronologiques, mais synchrones ou bien polychrones. Usure du corps et temps irréversible, mais aussi surpassement dans le temps réversible, également incorporés, ainsi se combinent les temporalités autour du principe de médiation corporelle.

De cette présence à la multitude temporelle paraît se dégager un troisième mode d'accès au temps, qui est capacité créatrice - et tragique à la fois - où les sujets trouvent leur place, et où le sujet trouve sa cohérence, trouve à se construire.

Michel SERRES lui semble parler d'une 3ème sorte de temps (après l'irréversible et le réversible) qui aurait à voir, ou qui serait le langage du sexe :

"La 2ème irréversibilité dit non au réversible et au premier irréversible. Le sexe traverse la mort. La mort fait cesser la parole du sexe, mais elle ne fait pas taire sa langue. Le langage du sexe, au contraire, rend la mort taciturne. Elle ne fait que zébrer d'éclairs clignotants son irrépressible discours".

Quand Mme D. raconte les motifs qui ont présidé au choix de sa maison et qu'elle en explicite sa structure principale en rez-de-chaussée :

"Oui, c'est tout sur le même plan", immédiatement s'ensuit un récit où l'on peut voir se déployer quelques composantes symboliques de la représentation de la maison, où la mort, le sexe et les dimensions inconscientes du langage peuvent constituer une trame de lecture de ce troisième ordre de temporalité constitutif d'une "prise" sur l'irréversible dans l'action d'accession à la propriété :

"On a fait ça à cause de mon mari, pour ses jambes justement, parce que le docteur l'avait prévu de toute manière, il l'avait dit quand il a eu l'accident, il avait dit bon, peut-être il remarquera pas. Bon, mais étant donné que j'ai un mari qui est très très dur et qui, bon, il a fait tout ce qu'il a pu pour marcher, parce que lui, rester dans un fauteuil roulant, heu... connaît pas ça, alors il a fait tout ce qu'il a pu, mais le docteur lui

dit : vous serez obligé, vous finirez que vous... vous pourrez plus, et de très bonne heure vous serez obligé de travailler, vous arriverez pas à la retraite..."

Dans le récit de cet accident (où se déploient mêlés langage de mort, langage de sexe, symbolique de la castration aussi) s'origine une sorte de transmutation symbolique de l'histoire (et des histoires) du couple dans ses composantes identitaires : retour à un ancrage originel, celui du plein-pied, de la terre pleine, ou pleine terre, de l'horizontalité du sol fondateur : réappropriation de la mort et du temps, à fleur de peau, à fleur de terre.

On pourrait se contenter de rattacher ce récit sur le "choix" des formes pavillonnaires au discours rationalisant de l'après-corps, manifestation de la célèbre maxime : "nécessité faite vertu" (Bourdieu) :

Le couple D. légitime la forme de sa maison par des problèmes de santé, pour éviter de parler des véritables limites (financières, économiques) de ce "choix". C'est probablement vrai. Mais cette dimension ne nous paraît pas suffisante pour donner une dynamique réelle au mécanisme d'accession. C'est qu'il nous semble important de croire à notre tour à ce discours d'après-coup, même, et peut-être surtout s'il est un artefact imaginaire : c'est uniquement dans ce contexte là qu'on pourra comprendre comment dans la vie (et la conception qu'elle en a) de Mme D. tout se dispose à sa juste place et prend sens : par la force de son imaginaire, par ce qu'elle s'autorise à rêver de sa vie, par la mise en scène imaginaire dont elle prolonge chacun de ses actes créateurs ou serviles.

Si comme le dit J.F. Augoyard, (in "Pas à Pas"), l'imaginaire est cette "force par laquelle nous ne vivons pas le fragmentaire tel qu'il nous est donné", alors le second médiateur - articulateur de ces temporalités récitées par les vies tout au long de celles-ci, et qui lui donnent sens, ce second axe de construction est bien l'imaginaire.

Les rythmes ou les temporalités de l'usine, comme celles du travail domestique empêtrés de gestualité (... "prendre son produit, remplir les bols, surveiller ce test, prendre des rendements il faut savoir lire sur ces rendements, sur le listing, savoir lire si le produit marche bien et il faut ??.) le sont aussi d'imaginaire, un imaginaire gonflé de termes abstraits comme des récits de science fiction "vous avez ce qu'on appelle des Binoffs... il faut calcu-

ler ce Binoff pour le reprogrammer. Le départ de la fabrication qu'on appelle de la puce, puis de là diffusion, l'assemblage", termes d'autant plus abscons dirait-on qu'ils sont mal compris par les ouvrières qui participant à une seule phase de la production ne maîtrisent pas l'ensemble du procès de travail :

"...il y a des clients qui demandent ce qu'on appelle des configurations, c'est-à-dire que les pattes il faut qu'elles soient pliées dans un truc demandé par le client, alors c'est très spécial..."

On dirait aussi qu'à cette épaisseur de la tâche qui ne laisse pas délivrer son sens, les ouvrières opposent une inflation onirique de science immédiate, intuitive et personnelle, une sorte de savoir de sorcier (comme pour les petits plats)... "moi je suis autonome... j'ai travaillé dans ce sens là... j'ai été formée sur le tas... c'est-à-dire je me suis formée moi-même ; ... j'étais au courant de beaucoup de trucs, je me suis appris sur le tas, voyez, à faire tous ces trucs... quand y a un travail assez spécial, c'est moi qu'on vient chercher, parce que justement, je m'intéresse à mon travail..., alors je fouine un peu partout, alors comme ça après je sais le faire sans demander rien à personne... je me fais tout moi-même..." Mme D. n'est pas monitrice - lère qualification hiérarchique avant le contremaître - mais, comme elle dit "je pourrais l'être", qualification, ou promotion ne suffisent pas à mobiliser son zèle, et une fantasmagorie de toute puissante maîtrise personnelle du procès de travail dans son entier, une représentation de sa propre excellence lui permet de se tenir à son poste, ses rythmes, ses produits, son travail, ceci dans l'une des formes avancées d'organisation du travail des plus fragmentées, émiettées, répétitives, non appropriables par les travailleuses. C'est dans le contexte de cette puissante créativité imaginaire que le temps se perd et se retrouve.

Les rythmes flous, les moments infinis ou furtifs se construisent autour d'une affirmation prégnante de la durée, où les gestes, les objets, les denrées (alimentaires, etc) sont consommées, annulés, consommés, les uns dans les autres, petites morts perpétuelles, permanence de la proximité du grand mélange, délivrance provisoire du temps.

"...l'ordre, fatalement court vers le désordre"

Le temps irréversible va de l'ordre au désordre, le temps réversible est de l'ordre, l'irréversible est tendance au

* Op. cit. p.

désordre : il est assez probable que la violence de l'histoire naisse à leur bord commun".*

L'histoire, qui n'a pas lieu de cité ici, est tragédie, totalement mise en scène, représentée, c'est le récit du "rembaillagé" (**), tant dans la vaisselle, les lits, "le manger", que dans la manipulation des "produits" de la multinationale ; la succession des gestes et des mouvements est comme une scène dressée de petite fille jouant à la dinette : et pourtant elle s'use alors qu'elle à l'air de jouer.

Elle produit là des mets, des plats, du linge blanchi, repassé, du propre, du neuf, là des transistors farcis de composants et de "puces", testés, contrôlés, étiquetés...; elle produit là, dans une tragique solitude, son existence, son être de combat, contre la réversibilité du temps.

* Op. cit. p.

** "rembailler" : terme régional, qui signifie "faire semblant de travailler".

- LA QUÊTE DU PAVILLON

Nous venions, si l'on veut bien s'en souvenir, interroger notre échantillon de travailleuses de l'électronique en habitat individuel péri-urbain, sur le lieu même propre et figuré (1) de la charge matérielle et morale que pouvait représenter le procès d'accession à la propriété dans lequel se trouvaient engagées leurs unités familiales. Notre choix de l'individuel se donnant la légitimation de l'actualité extensive du phénomène qui tend à concerner certaines fractions de la classe ouvrière, nous avions estimé cette charge plus conséquente ici qu'ailleurs (dans d'autres procès d'accession par exemple) tant du fait de l'effort monétaire considérable que la marchandise maison individuelle pouvait exiger de la part des unités familiales des couches sociales concernées, que du fait de la localisation géographique relativement excentrée et des déplacements qu'elle pouvait impliquer.

La question de la charge, et du comment on la supporte, n'anticipait-elle pas à vrai dire d'une réponse - "mobilisation" ? Interrogeant l'histoire de l'accession, nous serions donc venus, en définitive, après P. Culturello et Fr. Godard, interroger des "récits de mobilisation", mais en nous situant dans ce cas du point de vue de l'acteur social femme, tel que la définit la position spécifique qu'elle occupe dans les rapports sociaux de sexes qui traversent les champs de la production et de la reproduction.

Nous aurions repris pour ainsi dire leur analyse sociologique de l'effort "l'effort comme processus social concret/réalisé, consenti, supporté effectivement par les ménages" qu'ils érigent en concept "le concept d'effort comme pratique sociale : mieux comme logique interne des pratiques sociales" débouchant sur celui de mobilisation "l'effort d'accession désigne ce processus par et autour duquel un ménage mobilise l'ensemble de sa vie quotidienne". L'histoire de l'accession devient effectivement unificateur des pratiques idéologico-morales".

(1) et ceci sans doute avec quelque âpreté de notre part.

Nous pouvons dire que sous le poids de nos mots et de nos silences, les femmes rencontrées nous ont alors ouvert leur pavillon comme ce livre de compte qui leur est socialement dévolu de tenir. Et apparaissait alors le discours rationalisateur des habiles gestionnaires qu'elles doivent et se doivent d'être, qu'elles savent être et donner à voir. Nous pouvons dire que la charge mobilisatrice telle qu'elle s'adresse à elles de façon particulière de par la place qu'elles occupent socialement, et à laquelle elles ont à répondre de façon particulière, renforce ici leur position de gestionnaire persistante du champ domestique qu'elles ont ici à gérer en relation avec leurs propres articulations à la sphère productrice et ceci n'est pas une mince affaire. Apparaissent également ci et là, ces fameuses contradictions que ne parvenait pas toujours d'ailleurs à dépasser (même en les réduisant et en les déplaçant) la "morale de l'accession" et elles y perdent parfois "le moral" et "la morale".

Ceci dit, ce parti pris d'une sociologie de l'effort, outre qu'il n'envisage le processus d'accession que du seul point de vue de sa réalité économique, s'appliquant ici avec prédilection aux pratiques et représentations de la classe ouvrière dont il est rendu compte au travers de ce principe unificateur et de sa rationalité morale, n'assurerait-il pas au passage la pérennité sociologique du référent classe ouvrière comme entité laborieuse ? Et de quoi atteste au juste, ce livre de comptes ouvert ? N'est-il pas là pour rappeler à bon essien que le pavillon cet objet preuve est bien aussi cet objet dont ils ont à faire la preuve, à leurs yeux, certes, car l'entreprise est souvent périlleuse, aux yeux de ceux qui leur sont socialement proches car ils ont d'une certaine façon à légitimer leur "départ", aux yeux des "autres" enfin qui ne veulent rien "en entendre", comme nous le verrons, mais sont bien plus prompts à "y voir" quelque chose. C'est ainsi que s'est posée la question du médiateur maison individuelle, de ce que nous avons appelé - formulation moins innocente qu'il n'y paraît "ce nouveau bien de consommation "normalisé des couches moyennes et fractions supérieures de la classe ouvrière".

Historiquement le pavillon on le sait a constitué une pièce stratégique importante dans le procès d'individuation opéré par les classes dominantes au 19ème et 20ème siècle, procès d'atomisation - familialisation des rapports sociaux à partir du dispositif logement. Et l'on se

souvent de la résistance de la classe ouvrière, au moment où le capital la constituait comme telle, à la mise en place de ce dispositif. Il reste de ce procès une assignation générale à résidence, sévissant au niveau de toutes les couches sociales, mais sans doute sous des modalités diverses d'un groupe à l'autre. Le logement, quelqu'il soit, est la référence de toute unité familiale. C'est l'habitat dans son ensemble qui est devenu modèle social, culturel... D'où une certaine relation d'équivalence qui tend un peu partout à s'établir entre projet de vie = quête d'un chez soi.

La maison individuelle aujourd'hui, à quel titre entre-t-elle comme pièce constitutive d'un projet familial ? Comme valeur-refuge "un toit pour les vieux jours", lien patrimonial, "garant de l'unité familiale" ? Auquel cas, nous devrions inscrire l'ensemble de nos discours sur la maison individuelle au seul registre d'un procès de rationalisation, fonctionnant au seul bénéfice d'une idéologie de la propriété... et rester sourdes à ce qui tente ici de s'annoncer, du projet que l'on entend concrétiser au travers du médiateur maison individuelle ? La maison individuelle n'est pas d'abord marchandise, elle est objet social en tant qu'elle semble ici prise dans une dynamique, celle de la consommation.

Est-elle objet de consommation, au sens où le définit Baudrillard, c'est-à-dire libéré comme signe et repris par une logique de différenciation ?

Elle est surtout pour nous ici objet de pratiques discursives diverses. Et on parle beaucoup d'ailleurs... On peut dire qu'à ce niveau elle ne craint pas l'inflation.

Il nous a semblé, qu'abordant la question pavillonnaire, nous nous trouvions en quelque sorte, et quoique nous en ayons, immergées dans le débat d'ordre moral et politique que suscite depuis un certain temps l'extension massive et exponentielle du phénomène. H. Lefebvre, il y a quelques 20 ans déjà ne parlait-il pas des travaux de son équipe sur "l'habitat Pavillonnaire" (1) comme d'une tentative de réhabilitation du fait social pavillonnaire lui-même ? C'est en raison de cette immersion que nous voudrions, au titre du préambule à cette partie de l'étude, attester de la réalité pavillonnaire telle qu'elle se profile au travers de nos propres représentations.

(1) I.S.U. L'Habitat Pavillonnaire.

Du phénomène, nous en avons à vrai dire une connaissance endogène limitée. Pour la plupart nous ne résidons pas sur ces lieux, nous les traversons rarement, nous ne les "pratiquons" pas, nous les apercevons tout au plus depuis une "pénétrante". Le regard objectal que nous portons au pavillonnaire, est toujours périphérique, nous cherchons à le délimiter. Et pourtant il est partie intégrante de notre propre imaginaire urbain. A ce titre d'ailleurs, et encore une fois quoique nous en ayons, nous ne l'afectonnons pas particulièrement. Cette réalité, telle que nous l'apercevons nous semble annoncer un devenir urbain incompressible qui porte toujours plus loin les limites désormais fragiles et vulnérables de "nos" villes-agglomérations. Nous avons du mal à accepter cette transformation périphérique galopante qui erode, pensons-nous (à moins qu'elle ne le conforte ?), le noyau central, lui porteur de toute notre urbanité. Transformation que nous relient très directement à l'évolution de l'espace du capital. Elle semble à vrai dire "combler les vides", jouer les entremetteuses sur la base d'un réseau démentiel d'infrastructures, en reliant directement habitat et nouvelles unités de production, habitat et nouveaux lieux de concentration de la marchandise. Elle contribue largement à faire de l'urbain, cet espace de "connexions" dont parle Fr. Choay.

En bref, c'est toute "notre" urbanité qu'elle semble menacer !

Quant à l'objet-pavillon lui-même dans sa matérialité concrète, il est loin d'être épargné par nos représentations. Ce n'est qu'avec parcimonie, pourrions-nous dire, que nous lui accordons le label qualitatif de "maison". Nous doutons franchement d'être là en face de quelque chose qui s'apparenterait de près à cette pièce d'ontologie dont nous entretient Gaston Bachelard dans la Poétique de l'Espace. Nous ne leur voyons ni caves, ni greniers, ni rêve, ni mémoire. D'ailleurs ont-elles des racines ? Mais ne leur laissons que le "niveau primaire" comme dirait Sansot. Et "à un niveau primaire nous sommes en présence d'une machinerie que personne n'habite (1). Ces habitations sont-elles passibles de secondarisation ?

(1) Pierre SANSOT. Non plus redoubler l'espace, mais doubler le temps. A propos de la vie devant soi, d'Emile Ajar, in "l'Espace et son double". Editions du Champ Urbain, Paris 1978.

Elles nous semblent tout d'abord exister comme la juste réplique de leurs doubles, les images publicitaires ou "pavillons-témoins". (Et si nous parlions volontiers au début de notre étude de coques à habiter, c'est que nous jugeons leur économie formelle trop pauvre, et nous épingleons le moindre ajout comme un emplâtre, une surcharge. Nous inscrivons toutes leurs différences formelles comme une mise en regard dans le jeu du même. Trop transparents, nous les inscrivons entièrement dans le champ de la visibilité. Nous savons pourtant cet espace socialement hétérogène, subtilement séparé. Et si comme le font remarquer M.C. JAILLET et G. JALABERT "La société locale n'est pas en périphérie urbaine le reflet de la société toute entière : elle est tronquée à ses deux extrémités : au sommet, la grande bourgeoisie, le patronat, les professions libérales de haute volée n'y figurent guère, travaillant et résidant pour une grande part dans le centre des villes ; à la base les éléments les plus défavorisés en sont exclus", il n'en demeure pas moins que "cette large gamme de la société est fractionnée, ségréguée, et souvent de manière très fine à l'intérieur même des territoires communaux".

Mais seulement voilà, nous arrêtons les différenciations sociales aux marques des prestiges d'habiter portés par l'objet dans sa matérialité et nous emballons le tout dans une globalité homogène : le pavillonnaire.

Quant aux pavillonnaires eux-mêmes, aux acteurs sociaux censés participer de ce mouvement centrifuge, nous les imaginons avant tout pris jusqu'au cou dans les processus économiques, coincés dans leurs crédits lourds et à long terme. Et puis nous leurs branchons quelques clichés, venus pour la plupart d'Outre Atlantique, cet univers déliant de la consommation, nous les imaginons dans des mouvements migratoires perpétuels, fatigués par des distances trop longues, ou bien alors tondant leur sacrée pelouse, le week-end... toujours en activité ostentatoire et consommatoire.

Nous en avons cependant une connaissance livresque, essentiellement depuis les travaux de l'équipe d'Henri Lefebvre sur la question. Ce chantre de la vie quotidienne a su nous parler de ces pratiques d'appropriation, de ritualisation, de marquage symbolique, de socialisation de l'espace que le pavillonnaire opérait sur et par son microcosme. Mais même lorsque nous cédon à l'analyse persuasive

de "l'Habitat Pavillonnaire", nous souffrons alors de voir ce sub-urbain s'exaspérer dans son univers domestique, la "coque" nous semble alors trop pleine, et nous en faisons la caricature de ce procès d'atomisation-familialisation de nos rapports sociaux.

Que nous apprend ce détour par nos propres pratiques discursives ? D'autres objets sociaux subissent-ils de telles amputations de notre part ? Certainement oui. Mais celui-ci semble tout de même constituer une cible privilégiée. Nous avons pensons-nous une attitude, sociologiquement parlant, relativement ambiguë vis à vis des couches dites moyennes (faute de mieux) et de celles qui tentent de les rejoindre. Il y aurait, pourrait-on dire, quelque chose de l'ordre d'un refus sociologique de s'y trouver confronté. Nous n'avons pas véritablement de système conceptuel élaboré pour en rendre compte. Et nous sommes alors enclins tout naturellement à y suppléer par de la métaphore dont on connaît le caractère réducteur... Et ce que nous cerons le mieux, à leur propos, ce sont..." leurs capacités consommatoires" ! Si le signifiant "pavillon" (c'est ainsi que nous nommons la maison individuelle) autorise tel discours sur ces classes que nous ne savons définir, c'est bien que comme l'a vu Baudrillard "la fonction distinctive des objets s'inscrit fondamentalement à l'intérieur (ou bien elle débouche sur) une fonction discriminante".

"Les différences, loin de scander une hiérarchie sociale progressive résultent en une discrimination radicale, en une ségrégation de fait, qui vouent certaines "classes", et non d'autres à tels signes, telles pratiques, et les reconduit dans cette vocation, dans ce destin selon toute une systématique sociale". S'y exerce une logique culturelle de classe.

Autre point que soulève ce détour : envisageant par exemple le phénomène de la reconquête des centres par les classes supérieures, l'inscrivons nous prioritairement dans nos investigations du point de vue de son processus économique ? Ne l'aborderait-on pas plus volontiers sous l'angle de sa production symbolique ?

Autre pratique discursive sur le pavillon intéressante à prendre en compte : "Le néo-style régional" de J Bordreuil et S. Ostrowetsky. Cette étude, au travers d'une approche socio-sémiotique (rondement menée !) analyse le "comment" du néo, son double procès décodification-codification et

à travers lui" ce qui se prescrit. La maison individuelle apparaît comme un intégrateur social. "Le pavillon comme intégrateur social doit s'entendre moins comme opérateur inscrivant le sujet dans un tissu réel de relations sociales que comme signifiant, le plaçant symboliquement dans un ensemble et une hiérarchie sociale"... "support concret de l'identité sociale de son habitant, le pavillon conjugue à sa manière la logique de classe du socius, fabrication d'un "sujet de strates", disions nous précédemment. Cela pour dire que le sujet, dans le cadre de cette symbolique, s'identifie d'une part, plus par différence - par sa place dans un espace scolaire - d'autre part, sur le mode de la "performance", plutôt que celui de "l'ascription"... "Le sujet n'est pas à l'extérieur du procès codique dont il se servirait comme d'un moyen d'expression, il n'est pas non plus totalement assujetti au code. Et sans doute ne faut-il plus à son propos parler de sujet. Disons que quelque chose de l'inconscient, conscient social se construit au sein même du procès codique qui le fait exister comme tel"

La perspective d'un objet qui parle à votre place même si cette analyse est fort juste - a toujours tout de même quelque chose d'inquiétant. Et si leur pavillon était censé nous parler d'elles (les femmes de notre échantillon), sans doute sauraient-elles encore nous parler de lui.

Créant notre propre espace de questionnement, que l'on souhaite heuristique à l'intérieur de cette étude, nous aimerions envisager l'accession à la propriété en maison individuelle comme le fait de soutenir un terme, et de tenter de le faire exister dans sa réalité concrète. L'usage d'une métaphore est toujours quelque peu abusif et nous tenterons de ne pas en abuser.

La place du signifiant maison individuelle est à entendre ici comme lieu vide, comme lieu où produire du sens. Dès lors que l'on admet à l'analyse de leurs propres pratiques discursives sur le pavillon - terme que par ailleurs elles et ils - lorsqu'ils étaient là - ont peut-être la sagesse de taire, que l'accession est peut-être aussi un lieu où ils tentent de se produire comme sujets, elle devient alors quête du pavillon.

Dès lors qu'il se profile dans le discours, il apparaît comme une sorte de contre organisateur dans la mesure où tout semble converger pour tenter de le faire exister.

Nous avons alors cherché à savoir ce qui pouvait tout à la fois se dire et se prescrire de bien des choses et des rapports sociaux de sexes entre autres - au travers de ce médiateur : maison individuelle. Et le processus d'accession nous apparaît aussi comme éminemment socialisateur !

Car le signifiant social pavillon, ce valant pour, les inscrit sous certaines modalités dans l'espace social et dans le même temps, en tant qu'échéance, le terme les inscrit dans le temps socialisé de la dette. Car ici la dimension symbolique contenue lors de l'acte d'achat est rappelée par le biais de la dette.

- TERME À TERME

"Et si on faisait construire"...

"On s'est dit : d'autres s'en sortent, pourquoi pas nous?"

Dans l'histoire du projet de l'accession, l'espace social s'ouvre (lui qui paraissait si figé antérieurement) et se structure comme le lieu d'une translation possible. Le possible de cette translation, c'est qu'à l'inverse des déplacements précédents qui n'étaient que culbutage d'une case à l'autre, l'acteur social en accession va semble-t-il y être "autorisé" à se produire comme sujet pavillonnaire. Il accède en quelque sorte à une nouvelle "donne" dans la spatialisation des rapports sociaux (1).

"On ne voulait pas rester éternellement H.L.M. On se disait qu'on allait partir". Car de quelle éternité parle-t-on ici si ce n'est de celle d'une condition qui vous est faite ? Condition que l'on peut évoquer sous la forme plus explosive d'un "Y'en avait marre, marre, marre ! (sic)".

Il arrive encore de nos jours que l'on se produise comme sujet locatif. Nous pourrions même dire que c'est sans doute là le privilège de certaines couches sociales qui affirment par là-même leur pouvoir de placer "leurs" valeurs ailleurs que dans la propriété privée du bien de consommation logement. N'est-ce pas le cas de l'intellectuel qui se bricole "un vieil appartement" au centre ville dont il peut consommer les valeurs culturelles et immuables, ou du cadre supérieur qui contre le prix d'un loyer prohibitif peut consommer le cadre verdoyant de son unité résidentielle ou l'urbanité sécurisante d'une opération de rénovation.

Mais il semble que l'on se produise de nos jours avec beaucoup plus de difficultés comme sujet locatif d'un H.L.M. Subissant ce que l'on énonce la plupart du temps comme une "condition", on est le plus souvent tristement produit comme habitant d'un "parc" immobilier H.L.M.

(1) cf. "Le pavillon comme intégrateur social". Le Néostyle Régional J.C. BORDREUIL, S. OSTROWETSKY, déjà cités.

Toutes les personnes rencontrées ne proviennent pas dans notre échantillon du logement social. Certaines ont pris le temps de nous raconter comment par de savants détours dans l'espace locatif urbain elles avaient su toujours l'éviter. Nous avons pu au passage remarquer la force structurante d'un imaginaire social (celui de sa place dans le social et dans son espace) qui pouvait mettre en oeuvre de véritables stratégies résidentielles (à l'aide de son capital social de relations et d'informations et de sa connaissance poreuse et filtrée d'un tissu urbain) pour maintenir le sujet hors de portée du logement social : "Ca a toujours été des petits collectifs, quoi !" Mais dans ces quelques cas particuliers, on avancera la menace d'une fin de bail, une augmentation de loyer, les "caprices" d'un propriétaire, c'est à dire de fait sa position infirmante et indépassable dans un rapport social propriétaire-locataire, l'assujettion qu'elle comporte, et la précarité qui s'en suit, c'est à dire aussi la possibilité de trouver inéluctablement (de par sa situation de classe) sur sa trajectoire résidentielle le logement social :

"On ne voulait pas tomber en H.L.M." Mais ne cherchons pas ici à éluder le problème des "conditions de vie" dans les grands ensembles collectifs telles qu'elles nous sont très souvent et très prosaïquement avancées. On évoque globalement le bruit, la laideur et la pauvreté des matériaux utilisés, la concentration : "l'entassement", l'exiguïté, la promiscuité, la dégradation et la saleté des parties communes, les relations conflictuelles avec un voisinage toujours estimé comme non suffisamment sélectif, une confrontation toujours difficile à d'autres cultures, l'insécurité, et enfin un rapport locataires/gestionnaires oppressant "De toute façon, "ils" font toujours ce qu'ils veulent". Il ne s'agit pas ici non plus, ici pour nous, d'en faire une analyse. Mais nous savons aussi, par ailleurs, qu'à partir des mêmes éléments dits objectifs, l'appréhension (le "vécu") de ces conditions et l'évaluation qui pourra en être faite, ne sera pas nécessairement la même lorsque ces éléments se trouvent dans d'autres types d'habitat.

Mais il s'agit ici plutôt de pointer que c'est au travers d'un jeu d'oppositions réglées que s'énoncent, pour les couches sociales qui nous concernent, liées comme les deux doigts de la main, dans une même alternative, H.L.M. et pavillon, avec entre les deux, comme passerelle à sens unique ; l'accession à la propriété. Le pavillon étant alors "projet d'opposition", "idéologie, discours en acte", l'envers de ce négatif. Il a même le pouvoir de

mettre fin à la représentation d'un corps malade (cf spasmodie de Mr. Partinico). Ce jeu d'oppositions fige les termes, l'un par rapport à l'autre, par stigmatisation de l'un et de l'autre, et parvient à occulter par là-même d'autres modalités d'inscription de l'habiter dans l'espace social.

Et sans doute faut-il voir dans cette production d'images couplées, le fruit d'une politique sociale du logement telle qu'elle a pu produire ce parc immobilier et telle qu'elle continue de le gérer, mais bien aussi une logique sociale de ségrégation à l'oeuvre au travers de ses modalités d'inscription dans l'espace. Et comme force active de cette logique, il ne faudrait pas négliger le poids d'un regard social tel qu'il se porte au niveau d'une agglomération sur ces zones d'ombre que constituent désormais les grands ensembles (Bagatelle, Le Mirail pour l'agglomération toulousaine) et sur les populations censées y résider. Lors d'une étude antérieure sur le logement social, nous avons eu l'occasion de prendre la mesure d'un tel regard - largement repris, voire devancé à un niveau médiatique : il pose ces espaces sociaux comme fortement homogènes d'une part (la nuit, tous les chats ne sont-ils pas gris ?) et comme radicalement hétérogènes d'autre part au reste de l'urbain : "Ca, c'est Bagatelle", ou "Ca, c'est le Mirail". Et sans doute est-il difficile pour les populations qui y résident d'être confronté quotidiennement à cette assertion, d'avoir à soutenir ce regard globalisant.

C'est bel et bien, dans la plupart des cas rencontrés au parc H.L.M. que l'on échappe ou que l'on résiste, par la coupure que l'on veut irréversible entre un avant et un après, entre soi-même et d'autres, entre une condition subie et un projet. Entre le subi et l'agir, un geste salutaire, quasi-moral.

Et "mettre un terme à", c'est en porter un. Et porter un signifiant, c'est se produire comme sujet au travers d'un jeu de différences.

LE TERME FINANCIER

Tenter de faire exister le terme dans sa réalité concrète, c'est se référer peu ou prou à un certain nombre de représentations qui lui sont assignées. Ce "déjà-là" du terme appréhende l'objet marchandise pavillon sous sa forme contemporaine et les moyens d'y accéder.

Il concerne globalement le fait que soutenir le terme revient de plus en plus à céder en totalité ou en partie l'organisation de la production de son logement ainsi que le montage financier de l'opération à qui de fait : division technique et sociale du travail oblige !

Si comme nous l'avons déjà vu, de façon dominante et extensive, la production de ce nouveau bien de consommation s'accompagne d'une reconstitution de l'appareil de production et de l'apparition d'un secteur tertiaire hautement développé, la "performance" de cette marchandise passe par la mise en place d'un dispositif bancaire spécifique : le plan de financement. De la combinaison savante et complexe qu'il opère entre les divers éléments sur lesquels il joue dépend en effet que la marchandise puisse "toucher" largement des couches sociales jusque là exclues de ce processus consommatoire - au point d'ailleurs de les "cibler" particulièrement.

La réalité économique de l'accession n'est pas directement perceptible au niveau de la valeur marchande du produit. D'une part les accédants savent que cette valeur d'échange est grévée du prix du loyer - ce prix auquel ils opposent leur imaginaire de la crise et l'inflation qui l'accompagne. D'autre part, ils savent aussi que le logement et a fortiori leur pavillon est désormais une petite affaire d'Etat et que cette affaire les concerne de façon "privilegiée". Entendu par là qu'ils savent qu'une politique sociale du logement intervient en leur "faveur", pour leur "ouvrir", dans une certaine mesure et sous certaines conditions l'accession, par l'intermédiaire de certains types de prêts et d'allocations auxquels ils sont en droit de prétendre (prêts P.A.P., P.C., A.P.L.). Autant dire que le montage financier de toute opération est comme ils nous le disent un "gros trafic", qu'il combine pour être viable plusieurs types de prêts (combinaison ou prêts d'Etat et prêts bancaires s'épaulent) et que les retombées exactes de cette intervention étatique qui reposent sur un certain nombre de données factuelles sont difficilement maîtrisables a priori. Ce qui rend tout de même aléatoire une première évaluation "rationnelle" des possibles.

Les accédants se doutent par ailleurs que l'intérêt du vendeur - et que l'on pense que le plus petit entrepreneur local a désormais "son homme d'affaires" - saura mettre en place et adapter à leur cas particulier ce dispositif technique qui permet la réalité financière de l'opération, quitte à rendre possible, l'impossible ou le tout juste

possible. Accéder, c'est, toute autre considération mise à part, pouvoir "entrer dans un plan de financement", formulation désormais courante.

Ainsi, le détour par la marchandise, laisse dans un premier mouvement apparaître au niveau des représentations, une figure centrale, celle de l'instance qui a pouvoir d'organiser la production (constructeur, promoteur, entrepreneur...) et une matrice, celle du plan de financement.

Nous nous trouvons bien loin ici, pensons-nous, des représentations telles qu'elles étaient censées accompagner une démarche d'auto-construction type Castor. Mais nous gardons pour mémoire le sort que leur a réservé ces derniers temps l'économie marchande.

Et si, pour ceux qui tentent de soutenir le terme, le projet persiste dans sa dimension follement utopique : le bonheur dirait H. Lefebvre, l'on sait d'ores et déjà qu'il dépendra pour bonne part du judicieux transfert de compétences et/ou délégation de pouvoir que l'on saura opérer, que le pavillon soit le support le plus heureux du terme (sa maison), et l'accession une histoire réussie, ou du moins acceptable - car il ne s'agit peut-être pas non plus ici d'en faire un triomphe.

Cette référence aux éléments d'une logique consommatoire dans laquelle se trouve désormais bien engagé le processus de l'accession constitue en quelque sorte le lieu commun du terme. De ce lieu commun chacune des individualités familiales en prend sa part et son parti ! - (pouvoir de partition) et tente de produire au travers de ses propres modalités d'accession, le processus d'étayage du terme. Il en reste que toutes les individualités familiales n'engagent pas le processus au même moment de leur cycle de vie, ni sur les mêmes bases, et ne se glissent pas dans la même filière, et ceci à l'intérieur de couches sociales relativement homogènes.

. LA MATRICE DU PLAN DE FINANCEMENT

Comment s'effectue l'accession au regard du capital bancaire, comment opère ce que les représentations nous donnent comme matrice de l'accession : le plan de financement

Tout d'abord il opère par catégorisation : possible - impossible. Il fixe les limites de la faisabilité de l'opération au taux d'effort maximal pouvant être consenti par les ménages - et ici souvent atteint : 33 % du montant des revenus, et à une limite d'âge. Il évalue la charge financière de l'accession, c'est-à-dire ce "gros loyer", cette rente immobilière qu'en définitive les accédants paieront sur un certain temps. Cette charge financière, c'est la dette, censée recouvrir la valeur marchande du produit (maison terrain) grévée des taux d'intérêts des différents prêts consentis, compte tenu de l'apport du capital initial. A noter que d'après ce que nous avons pu voir, bon nombre de plans de financement intègrent et ceci de façon tout à fait illégale, les allocations de l'Etat auxquelles peuvent prétendre les ménages, et qui ne constituent pourtant jamais un acquis.

Le plan de financement par le jeu de ses divers paramètres (capital, revenus et situation familiale) assemble des éléments épars d'une situation conjonctuelle donnée qu'il projette dans le long terme. Et c'est bien là la logique d'un outil planificateur : figer le temps, pendant que dans ce cas courent les crédits bancaires.

Répondre socialement à son énoncé bancaire "y arriver", sous entendu "vous le pouvez", reviendra pour l'unité familiale à faire en sorte que l'assemblage tienne.

"On s'est renseigné un peu avant la construction de la maison, nous dit Annie L.. Il y en avait beaucoup qui nous avaient déconseillé d'ailleurs, ils nous disaient qu'on y arriverait pas, surtout la famille, qu'on allait plonger.. et puis finalement, le monsieur-là, l'homme d'affaires de l'entrepreneur nous a dit : je vous assure de toute façon, les prêts sont calculés pour que vous vous en sortiez".

Que peut-il se passer lorsqu'un des éléments gelés par le plan vient à manquer ? par quel savant ré-équilibre l'unité familiale recomposera un assemblage tout aussi performant ?

Le passage nécessaire par ce niveau du plan s'il ne produit pas le désir de l'accession, en crée d'une certaine façon l'urgence. Il faudrait ici se démarquer d'une approche du processus trop linéaire qui envisagerait par exemple l'accession à la propriété pour la classe ouvrière s'effectuant sur la base de ses pratiques épargnantes, pratiques dont on sait qu'elles sont la spécificité de la classe ouvrière. Dans cette approche, la notion même de base a quelque chose de rassurant, au regard de l'aventure financière que constitue l'accession, puisqu'elle laisse entendre que l'individualité familiale maîtrise au moins en partie, au départ, les quelques 20 % de la réalité financière du processus, avant d'être autorisée à s'engager dans le crédit à long terme.

Or force nous est de constater que cette base là tend à "reculer" franchement, et ceci qu'elles qu'en soient les raisons. P. Culturello et F. Godard, dans Familles mobilisées, analysant les différentes filières d'accession, notaient déjà un certain "bricolage" dans la constitution de l'apport initial.

Si certaines des individualités familiales rencontrées affirment "être partis avec un peu d'avance", la seule accession qui semble s'inscrire réellement dans une stratégie d'épargne est celle de Mr. et Mme PEL : dans ce cas précis l'accession vient actualiser sur la base d'un plan d'épargne logement ce qu'il reste d'une période antérieure d'accumulation durant laquelle l'unité familiale dans son ensemble avait dû vivre en caravane pour suivre, de chantiers en chantiers, les déplacements de Mr. PEL.

A l'inverse nous raconte Mr. Part : "On y est allé, mais on n'avait pas de terrain, on n'avait pas un rond de côté, et on voulait partir, et puis on est donc parti sans rien" Il est vrai qu'ici, la mutuelle des P.T.T. à laquelle est affiliée Mr. Part cautionne entièrement son accession, et la surveille (et le surveille). A ce titre, elle demande d'ailleurs à Mr. Part de transformer le crédit progressif établi par l'organisme bancaire en crédit constant. "Ils se sont rendus compte qu'avec ce crédit progressif, il arriverait un moment où les traites dépasseraient les remboursements légaux de 33 % de notre salaire, avec l'augmentation progressive du crédit, ma carrière de préposé n'était pas assez rémunérée, elle ne suivrait pas". Et si de façon contradictoire Mme Part, de son côté affirme "on est pas partis de rien", ne faut-il pas voir ici une sorte d'impératif à toujours se reconnaître, en tant que fraction de la classe ouvrière, dans une pratique d'épargne ?

Mr et Mme Esc opèrent un transfert d'un bien de consommation à un autre : ils revendent la voiture neuve qu'ils viennent d'acheter pour constituer en partie leur apport initial et contractent sept types de prêts différents...

Toutes les individualités familiales rencontrées, attendent l'obtention du prêt patronal (C.I.P.L. 1%) qui bien que minime, complète l'apport initial et "débloque" l'accession : l'obtention de ce prêt atteste également dans le cas des travailleuses de Motorola de quatre années de bons et loyaux services dans l'entreprise (cf. conditions d'obtention du prêt).

D'ailleurs de prochaines mesures législatives, entérinant en quelque sorte une situation de fait prévoit d'abaisser l'apport initial de 20 à 10 % - mesure particulière dont bénéficieraient déjà les fonctionnaires.

Ce fléchissement de la base, outre qu'il indique certainement une difficulté croissante à constituer une épargne, au niveau des couches sociales qui nous concernent, manifeste tout aussi clairement la précipitation avec laquelle on "entre" dans un plan de financement.

L'engagement dans le crédit perpétuel (crédit sur crédit) ne rend certainement pas les mécanismes de l'accession moins lourds. Mais il s'agit moins d'attester de sa solvabilité à venir sur la base d'une capacité d'accumulation antérieure à l'accession, que de présenter au regard d'un plan de financement une situation conjonctuelle favorable, les accédants savent que les éléments qui la composent sont plus aléatoires qu'il n'y paraît, moins fiables et difficilement maîtrisables sur une longue durée.

Alors "on tombe sur la tête", "on agit sur un coup de folie", "on se jette à l'eau", au meilleur des cas "on saute sur l'occasion" pour figurer ce passage à l'acte. Faut-il tout de même qu'il s'agisse d'un processus de consommation violente ! Et il nous semble que c'est dans l'urgence que fait apparaître au niveau du processus, le fonctionnement du plan de financement, que se glisse, là plus qu'ailleurs quelque violence sociale spécifique : que le corps, géomètre, dirait Bourdieu, de Mme Del. se heurte quelquefois à l'espace par trop comptable du plan de financement, la faisant d'ailleurs céder à une vision onirique du Propre Total, le désert blanc, ne l'empêche pas, pensons nous de s'approprier son espace, de créer dans son univers "ces

régions d'ombres et de silence" même si elles ne sont désormais que "des citations de cave et de grenier"(1). Mais bien autre chose est le travail de l'accession sur le temps : il est l'inverse d'une structuration d'un cycle de vie. En l'absence d'éléments fiables sur lesquels elle reposerait, elle reporte toute la fiabilité de l'opération sur le procès signifiant du terme. Mais ce "valant pour" saura-t-il résister à l'épreuve du temps ? La maison est désormais ce qu'on arrache à une situation présente : peut-elle conjurer un avenir quelque peu menaçant ?

Quel recul stratégique résiste à une situation d'urgence ? N'est-ce pas d'ailleurs dans leur capacité différentielle à mettre une distance vis à vis d'une situation d'urgence que se reproduisent les groupes sociaux dans leur distance : que l'on pense par exemple à la façon dont production des êtres et des biens sont socialement rythmés !

De ce moment où l'on place l'unité familiale sur ce point de sa trajectoire résidentielle, les femmes, de façon générale semblent en décider. Elles sont à ce titre l'élément déclencheur de l'accession, elles décident à un moment que c'est possible. Quel savoir, quelle mémoire leur permet d'anticiper de ce possible, avant de le soumettre à l'approbation d'un plan de financement ?

Nous pensons qu'hommes et femmes à l'intérieur du couple sont sans doute, porteurs du même projet : la quête du pavillon, mais que là comme ailleurs ils ne portent pas le terme de la même façon, et que socialement l'accession de la maison individuelle ne s'adresse pas à eux tout à fait de la même manière. Et si les femmes a priori lancent l'unité familiale dans cette aventure, prennent "les choses en mains", et en font leur affaire, comment l'accession devient leur affaire.

Pour les hommes, semble-t-il, soutenir le terme, c'est répondre en quelque sorte à l'injonction sociale qui leur est globalement faite, à savoir, au titre de "bon père de famille", assurer les meilleures conditions de reproduction à l'unité familiale dont il a la charge. Tenter de faire exister le terme dans sa réalité concrète et finan-

(1) cf. M. de Certeau : l'art d'habiter, in Construire pour Habiter - Plan Construction.

cière revient à maintenir plus fortement encore son inscription prioritaire dans le champ de la production (heures supplémentaires) voire double journée de travail dans le cas de Mr Lau).

A l'extrême limite, il n'a pas à y être, sauf bien sûr pour assurer là encore un travail productif et visible : les travaux d'aménagement qu'il récupère, au prix de sa force de travail, sur la valeur marchande de l'objet, ou le contrôle qu'il tente d'exercer sur le déroulement de l'opération (cf. Mr. Part.).

Pour les femmes, dont la double inscription sociale (travail salarié, travail domestique) porte toujours l'ombre d'un doute, l'accession est affaire de reconnaissance de cette double inscription. Un rapport social de sexe veut que son salaire, toujours le second dans le couple, soit celui qui permet l'engagement dans le long terme. La maison est alors ce qui relie le dedans et le dehors. Elle tire de l'accession la charge et le profit symbolique qui l'accompagne "Je travaille pour la maison".

Le fonctionnement de l'accession comme une dette renforce l'illusion de la gestion. C'est au titre de gestionnaire au quotidien des êtres et des biens qu'elle est plus vivement interpellée, en tant qu'acteur spécifique.

L'inscription technocratique du processus de l'accession dans l'ordre de la gestion, à partir d'une situation d'assemblage d'éléments de vie non toujours maîtrisables, susceptibles de faire défaut à long terme, tente une articulation production-reproduction spécifique : les mécanismes de l'accession font ainsi a priori rentrer une part conséquente de la sphère domestique dans le schéma d'organisation de la sphère du travail : rentabilité, gestion comptable. Tenir son pavillon comme un livre de comptes.

Gérer son quotidien, son espace, son temps et son corps sont désormais formules courantes. Mais que gère-t-on au juste ? Les femmes savent que soutenir la dimension économique de l'accession, revient à envisager de répondre à la rigueur du plan de financement par un ré-équilibre au quotidien. Qu'un modèle gestionnaire n'est qu'illusion "ça tombe comme ça tombe" nous dit Mme Del, que le ré-équilibre par contre est affaire de savoir pratique. C'est peut-être par une sorte de mémoire savante de ces éléments mémoire active et entretenue par l'échange verbal que les femmes ont de leurs pratiques, qu'elles évaluent leur propre capacité à répondre.

TERM - INAL ?

L'espace résidentiel (donc déjà défini dans sa fonction) péri-urbain (donc déjà défini par sa position dans un rapport centre-périphérie) en tant que lieu d'un déplacement possible, se donne à voir, a priori, aux yeux de nos accédants, comme cette surface lisse et neuve qui laisse tout compte fait peu de prise à cette connaissance fine et poreuse de ce qui fait par exemple la trame d'un tissu urbain plus ancien ; connaissance dont on a vu qu'en rapport avec l'imaginaire de sa place dans le social, elle pouvait, le cas échéant, orienter le cheminement résidentiel lors des déplacements antérieurs dans l'espace urbain (cf. Mme Del).

En tant qu'espace résidentiel, il ne saurait, de façon générale, avoir fait l'objet d'une expérience concrète de la part de nos accédants, antérieurement à leur accession - sauf à y avoir des proches (parents ou amis). Il est d'autre part en voie de constitution permanente plus ou moins rapide, plus ou moins différée selon les lieux. Le passage de la rente agricole à la rente foncière, du champ de blé au lotissement s'effectue selon certaines règles très localisées, suivant des temporalités fort différentes d'un endroit à un autre (1). Ces règles sont constitutives de la production de l'espace péri-urbain dans sa division complexe et fine (notamment sous marchés fonciers nés des rentes différentielles).

Lorsqu'au moment de l'accession, les accédants appréhendent cette composition de terrains à bâtir, ils se trouvent face à une variable "mosaïque" de parcelles. Si le pavillonnaire, c'est l'espace de la parcelle, banalité tout juste bonne à dire, sous la forme de la parcelle, cet espace entre globalement dans une logique quantitative : une parcelle est plus ou moins grande, plus ou moins chère en fonction de la superficie et de la rente foncière qui s'y applique, plus ou moins proche ou lointaine de certains éléments, plus ou moins distante du noyau urbain. A ce titre, toute parcelle n'est elle pas substituable à une autre, au regard d'un certain système économétrique, en fonction de la combinaison de ces paramètres ? C'est une affaire de prix et de choix, espace qui ne connaît que la loi du marché, espace ouvert, espace de "l'accessible", qui

(1) cf. M.C. Jaillet - G. Jalabert.

trouve ici son "alibi démocratique" (1). Cette carte économétrique avec ses micro-variations, cette composition mosaïque de parcelles échangeables constitue la base sur laquelle pourra venir jouer une logique différentielle : elle autorise une représentation scalaire du socius. Espace "ouvert", pour "nous", pour "tous" que l'on peut ainsi opposer à un espace plus fermé, réservé à d'autres, celui du noyau urbain, surtout lorsqu'il s'est avéré ségréatif et discriminatoire à l'égard de ceux qu'il assignait dans ses "réserves" (exclusion-inclusion).

Peu d'entre eux s'aventurent de nos jours à envisager leur accession, en solitaires, à partir de l'acquisition d'un terrain champêtre. Pratique tombée en désuétude sous le coup de la loi "anti-mitage". Mais cela arrive encore. Ainsi Mr et Mme Lau, "à Eaune, plus haut, on avait trouvé 1500 m² pour 6 millions. Mais la mairie ne délivrait pas de permis de construire parce qu'il y avait une affaire de tout à l'égout, c'était bloqué. Il n'y avait pas de permis de construire et il n'était pas viabilisé, je ne pense pas. Tandis qu'ici, oui, il y avait les compteurs, il y avait tout, il était borné, nettoyé...". De la viabilisation d'un terrain dépendait la viabilité de l'entreprise. Mais surprise. "Puis finalement ça a été débloqué, alors on a été assez surpris". Mais continuons jusqu'au permis de construire. Il nous a fallu demander le permis de construire d'après le plan. Deux mois il y a de délai, mais enfin on nous l'a refusé une première fois parce que. ..on voulait une terrasse carrée et le garage était très avancé, alors ils l'ont refusé, c'était trop avancé par rapport à l'alignement. On a corrigé notre plan et après ils l'ont accepté".

Tous ne connaissent pas ces déboires. Et la plupart d'entre eux s'en réfèrent à l'instance organisatrice de la production qui les oriente sur un (ou quelques) terrain(s) en fonction de sa connaissance (et pénétration) du marché foncier local, qui tend à devenir impénétrable et insaisissable pour de simples particuliers. Choix du terrain et de sa localisation toujours délicat parce qu'invariablement il entre en concurrence directe avec l'objet pavillon dans sa matérialité concrète, à l'intérieur d'une enveloppe financière étroite. Au demeurant qu'est-ce qu'une bonne localisation et par rapport à quels éléments peut-on l'estimer ?

(1) cf. J. Baudrillard.

Surface lisse et neuve, disions nous, mais néanmoins structurée ... Et l'on se réfère ici à l'espace du planificateur. La maison individuelle est alors ce terminal relié par un vaste réseau circulatoire à d'autres centres vitaux, entreprises, écoles, grandes surfaces, équipements urbains, et de façon plus lointaine, dans un jeu de présence-absence : la "ville". Mais ce "gros trafic" dans lequel s'inscrit le terminal ne s'adresse pas tout à fait de la même manière aux hommes et aux femmes. Il produit le plus souvent l'homme comme ce navigateur solitaire au volant de son habitacle automobile : il part tôt le matin, rentre tard le soir, parcourt en principe des distances plus longues et connaît les situations difficiles des heures de pointe. Tandis que de façon générale, par le fait d'une bi-motorisation rendue difficile par les charges de l'accession, ou pour d'autres raisons encore, il relie plus sûrement (avec la fiabilité d'un chronomètre) le corps domestique de la femme à ces divers centres vitaux par le réseau des transports urbains, dont tout un chacun sait maintenant qu'ils sont "la sève de la ville"(1). Et curieusement ici, à un niveau médiatique, la métaphore biologique s'impose dans un effort de reconstituer l'image d'un tout organique sur un ensemble de parties séparées dans l'espace et dans le temps "existant, comme le dit R. Ledrut", dans un rapport d'extériorité et d'exclusion réciproque" (2). L'urbanisme prend en charge, comme nous le rappelait S. Ostrowetsky la vie sociale sur le modèle fonctionnel. Il se réfère à un système de gestion (rationalisé) en spatialisant les temps sociaux rythmés de la production et de la reproduction (société-finalisée). L'efficace du dispositif technocratique qu'il avance est-elle donc si terrible que le terrain, ce coin de ciel et de terre où il s'agit tout de même d'opérer un ancrage dans l'espace et dans le temps devienne ce point de localisation sur un "axe", un "secteur", une "couronne" ou un "éventail" (formulation déjà moins technocratique ?). "Depuis qu'ils ont fait ce pont sur la rocade, on est sauvé"

On pourrait nous reprocher ici de donner de cet habitat "une vision réductrice et forcément décourageante" comme

(1) Publicité pour les transports urbains.

(2) R. LEDRUT : La révolution cachée.

nous le rappelle l'optimisme de P. Sansot. Et pourtant nous n'avons nul doute que l'habitant pavillonnaire comme tout un chacun "dé-réalise" l'espace ainsi conçu au préalable, que l'ordre de l'habiter par le geste même de l'appropriation qui le fonde, (rende (restitue) cet espace objectivité à l'épaisseur du concret : "Le matin, avant de partir, j'entr'ouvre un peu les volets, là, pour voir le temps qu'il fait. Tout le monde dort dans la maison. Je me glisse dehors et je saute dans le bus de Motorola, au coin de la rue, là-bas". Car fort heureusement, pensons-nous, le pavillonnaire abrite encore l'habitant, même si c'est parfois au prix d'une co-existence difficile.

Nous essaierons maintenant d'évaluer le terme dans sa durée.

Madame Annie L. suspend (pour un temps ?) son terminal hors de ce "gros trafic". La naissance de son 4ème enfant

rend désormais l'articulation-circulation à la sphère productive menaçante. Le pavillon de cette individualité familiale est sans doute celui qui porte les signes les plus distinctifs dans notre échantillon : il est pour cela situé en lointaine périphérie, et mal desservi. Des temps de trajets trop longs, alors que se fait sentir la nécessité d'une bi-motorisation impossible ("une seconde voiture, il faut l'acheter, il faut l'entretenir, c'est trop cher") dispersent l'unité familiale dès 4 heures du matin jusque tard le soir. Face à cet éclatement de l'unité familiale, la maison individuelle risque alors de perdre tout son sens... A moins qu'Annie L. ne consente à perdre son articulation à la sphère productive, et avec elle un peu de l'identité qu'elle s'était construite, et tente de se reconstituer sur le pôle domestique, le seul qui lui soit offert. Ce faisant elle maintient une certaine cohérence entre unité familiale et maison individuelle, tandis que pour la même raison Mr. L. se trouve lui, contraint de s'articuler plus fortement encore à la sphère productive une double journée de travail l'attend.

On ne pourrait dire ici, contrairement à certains propos, que c'est à proprement parler, par savant calcul-financier que l'unité familiale opère ce choix, même si sont pressenties les augmentations des allocations familiales et de l'aide personnalisée au logement suite à la naissance de l'enfant et à la diminution de leurs revenus : "Je n'ai pas réussi à savoir ce que je gagnerai en restant à la maison".

Seule histoire un peu triste de notre échantillon, non par le fait que Mme Annie L. prenne le temps d'un repos, mais parce qu'elle risque d'être confrontée durement à l'unidimensionnalité de sa résidence qui devient alors espace de réclusion "quand on reste à la maison, on a moins de frais, on n'a pas besoin de s'habiller par exemple, on n'a pas à sortir".

Opérateur social relativement puissant, le pavillon ne va-t-il pas s'ingérer dans la production des êtres au point de proposer un module familial "performant" que nous situerions entre 2 et 3 enfants par unité familiale en accession : en deçà la viabilité financière de l'opération semble difficile pour les couches sociales qui nous concernent, au-delà c'est la cohésion unité-familiale-pavillon qui n'est que difficilement garantie : le pavillon perd sa raison d'être.

Le terme suppose l'unité familiale qu'il renforce comme unité de gestion. Que se passe-t-il lorsque l'unité éclate, comme dans le cas de Mr et Mme C. qui divorcent ? Peut-être d'ailleurs sous la pression économique du processus de l'accession et des frustrations qu'elle leur a imposées sur d'autres lieux de jouissance "trop de privations, c'est peut-être ça qui nous a coupé le ménage".

Pour Mme C. le ré-équilibre n'est guère possible, et n'a plus de sens "la maison, c'était tous les deux". Alors que Mr C. envisagerait de garder la maison après le divorce parce que d'ores et déjà il sait qu'une nouvelle unité familiale peut assurer le relais de la première. D'où une situation particulièrement conflictuelle sur cet objet commun.

Reste à liquider le terme. "On va y perdre énormément !" Car l'on s'aperçoit que les mensualités remboursaient les crédits et que le capital n'est pas acquis. Dans ces conditions, se séparer c'est liquider le terme au détriment du capital qu'il est censé représenter et assumer la perte.

Le liquider, c'est aussi pour Mme C. avoir à se reconstruire ailleurs, et en temps que nouvelle individualité familiale réduite : elle et sa fille. Pour elles, cet ailleurs, c'est là-bas". Au bout de la rue. Il y a des H.L.M. pour les ouvrières de Motorola. Je vais être obligée d'y aller avec la petite".

Pour bien des raisons, Mme C. appréhende ce mouvement inversé de sa trajectoire résidentielle (du pavillonnaire au collectif H.L.M.). Elle redoute entre autres choses la collusion que l'on peut opérer entre son image de femme divorcée avec enfant et un logement attributif : le collectif H.L.M., la stigmatisation et la pression sociale qu'elle peut autoriser : "On pourra dire elle vit seule, elle laisse garder la petite, elle va vadrouiller. Autrement ici (en pavillon) on peut me voir, je m'en fiche". Dans ce cas liquider le terme, c'est aussi perdre un peu de son autonomie.

"La maison on peut toujours la vendre" nous est-il souvent dit. Sans doute, faut-il voir dans ce défi que lance l'habitant pavillonnaire, sa préoccupation constante de s'assurer que le navire tient bien la tempête, que le pavillon tient ses promesses quant à l'assurance monétaire qu'il peut représenter face aux aléas de la vie.

En tant que bien de consommation, ce produit est fluctuant, coté en bourse, il entre dans un processus plus ou moins rapide d'obsolescence (technique et sociale). Entretenir le capital qu'il représente, assurer la fiabilité marchande du produit dans l'éventualité d'une revente, c'est lutter pied à pied contre l'obsolescence qui le menace : colmater les brèches mais aussi accumuler d'autres signes distinctifs : garages, dallages, loggias... ré-actualiser sans cesse le produit pour lui conserver sa valeur d'échange et ce faisant continuer à se produire comme sujet pavillonnaire, c'est à dire s'indexer dans la continuité, car "ce n'est jamais terminé". Travail de maintenance qui relie dans la durée le pavillonnaire à son pavillon, il faut ici reconnaître aux accédents une capacité certaine à évaluer le terme dans sa durée et à résister ainsi à son obsolescence. Mais le mythe de l'accession pavillonnaire résiste-t-il à ce risque d'obsolescence du terme ?

Que pourrait bien valoir et signifier une façade que l'on n'entretiendrait pas ? Le terme supporterait semble-t-il difficilement les stigmates d'un processus de paupérisation. Et dans le cadre de l'accession, c'est à l'unité familiale elle-même sans qu'intervienne aucune autre instance gestionnaire, qu'il convient d'assurer et de main-

tenir la valeur du terme, même lorsqu'une situation précaire impose par ailleurs sa propre urgence - le chômage des trois enfants adolescents de Mr et Mme Del, par exemple.

Si le terme suppose l'unité familiale, en assure-t-il pour autant la cohésion ? Quels rapports, par exemple, ces adolescents entretiennent-ils avec le terme pavillon ? Sont-ils prêts à le soutenir avec la même ardeur que celle de leurs parents ? Nous pensons que les rapports, qui nous ont paru fort contradictoires, qu'ils entretiennent avec ce lieu d'affirmation sociale de l'unité familiale à laquelle ils sont liés, sont à mettre en relation très étroite avec la situation tout à fait paradoxale - et difficile à vivre - qui leur est faite, en tant qu'adolescents - dans nos sociétés.

D'après ce qu'il a pu nous être donné à voir et à entendre des adolescents de Mme Del, oserions-nous avancer ici qu'il nous a semblé que selon la formule consacrée, "ils tournaient en rond" dans le pavillon, au propre comme au figuré, tout comme nous-mêmes nous "tournons en rond" sur la question difficile, d'un point de vue théorique, que pose aujourd'hui l'adolescence. Nous en sommes encore à nous demander qu'est-ce qu'un adolescent (par quel bout le saisir ?) alors que notre système social tend de plus en plus à un groupe social ; les adolescents définis comme tels, et qu'eux-mêmes tente de s'affirmer ainsi, et ceci par le mouvement circulaire d'une articulation à eux-mêmes. Que faut-il entendre par là ? Qu'est-ce qui définit mieux l'état d'adolescent que le fait d'une situation intermédiaire : entre l'enfance et l'âge adulte, entre l'apprentissage et le travail ? Lorsqu'un système scolaire qui s'est avéré particulièrement sélectif à leur égard, du moins pour les couches sociales qui nous concernent ici, les rejette des lieux de formation, sans formation précisément négociable, alors que par ailleurs une situation difficile du marché de l'emploi se refuse à les intégrer au niveau de la sphère productive et fait sentir son exigence quant à la formation, que se passe-t-il ? Ils sont, bien sûr, renvoyés à l'univers familial dont ils dépendent sur le plan économique entr'autres ! et par rapport auquel ils ont pourtant à s'autonomiser dans un avenir plus ou moins proche (l'impératif demeure). Le pavillon devient alors le lieu de leur errance - tout comme les porches d'entrées des immeubles collectifs, pour d'autres. L'errance est ici d'autant mieux admise par l'autorité parentale qu'elle est contrôlée par le re-

gard maternel qui, de façon certes contradictoire, tend à les y maintenir. Car leur présence d'une certaine façon ne permet-elle pas d'assurer, de faire durer le sens énoncé du pavillon "la maison c'est surtout pour les enfants". Alors reste à établir un consensus familial qui permette à cette situation transitoire ... de durer. La force productive des adolescents est largement requise pour assurer la maintenance du produit, et ceci est d'autant mieux justifié à l'intérieur de l'unité familiale que leur mise au chômage laisse leur corps potentiellement productifs, vacants : "ça les occupe, quoi".

Mais, s'ils produisent le lieu, s'ils l'occupent, du fait de leur situation (relégation), ce lieu est-il nécessairement celui où ils ont à se produire prioritairement comme acteurs sociaux spécifiques ? Car la même tendance sociale qui les relègue dans l'univers familial, et les prive d'autres articulations qui étaient jusqu'alors les leurs, les exhibe et les cible d'une certaine façon comme groupe social défini justement sur la base même de leurs difficultés existentielles, qui sont aussi des difficultés d'articulation. Comment trouver sa place ? En intégrant avec une certaine urgence un stage d'insertion professionnelle prévu pour eux "les jeunes de 16 à 18 ans"?. En s'accrochant à une image plus ou moins mythique d'un avenir professionnel "j'ai 16 ans" nous dit le fils de Mme Del, "j'attends d'en avoir 21 pour passer le permis poids lourds. Je serai chauffeur routier international".

En attendant... le corps social des adolescents ainsi produit, cherche aussi à se reconnaître et "loin de pouvoir prendre place, et encore moins racine, de par l'importance qu'il prend de plus en plus, s'identifie à lui-même au travers des pratiques, de signes (le fait d'avoir à se situer dans des rapports sexuels donne une dimension notable à l'organisation et à la codification des signes). Cette constitution d'un corps à fonctionnement circulaire (un corps qui renvoie sans arrêt à lui-même) ne facilite en rien une articulation ultérieure à la sphère du travail (1). Les pratiques de signes débouchent par contre largement sur des pratiques consommatoires.

Et si le signifiant social du pavillon, par la mobilisation qu'il requiert de l'unité familiale dans son ensemble, entre pour eux en concurrence trop forte avec d'autres objets sociaux au travers desquels ils estiment à voir à se produire et se reconnaître en tant qu'adolescents, gageons qu'ils ne soutiendront le terme que de façon relativement contrainte et à ce titre sans doute...

démystificatrice, donc menaçante par rapport au projet parental. Et Mme Del tentera de faire front et de répondre sur tous les postes à la fois : "je passe tout l'argent, à la maison et aux enfants".

Un autre volet du consensus familial tend à ouvrir le pavillon ... à d'autres corps en vacance, à d'autres adolescents dans la même situation.

"... s'ils ont envie d'un week-end comme ça entre eux, entre jeunes, hébé, je leur laisse la maison. Moi, je m'en vais chez ma tante, comme ça il y a le téléphone, je leur téléphone pour savoir si tout se passe bien, et puis ils ont le week end, ils ont la maison, ils ont..., ils s'amusent... ils écoutent des disques, ils se font la popotte, je leur laisse le frigidaire avec du manger, ils se font ce qu'ils ont à faire, ils se font leurs ... et c'est pour ça qu'ils ne cherchent pas à sortir, mais non". Les copains ? "On a pas mal de relations avec eux, je les connais très bien, alors ils viennent, ils sont ici comme chez eux. D'ailleurs hé, moi je suis au tant leur mère que leur mère...".

Cette articulation sur le lieu même du pavillon, par le consensus ainsi établi permet de maintenir la cohésion sur le terme même : "ils ne cherchent plus à sortir".

(1) H. COUCOUREUX, M. PONS. : ALLEZ Y DE MA PART !
A propos des besoins des jeunes en formation -
Contrat CAFO Toulouse 1982.

Nous voudrions aborder maintenant, en dernier point et lieu, celui de l'aspect transitoire du terme tel qu'il a pu nous apparaître, et amorcer ainsi une conclusion.

Ces maisons individuelles ne nous sont jamais évoquées comme le lieu d'une fin heureuse.

"A la retraite, comme nous dit Mme Del, je compte bien la vendre la maison, et aller m'installer, là-bas, quelque part entre Nîmes et Toulon".

Est-ce parce que l'urgence dans laquelle s'engage le processus de l'accession, comme nous l'avons décrit (1), n'autorise plus désormais réellement la structuration d'un cycle de vie et que l'ancrage dans l'espace social que représente alors le pavillon cristallise une situation passée et présente par ce qu'elle arrache au présent, plus qu'il ne permet de retenir le long terme, et d'articuler présent et futur ?

A trop s'astreindre pour l'objet, finirait-on par en reporter la jouissance pour un stade ultérieur, quand auront cessé de courir les prêts bancaires, pour un au-delà de l'échéance financière, qui est aussi un ailleurs ? Il s'agirait alors de congédier ce signifiant social, ce valant pour et de redistribuer le bien de consommation : pavillon, dans le circuit de la marchandise, pour solde de tout compte.

Il reste à voir que le moment où l'on envisage de se déprendre ainsi de l'objet est aussi celui où le corps salarié se libère de son articulation au champ productif. Tout semble alors s'orienter vers un ailleurs que l'on oppose à un ici et maintenant, vers un autre centre organisateur, voire un autre mythe. Autre temps, autre espace, autre mythe...? Où pensent-ils se produire en tant que retraités ? "Là-bas, quelque part entre Nîmes et Toulon...". En attendant, et sans doute parce que "Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras", Mme Del. plante rocailles et garrigues ("qui sentent bon la Méditerranée") sur son coin de verdure pavillonnaire.

(1) cf. La matrice du plan de financement.

Toujours insaisissable, le pavillonnaire se dérobe là-même où nos représentations tentent de le produire, le mettre en place, voire en boîte.

Et sans doute faut-il voir dans cette capacité à anticiper du moment où il prendra congé du terme, qui n'était qu'un terme, une façon de lui reconnaître un aspect transitoire, qui est aussi une façon de mettre un terme à l'éternel. "Plus elle (la maison individuelle) me coûte, plus je lui dois".

A la trace indélébile de nos habitations antérieures, le mythe pavillonnaire opposerait-il le passage provisoire?

Ou bien alors, est-ce encore un mythe ? Et pour combien de temps encore ?

:--:--:--:--:

CONCLUSION

Encore une recherche sur le travail des femmes, encore une démonstration de leur double "oppression-exploitation", dira-t-on à la seule lecture du titre de ce rapport, à la seule vue du mot tandem travail-femmes ; comme si le thème déjà épuisé devenait redondant, comme si tout avait été dit sur la question, comme si cette affaire, ayant été tout au plus une mode, on pouvait enfin en être débarrassé après avoir, ici ou là, rempli son dû.

L'appel d'offres "Femmes et habitat", à l'origine de ce travail est, convenons-en, unique, jusqu'à présent dans l'histoire des appels d'offres du Plan Construction, par sa prise en compte explicite, du rapport des femmes à l'espace.

Pourtant, au terme de la rédaction de cette étude, et en replaçant ces thèmes dans le courant de la recherche de ces dernières années, on peut affirmer deux choses :

- primo les études brisant le découpage des disciplines et recomposant les champs sociologiques sont loin d'être aussi nombreuses qu'on le croit et, de toutes façons, relativement récentes.

- secondo, quand on met les femmes en scène, on les considère encore le plus souvent comme une minorité, une catégorie à part, un groupe social aux conditions particulières dans un tout social général, structuré alors par les seuls rapports sociaux du travail (de classes ou de production selon les terminologies).

Concernant le premier point, les journées de Nantes (juin 1980), sur le thème "Institution familiale et travail des femmes" ont marqué une avancée dans la tentative de reconstitution des champs de la sociologie du travail et de la famille. L'entrée des femmes dans le salariat avait jusqu'à présent suscité des observations centrées d'un côté sur la sphère familiale, on se bornait ainsi à repérer des effets : divorce, consommation, rôle des sexes, socialisation..., de l'autre, sur les conditions de travail professionnel des femmes : conditions difficiles, précaires, attribuées le plus souvent à la marginalité de cette catégorie de main d'oeuvre et/ou à son absence de qualification.

Le groupe ad hoc, "système productif et structure familiale", du Xème Congrès Mondial de Sociologie (Mexico, août 82) est allé plus loin dans les recherches traitant ensemble le travail dit alors de production et celui dit de reproduction. Il a largement contribué à provoquer une rupture épistémologique concernant à la fois, le découpage de la sociologie en champs séparés, et à la mise en oeuvre de rapports sociaux nouvellement théorisés ici et là (sexes, génération) (1).

Cependant, c'est presque essentiellement le travail et la famille, leur cloisonnement, leurs rapports sociaux fondamentaux qui ont été ainsi interpellés. De leur côté l'habitat, l'espace, l'inscription spatiale et temporelle des pratiques sociales constituent encore le plus souvent des objets distincts occupant le champ de "la sociologie urbaine" toujours plus ou moins autonomisé, même si la notion de vie quotidienne est venue un moment déborder son périmètre.

Concernant le deuxième point, il faut reconnaître que les études sur les femmes ont eu du mal à rompre avec la conception dominante des années 70, qui, traitant des femmes et non des sexes, s'est enfermée dans les notions réductrices et marginalisantes de condition féminine et de rôles sexuels. Conception réductrice en effet puisqu'elle ne pousse pas à sexualiser tous les champs de la sociologie, mais plutôt à créer un champ "Femmes" juxtaposé aux autres, sans les déranger dans leurs fondements théoriques.

L'étude présentée ici s'inscrit dans ce courant de remise en question. Elle a tenté de construire un objet en articulant trois champs (séparés le plus souvent) le travail professionnel, le travail domestique et l'habitat.

(1) Le sexe du travail, P.U.G. 1984 - ensemble des textes produits par un groupe international de chercheuses - Voir également la bibliographie en annexe.

En prenant les femmes comme acteur(e)s sociales nous sommes conscientes de donner à croire que nous parlons encore de la condition féminine, qui serait observée ici dans un certain type d'habitat, le pavillonnaire.

Le souci d'éviter ce piège, nous fait insister dans cette conclusion sur le "modus operandi", en rappelant des points de repère du champ scientifique dans lequel elle a été produite. Dans l'introduction nous avons montré comment l'objet s'était transformé, au cours des trois années sur lesquelles ce travail s'est déroulé, nous n'y reviendrons pas ici, si ce n'est pour mettre en garde contre l'idée d'un consensus sur l'objet auquel on aboutirait avec le temps et les échanges ; chacune le tire d'un ou de deux côtés, tant il est vrai qu'il est bien difficile de construire un objet aussi complexe. Il a toujours tendance à s'aplatir sur une ou deux dimensions, à se dérober, dès qu'on veut le saisir sous plusieurs angles et à plusieurs niveaux - un hologramme plutôt qu'une figure à deux dimensions !

Parler des femmes, et non d'une condition féminine, c'est donc pour nous, faire intervenir les rapports sociaux de sexes comme rapports fondamentaux, positionnant différemment les femmes des hommes dans la gestion quotidienne du travail salarié et du travail domestique - c'est encore partir d'une conception sexuée de l'espace et du temps. Affirmer par exemple que dans une même famille, l'accession à la propriété d'une maison individuelle n'est pas affaire de mobilisation complémentaire de l'un ou de l'autre conjoint, liés de la sorte par un même projet durable, revient alors à se donner les moyens de comprendre pourquoi les femmes se trouvent mobilisées, en quoi cette mobilisation complexe, multiforme et contradictoire, est aussi capable à se déprendre de l'objet pavillon, par des pratiques de lâchage, minuscules ou plus ostensibles.

Nous avons entrepris de saisir en quoi la maison, le pavillon, était l'affaire des femmes, et non de démontrer que c'était leur affaire ; car la maison est aussi l'affaire des hommes, mais de toute autre manière.

Pour l'heure c'est par les femmes que nous sommes entrées dans la question, mais elles ne sont pas les seules à s'y trouver prises. En effet les hommes, mais aussi les jeunes et les vieux tout comme les femmes ont leurs rapports à l'habitat et doivent gérer un quotidien inscrit dans l'espace et selon des temporalités à spécifier ; chacun articule, imbrique ou sépare un ensemble de pratiques qui doivent leurs régularités, leur "tonalité" avons nous

dit, des différentes positions occupées dans l'espace des rapports sociaux.

Le travail professionnel est toujours présent qu'il prenne la forme de la formation, du chômage ou de la retraite, comme l'est toujours celui qui s'applique à la reproduction de soi-même, qu'on soit alors producteur ou prédateur ; l'habitat également, si, au lieu de le saisir comme catégorie dans un classement de type économique-technocratique (type d'habitat) on l'appréhende comme rapport à un environnement social, à des contraintes temporelles et spatiales - qu'on pense au "terme" du plan de financement du pavillon, à la distance des logements locatifs des grandes banlieues, ou au horaires-cadences de la maison de retraite - un habitat peut se définir par des paramètres sociaux qui renversent quelque peu les notions de choix du logement, ou celles de logement marchandise.

Enfin l'habitat, nous l'avons vu, est aussi un discours et production d'imaginaire, en tant que marchandise particulière.

La gestion est une charge mentale produite par autre chose que l'addition de tâches relevant les unes du travail salarié, les autres du travail domestique. Elle exige une capacité permanente à faire tenir ensemble des rythmes et des temporalités différentes relevant certes d'opérations contraintes, mais analysés, ici par nous, comme redevables de positionnements spécifiques dans l'espace social des positions. Nous n'avons pas procédé à la décomposition des tâches d'un poste de travail double ou dédoublé qui seraient inscrites dans une matrice spatio-temporelle : la journée de 24h découpée en du temps mathématique. Nous avons cherché à saisir, à travers la parole, le discours de chacune, et leurs pratiques corporelles, le poids mental des différentes temporalités sociales subies et, pourrait-on dire, nécessairement produites, qui traversent et déplacent le quadrillage chronologique et égalitaire des heures.

Ces temporalités différentes sont recomposées par les femmes dans un kaléidoscope de pratiques qui échappent à une mise à plat comme à une inscription repérable et normative dans le temps et l'espace.

La charge mentale accumule de manière multiplicative et non successive, le "travail" de gestion qui se présente alors comme mise en œuvre de capacités à disloquer, délocaliser, recomposer, imbriquer ou fondre, séparer ou annuler. Le savoir faire de la gestion, celui qui, paradoxalement, semble produire autant que réduire la charge mentale, ne s'acquiert que dans la pratique et s'appuie sur tous les savoirs faire domestiques et professionnels, accumulés au cours de l'inévitable traversée des rapports sociaux.

Par ce lent apprentissage, silencieux et sans prix, par lequel passent toutes les femmes, les compétences deviennent un savoir-faire terminal qui reviendrait à gérer du temps avec du temps et à se produire comme corps gestionnaire, sous l'Ordre Symbolique.

Lourde ainsi de l'injonction à fabriquer du temps comme à faire du vivant, la charge mentale suppose la mise en œuvre du corps, de tous les corps, comme dirait Roland Barthes, rappelant qu'à travers les différentes approches sociales du corps, le corps humain disparaît. Parlant du corps comme nous l'avons fait, nous ne voulions pas nous enfermer dans l'idée fautive d'un corps des femmes.

Les femmes y vont de tout leur corps avons-nous répété ici et là. Surface d'inscription des savoirs-faire particuliers et ultimes, ce corps formé et déformé à faire partout du vivant, à transformer le mort en vif, quand d'autres peut-être dans le même temps sont soumis à produire la loi figeante, l'ordre institué et la mort de l'achèvement productif. Ce corps est lui aussi objet de gestion, quand il se vêt et se dévêt des signes de classes, de sexes et d'âge, grâce auxquels il entre, sort et se fait reconnaître dans les espaces-temps qu'il traverse.

Corps instrument quand il faut en assurer la maintenance comme d'un outil de travail, quand enfin les femmes s'en déprennent comme du travail domestique et du pavillon, pour s'immobiliser dans le "faire le vide" de la récupération.

Les ouvrières, nous l'avons vu, sont soumises aux grandes catégories du temps : cycles, rythmes, horaires, temps contraint, temps libre. Des cycles et des grands rythmes, elles connaissent les termes, les échéances, les grands jeux de la planification gestionnaire de l'accession à la propriété du pavillon de banlieue. Soumises aussi à la rythmicité des week-ends, arrachées à la fatigue ou bien à celle des longs congés rêvés sur l'année quand les échéances financières seront plus légères, elles savent tenir le langage de la grande répartition temporelle.

De même leur journée de travail disséquée en horaires, pauses, alternances, est un vertige de "management" rarement égalé et rarement aussi bien restitué. L'art du temps abstrait et rationalisable est à leur portée, accessible et investi.

Malheureusement la restitution de ce temps métronimique nous apprend bien peu. Plus instinctif, nous l'avons vu également, a

été de se pencher sur ce que nous pourrions désigner comme le grain du temps et qui nous a permis d'observer des pratiques plus infimes, plus irrationnelles, plus intimes : non plus les horaires, mais les heures, non plus les journées, mais les jours, non plus les pauses, mais la détente, les moments, les refuges, les interstices, les coups d'arrêt. Une approche qui a permis de faire apparaître des temporalités à la fois diffuses, multiples, résistant à la rationalité et à la répétitivité de la loi, de la norme.

Ainsi, ayant eu à rendre compte des pratiques d'ouvrières inscrites dans cette dialectique binaire du temps contraint et du temps intime, nous avons appris d'elles plus que nous ne l'imaginions de ce qui peut constituer la complexité et l'ambivalence des temporalités sociales.

Au-delà d'une impossible planification des temps sociaux et au travers de pratiques temporelles inscrites dans les espaces de travail (domestique et salarié) et en espace appropriable (la maison individuelle dans son processus d'accession à la propriété), nous avons atteint là à un rapport temporel aux espaces et aux tâches dont les qualités spécifiques ouvrent des perspectives nouvelles. L'accession à la propriété (nous l'avons vu encore dans le chapitre "La quête du pavillon") met en question l'inscription cyclique et rythmique des temporalités en défiant les échéances et les termes et en y substituant des pratiques temporelles aléatoires, "obliques" pourrait-on dire, mouvements irréductibles qui résistent au temps. De même, dans les horaires et les heures, dans le temps abstrait de la tâche et le temps intime de la matière ou de l'imaginaire, les ouvrières balancent, mélangent les temporalités, font sauter la binarité des rythmes. Jouant tout à la fois de la loi et de son contraire (le temps social et le temps aléatoire "de la catastrophe"), s'appuyant sur leur capacité vivante d'organiser et d'oublier, de se projeter et de se déprendre, elles affirment une gestion du temps qui n'est plus seulement soumission et répétition, mais qui est aussi - et peut-être surtout mouvement, lutte et résistance.

B I B L I O G R A P H I E

BIBLIOGRAPHIE

Habitat, modes de vie, équipements collectifs

. **Approches sociologiques des modes de vie - débats en cours, 1981, réseau "Modes de vie" D.G.R.S.T.**

AUGOYARD J.F. : **Pas à pas - Essai sur le cheminement en milieu urbain**, édition Seuil 1979.

AUMONT N. et Al : **L'Habitat pavillonnaire**. 1971 le C.R.U.

CAMPAGNAC E., TABARY - TAVEAU : **Modes de vie - nouveaux quotidiens ouvriers** - Plan Construction 1979.

COUCOUREUX H., PONS M. : ... **Allez-y de ma part**. CAFOC 1982, Toulouse.

CULTURELLO D., GODARD F. : **Familles mobilisées** - Plan Construction 1980 -

Rapport MAYOUX J. **Demain l'espace** - La documentation française.

JAILLET M.C. : **La production de la maison individuelle dans la région toulousaine** -Thèse de 3ème cycle, Toulouse II - 1981.

MONNIER E. : **Les pratiques énergétiques dans l'espace domestique** - Plan Construction 1982.

OSTROVESKY S., BORDREUIL J.S. : **Le néo-style régional**. Dunod 1981.

PINCON M. : **Cohabiter - Groupes sociaux et modes de vie dans une cité H.L.M.** - Plan Construction 1982.

PRETECEILLE E., avec PINCON M. et RENDU P. : **Equipements collectifs, structures urbaines et consommation sociale** C.S.U. 1975.

REMY J., VOYE L. : **Ville, ordre et violence**. PUF. 1981.

VERRET M. : **L'espace ouvrier** - ed. A. Colin. Paris. 1979.

Vie quotidienne en milieu urbain - Colloque de Montpellier. Février 1978.

SANSOT P. et al. : **L'espace et son double** - Champ urbain. 1970.

Division du travail, travail domestique

BERTEAUX D. : **Destins personnels et structure de classe** - P.U.F. 1977.

CORIAT B. et al. : **Usines et ouvriers - figures du nouvel ordre productif**. Maspéro. 1980.

CHABEAU D., FOUGEYROLLAS D. SONTTHONNAX-MASON : - **Famille, travail domestique et espace-temps des femmes.** Paris X. 1981.

COMBES D., HAICAULT M. : **Production et reproduction, rapports sociaux de sexes et de classe.** Mexico. Xème Congrès mondial de sociologie in le Sexe du travail. PUG. 1984.

GRAMSCI : **Américanisme et fordisme** - éd. sociales 1975. Gramsci dans le texte.

GODARD F. : **Contribution à l'approche anthroponomique.** Xème Congrès Mondial de Sociologie. Mexico. 1982.

HAICAULT M. : **Sexes, salaire, famille** - Sociétés n° spécial :
La famille en question. Toulouse II. 1980.
Femmes de valeur, travail sans prix : le travail à domicile. G.R.I.E.F. II. 1982. Université Toulouse II.
La gestion ordinaire de la vie en deux.
 Sociologie du travail. Avril-Juin 1984.

JENNY J. : **Rapports de génération, en rapport avec rapports de sexes, rapports de classes sociales et autres rapports sociaux fondamentaux** - Séminaire "Jeunesse et Sociétés". Juin. 1982.

Récents rapports :

DAUNE - RICHARD A.M. : **Travail professionnel et travail domestique (travail et représentations au sein de lignées féminines)** L.E.S.T. - C.N.R.S.-C.E.F. - Aix-en-Provence. 1983.

Trajectoires professionnelles et trajectoires familiales : A.T.P. Franco-Suédoise - C.N.R.S. - LEST - Aix-en-Provence. 1983.

COMBES D., HAICAULT M. : **Des familles sur la corde raide. Les femmes O.S. chez Renault à Dreux.** Avril 1984. Plan Construction.

Emploi féminin

BOUILLAGUET P., GAUVIN A., OUTIN J.L. : **Evolution et spécificité de l'intégration des femmes à l'appareil de production** - D.G.R.S.T. - Séminaire d'économie du travail. Paris Tolbiac. 1978.

Colloque de Dourdan - C.N.R.S. 1978. PARIS VII.
La division du travail.

DENISSE C., DOUENEL G. : **Structures économiques et activité des femmes** - Rapport DATAR - INA. Paris GRIGNON. 1982.

KERGOAT D. : **Les ouvrières.** Sycomore. 1982.

LABORIE J.P. : **Economie de Midi-Pyrénées en crise.** 1976.

LABORIE J.P. : **Le desserrement des activités dans les espaces péri-urbains.** Annales de la Recherche urbaine. 1982.

LINHART D. : **L'industrie économique.** C.E.R.E.B.E. 1980.

LINHART D. : **Travaillez dans l'électronique.** Les cahiers français. Juin 1983. - n° 209.

Le sexe du travail. PUG. 1984.

SALAMA P. : **La gestion libre de la force de travail.** - Critique de l'économie politique n°13. Décembre 1980.

ANNEXE



PHOTOGRAPHIES
DE
CÉVANNE HAICAULT

LE PAVILLONNAIRE

DES EXTERIEURS





DES SEJOURS





DES CHAMBRES D'ENFANTS





DES CHAMBRES DE PARENTS





DES CUISINES





DES
SALLES
DE
BAINS



DES GARAGES



Directrice de la publication : Geneviève RIALLE
Secrétaire de rédaction : Maryse FLUTEAU-COHEN
Ministère de l'Urbanisme, du Logement et des Transports
Plan Construction et Habitat
1, rue François 1^{er} - 75008 Paris
Téléphone : 225.99.19
ISBN : 2-1108-4410-8
ISSN : 02-49-8804
Achévé d'imprimer
IN 4 239 079 T 61
Dépôt légal
1^{er} trimestre 1985

L'habitat pavillonnaire s'est développé parallèlement à la salarisation des femmes. S'il faut souvent deux salaires pour accéder, surtout pour les familles ouvrières, les parts des sexes dans la quête du pavillon comme dans la gestion de la vie quotidienne, ne sauraient se confondre.

La présente recherche se propose de montrer, à l'aide de matériaux divers (entretiens, photos, film) le rapport complexe que des femmes, opératrices en micro électronique, entretiennent avec ce type d'habitat, quand elles ont à gérer une double journée de travail.

Analysé ici comme une charge mentale, le montage subtil et précaire entre lieux et temporalités différents, met en œuvre : imaginaires et savoir-faire, mais également, savoir se déprendre. Il permet aussi aux femmes, de tirer de cette accession un profit symbolique.



ISBN : 2-1108-4410-8
ISSN : 02-49-8804

PRIX : 100 F

AGRAPHE 100